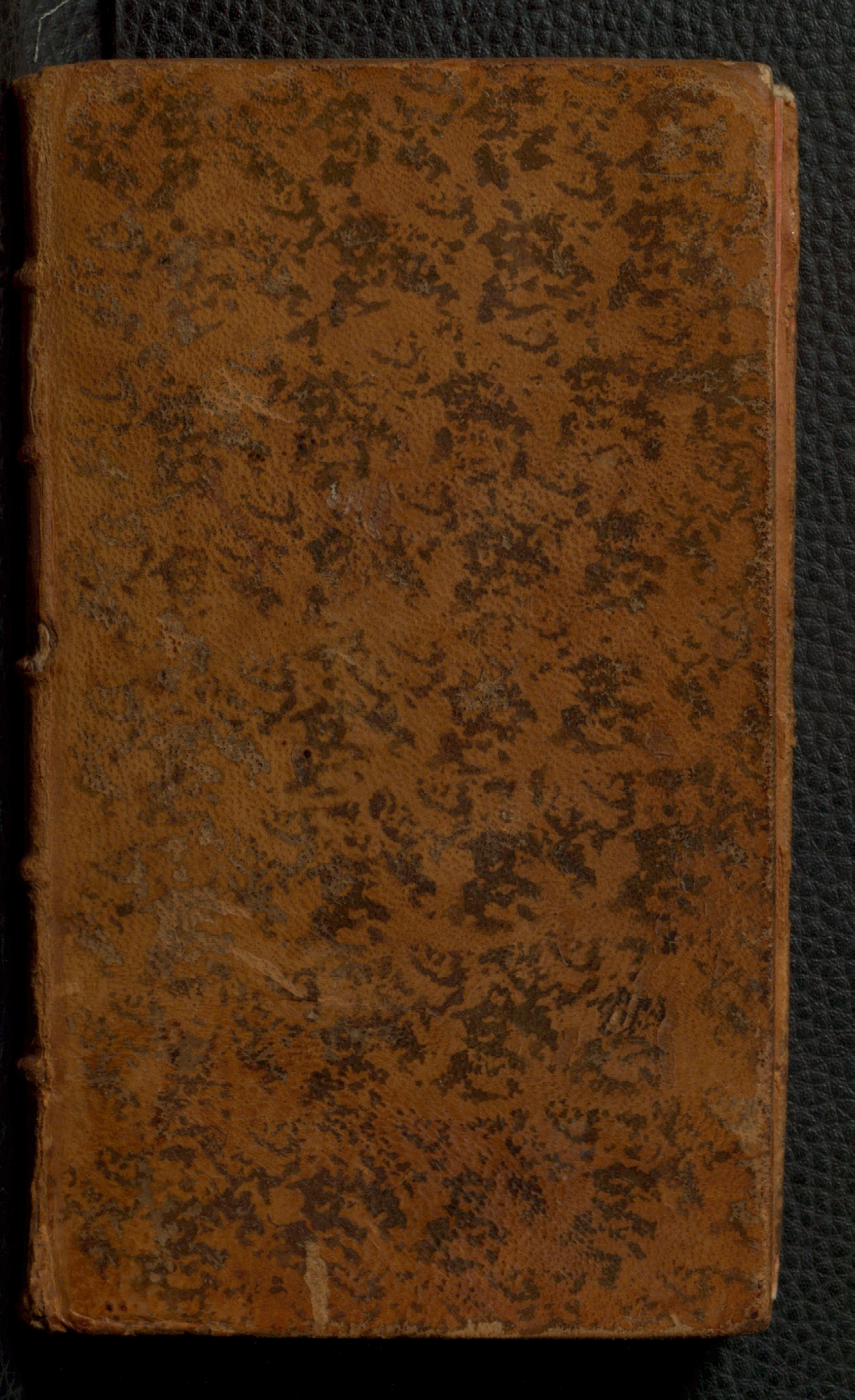
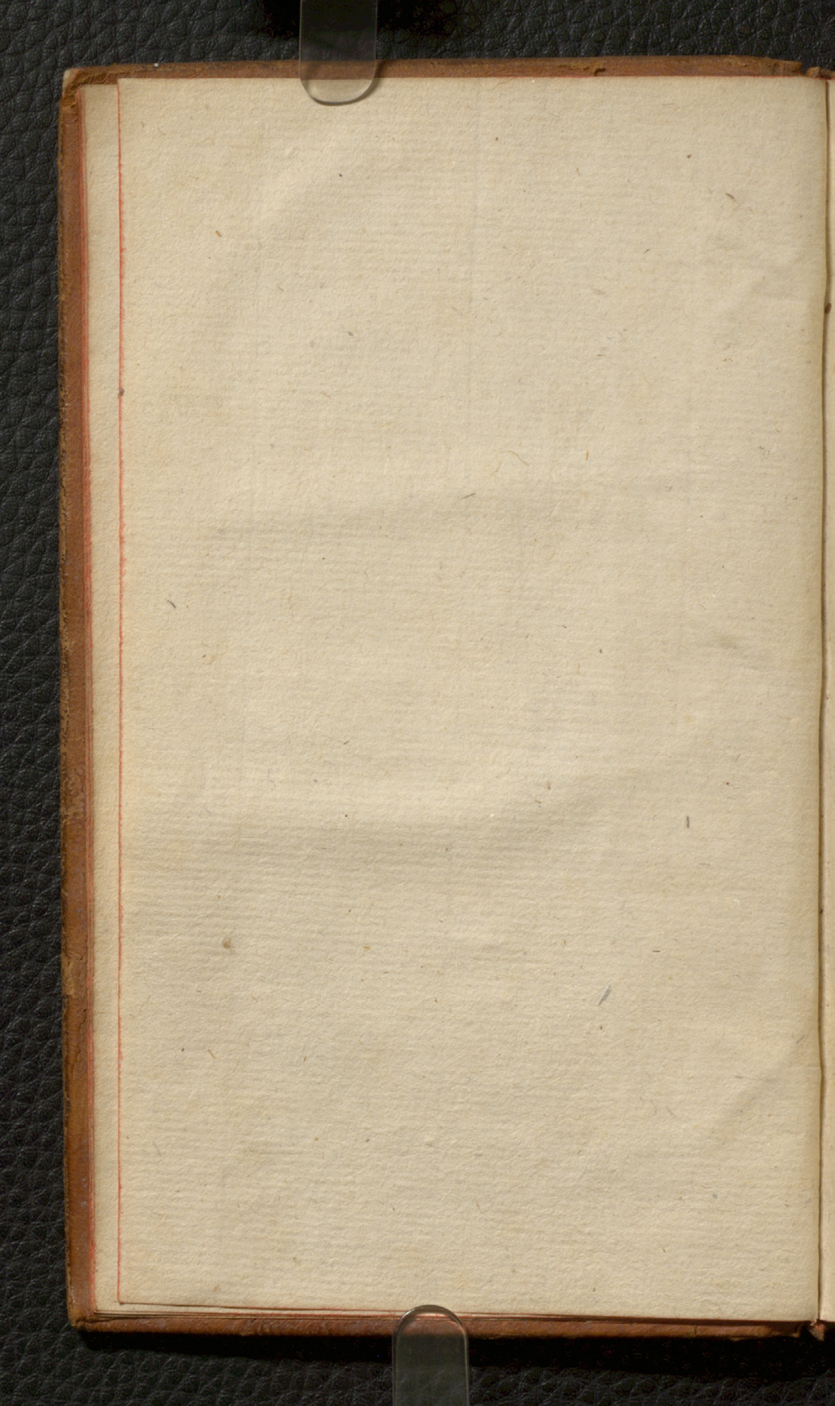



IN DOMINO CONFIDO
GRANDESCVNT AVCTA LABORE
McGILL
UNIVERSITY
LIBRARY







MONSIEUR
DE VOLTAIRE
PEINT PAR LUI-MEME,
OU
LETTRES
DE CET ÉCRIVAIN,

DANS lesquelles on verra l'Histoire de sa Vie, de ses Ouvrages, de ses Querelles, de ses Correspondances, & les principaux Traits de son Caractère : avec un grand nombre d'Anecdotes, de Remarques & de Jugements Litteraires.

SECONDE PARTIE.

J'ai des Adorateurs & n'ai pas un Ami.
MARIAMNE.



A LAUSANNE,
PAR LA COMPAGNIE DES LIBRAIRES.

M. DCC. LXVI.



LETTRES DE *MONSIEUR* DE VOLTAIRE SUR DIVERS SUJETS.

SECONDE PARTIE.

LETTRE PREMIERE.

A MONSIEUR DE LA-FAYE 1718.

Sur la Motte & Rousseau.

JE voudrois bien aller aussi au Parnasse, moi qui vous parle, j'aime les Vers à la fureur ; mais j'ai un petit malheur, c'est que j'en fais de détestables, & j'ai le plaisir de jetter tous les soirs au feu tout ce que j'ai barbouillé dans la journée. Par fois je lis une belle

Strophe de votre ami Mr. de la *Motte*, & puis je me dis tout bas : *Petit miſérable quand feras-tu quelque choſe d'auſſi bien* ? Le moment d'après, c'eſt une Strophe peu harmonieuſe & un peu obſcure, & je me dis : *Garde-toi d'en faire autant.* Je tombe ſur un Pſéaume ou ſur une Epigramme orduriere de *Rouſſeau* : cela éveille mon odorat, je veux lire ſes autres Ouvrages, mais le Livre me tombe des mains : Je vois des Comédies à la glace, des Opéra fort au-deſſous de ceux de l'Abbé *Pic* : une Epître au Comte d'*Ayen*, qui eſt à faire vomir : un petit voyage de Rouen fort inſipide : une Ode à Mr. *Duché* fort au-deſſous de tout cela : mais ce qui me revolte & qui m'indigne, c'eſt le mauvais cœur qui perce à chaque ligne. J'ai lû ſon Epître à *Marot*, où il y a de très-beaux morceaux ; mais je crois y voir plutôt un Enragé qu'un Poëte. Il n'eſt pas inſpiré, il eſt poſſédé : il reproche à l'un ſa priſon, à l'autre ſa vieilleſſe : il appelle celui-ci *Athée*, celui-là *Marouffle* ; où eſt donc le mérite de dire en Vers de cinq pieds des injures ſi groſſiéres ? Ce n'étoit pas ainſi qu'en uſoit Mr. *Deſpréaux*, quand il ſe jouoit aux dépens des mauvais Auteurs ; ainſi ſon ſtile étoit doux & coulant ; mais celui de *Rouſſeau* me paroît inégal, recherché, plus violent que vif, & teint, ſi j'oſe m'exprimer ainſi, de la bile qui le dévore.



EPIGRAMME ADRESSÉE A L'ABBÉ DE CHAULIEU.

CHER Abbé, je vous remercie
Des Vers que vous m'avez prêtés,
A leurs ennuyeuſes beautés,
J'ai reconnu l'Académie.
La *Mothe* n'écrit pas fort bien,
Vos Vers m'ont ſervi d'antidote
Contre ce froid Rethoricien;
Danehet écrit comme la *Mothe*,
Mais ſur-tout n'en dites rien.

****

LETTRE II.

DE M. DE VOLTAIRE A M. DE S'GRAVESANDE,

Pour le prier d'écrire en ſa faveur au Cardinal de Fleuri.

VOUS vous ſouvenez, Monſieur, de l'abſurde calomnie qu'on fit courir dans le monde pendant mon ſéjour en Hollande : vous ſçavez ſi nos prétenduës diſputes ſur le Spinoſiſme & ſur des matiéres de Religion, ont le moindre fondement : vous avez été ſi indigné de ce menſonge, que vous avez daigné le réfuter publiquement. Mais la calomnie a pénétré juſqu'à la Cour de France, & la réfutation n'y eſt pas parvenuë. Le mal a des aîles, & le bien va à pas de tortuë. Vous ne ſçauriez croire, avec quelle noirceur on a écrit & parlé au Cardinal de *Fleuri*. Tout mon bien eſt en France, & je ſuis dans la néceſſité

de détruire une imposture, que dans votre pays je me contenterois de mépriser, à votre exemple.

Souffrez donc, mon aimable & respectable Philosophe, que je vous supplie très-instamment de m'aider à faire connoître la vérité.

Je n'ai point encore écrit au Cardinal pour me justifier. C'est une posture trop humiliante, que celle d'un homme qui fait son Apologie ; mais c'est un beau rôle que celui de prendre en main la défense d'un homme innocent. Ce rôle est digne de vous, & je vous le propose comme à un homme qui a un cœur digne de son esprit. Ecrivez au Cardinal : deux mots & votre nom feront beaucoup, je vous en reponds.

Il en croira un homme accoûtumé à démontrer la vérité. Je vous remercie, & je me souviendrai toujours de celles que vous m'avez enseignées. Je n'ai qu'un regret ; c'est de n'en plus apprendre sans vous. Je vous lis au moins, ne pouvant plus vous entendre. L'amour de la vérité m'avoit conduit à Leyde ; l'amitié seule m'en a arraché.

En quelque lieu que je sois, je conserverai pour vous le plus tendre attachement, & la plus parfaite estime.



LETTRE III.

A MESSIEURS LES AUTEURS DU NOUVELLISTE DU PARNASSE.

Sur son horreur pour la Satyre.

MESSIEURS, on m'a fait tenir à la campagne, où je suis, près de Kenterbury, depuis quatre mois, les Lettres que vous publiés avec succès en France depuis environ ce temps.

J'ai vû dans votre dix-huitiéme Lettre des plaintes injurieuses que l'on vous adresse contre moi, sur lesquelles il est juste que j'aie l'honneur de vous écrire, moins pour ma propre justification, que pour l'intérêt de la vérité.

Un ami, ou peut-être un parent de feu Mr. de *Campistron*, me fait des reproches pleins d'amertume & de dureté, de ce que j'ai, dit-il, insulté à la mémoire de cet illustre Ecrivain dans une Brochure de ma façon, & que je me suis servis de ces termes indécens, *le pauvre Campistron.* Il auroit raison, sans doute, de me faire ce reproche; & vous, Messieurs, de l'imprimer, si j'avois en effet été coupable d'une grossiéreté si éloignée de mes mœurs. Ç'a été pour moi une surprise également vive & douloureuse, de voir que l'on m'impute de pareilles sottises. Je ne sçais ce que c'est que cette Brochure; je n'en ai jamais entendu parler. Je n'ai fait aucune Brochure en ma vie; si jamais homme devoit être à l'abri d'une

pareille accuſation, j'oſe dire que c'étoit moi, Meſſieurs.

Depuis l'âge de ſeize ans, où quelques Vers un peu ſatyriques, & par conſéquent très-condamnables, avoient échappé à l'imprudence de mon âge, & au reſſentiment d'une injuſtice, je me ſuis impoſé la loi de ne jamais tomber dans ce déteſtable genre d'écrire. Je paſſe mes jours dans des ſouffrances continuelles de corps qui m'accablent, & dans l'étude des bons Livres qui me conſole : j'apprends quelquefois dans mon lit, que l'on m'impute à Paris, des Piéces fugitives que je n'ai jamais vûës, & que je ne verrai jamais. Je ne puis attribuer ces accuſations frivoles à aucune jalouſie d'Auteur ; car, qui pourroit être jaloux de moi ? Mais quelque motif qu'on ait pû avoir, pour me charger de pareils Ecrits ; je déclare ici, une bonne fois pour toutes, qu'il n'y a perſonne en France, qui puiſſe dire que je lui aie jamais fait voir, depuis que je ſuis hors de l'enfance, aucun Ecrit (*a*) ſatyrique en Vers ou en Proſe, & que celui-là ſe montre qui puiſſe ſeulement avancer que j'aie jamais applaudi un ſeul de ces Ecrits, dont le mérite conſiſte à flatter la malignité humaine.

(*a*) *Le plus grand ennemi de Mr. de* Voltaire *pourroit-il faire une Ironie plus cruelle. Voilà ce que c'eſt de parler en Sage, après avoir fait des ſottiſes. Nos excuſes ſont une Satyre contre nous.*

LETTRE IV.

A MONSIEUR DE MAUPERTUIS.

Eloge de cet Auteur.

A Cirey Kittis, 22. *Mai* 1738.

JE viens de lire, Monſieur, une Hiſtoire & un morceau de Phyſique plus intéreſſant que tous les Romans : Madame du *Chatelet* veut le lire, elle en eſt plus digne que moi : il faut au moins pendant qu'elle aura le plaiſir de s'inſtruire, avoir celui de vous remercier.

Il me ſemble que votre Préface eſt très-adroite ; qu'elle fait naître dans l'eſprit du Lecteur du reſpect pour l'importance de l'entrepriſe ; qu'elle intéreſſe les Navigateurs, à qui la figure de la Terre étoit aſſez indifférente ; qu'elle inſinuë ſagement les erreurs des anciennes meſures, & l'infallibilité des vôtres ; qu'elle donne une impatience extrême de vous ſuivre en Laponie.

Dès que le Lecteur y eſt avec vous, il croit être dans un pays enchanté, dont les Philoſophes ſont les Fées.

Les Argonautes qui s'enallerent commercer dans la Crimée, & dont la bavarde Gréce a fait des Demi-Dieux, valoient-ils, je ne dis pas les *Clairauts*, les *Camus*, & les *Le-Moniers*, mais les Deſſinateurs qui vous ont accompagnés. On les a diviniſés ; & vous, quelle eſt votre récompenſe. Je vais vous la dire, l'eſtime des Connoiſſeurs, qui vous ré-

pond de celle de la poſterité. Soyez sûr que les ſuffrages des Etres penſans du dix-huitiéme Siécle, ſont fort au-deſſus des Apothéoſes de la Gréce.

Je vous ſuis avec tranſport, & avec crainte, à travers les Cataractes, & ſur vos montagnes de glace. Certainement vous ſçavez peindre ; il ne tenoit qu'à vous d'être notre plus grand Poëte, comme notre plus grand Mathématicien ; ſi vos opérations ſont d'*Archimede*, & votre courage de *Chriſtophe Colomb*, votre deſcription des neiges de Tornea eſt de *Michel-Ange* (*a*), & celle des eſpéces d'aurores boréales eſt de l'*Albane*.

(*a*) *Quels éloges ! Et comment les concilier avec l'*Akakia *? très-facilement. Mr. de* Voltaire *avoit en* 1738. *un theme à corriger, & il lui falloit* Maupertuis *pour Pédagogue ; mais en* 1752. *il n'avoit plus de theme ; le ſien avoit été mis au rebut, &* Maupertuis *ne lui étoit plus bon à rien.*



LETTRE V.

A MONSIEUR L'ABBÉ DU-BOS.

Sur le Siécle de Louis XIV.

A Cirey, *ce* 30. *Octobre* 1738.

IL y a déjà long-temps, Monſieur, que je vous ſuis attaché par la plus forte eſtime; je vais l'être par la reconnoïſſance. Je ne vous répéterai point ici que vos Livres doivent être le Breviaire des gens de Lettres, que vous êtes l'Ecrivain le plus utile & le plus judicieux que je connoiſſe: je ſuis ſi charmé de voir que vous êtes le plus obligeant, que je ſuis tout occupé de cette derniére idée.

Il y a long-temps que j'ai raſſemblé quelques matériaux pour faire l'Hiſtoire du *Siécle de Louis XIV*. Ce n'eſt point ſimplement la Vie de ce Prince que j'écris; ce ne ſont point les Annales de ſon Regne: c'eſt plutôt l'Hiſtoire de l'eſprit humain, puiſée dans le ſiécle le plus glorieux à l'eſprit humain.

Cet Ouvrage eſt diviſé en chapitres; il y en a vingt deſtinés à l'Hiſtoire générale: ce ſont vingt tableaux des grands événemens du tems. Les principaux perſonnages ſont ſur le devant de la toile, la foule eſt dans l'enfoncement. Malheur aux détails; la poſtérité les néglige tous; c'eſt une vermine qui tuë les grands Ouvrages. Ce qui caractériſe le Siécle, ce qui a cauſé des révolutions, ce qui ſera im-

portant (*a*) dans cent années, c'eſt-là tout ce que je veux écrire aujourd'hui.

Je ne veux que peindre, chemin faiſant, les Génies qui ont excellé dans ces parties. Dieu me preſerve d'employer 300. pages à l'hiſtoire de *Gaſſendi* (*b*). La vie eſt trop précieuſe pour dire des choſes inutiles. En un mot, Monſieur, vous voyez mon plan mieux que je ne pourrois vous le deſſiner : je ne me preſſe point d'élever mon bâtiment : *Pendent opera interrupta, minæque murorum ingentes.* Si vous daignez me conduire, je pourrois dire alors : *Æquataque machina Cœlo.*

Voyez ce que vous pouvez faire pour moi, pour la vérité, pour un Siécle qui vous compte parmi ſes ornemens.

A qui daignerez-vous communiquer vos lumieres, ſi ce n'eſt à un homme qui aime la patrie & la vérité, & qui ne cherche à écrire l'Hiſtoire, ni en flatteur, ni en panegyriſte, ni en gazetier, mais en Philoſophe.

Celui qui a ſi bien débroüillé le cahos de l'origine des François, m'aidera ſans doute à répandre la lumiére ſur les plus beaux jours de la France.

Songez, Monſieur, que vous rendez ſervice à votre diſciple & à votre admirateur.

(*a*) *Telles ſont les Deſcriptions des Fêtes données par* Louis XIV., *quelques Réponſes de Valet de Chambre & autres Anecdotes intéreſſantes, dont l'Auteur a orné ſon Siécle.*

(*b*) *Par le P. Bugerel de l'Oratoire.*

LETTRE VI.

Sur une Critique de Zaïre *par* Rouſſeau.

J'APPRENDS que l'on a inſéré dans les Papiers Hebdomadaires (le *Glaneur*) , des Lettres auſſi outrageantes que mal écrites d'un Poëte (*a*) , au ſujet de la Tragédie de *Zaïre.* Cet Auteur de pluſieurs Piéces de Théâtre , toutes ſifflées , fait le procès à une Piéce qui a été reçuë du Public avec aſſez d'indulgence : & cet Auteur de tant d'Ouvrages impies me reproche publiquement d'avoir peu reſpecté la Religion dans une Tragédie , repréſentée avec l'approbation des plus vertueux Magiſtrats , luë par Monſeigneur le Cardinal de *Fleuri* , & qu'on repréſente déjà dans quelques Maiſons Religieuſes. On me fera bien l'honneur de croire que je ne m'avillirai pas à répondre à cet Ecrivain.

(*a*) *Rouſſeau.*



LETTRE VII.

A MONSIEUR DE LA MARRE.

Au ſujet de l'Edition qu'il avoit donnée de la Mort de Céſar.

A Cirey, le 15. *Mai* 1736.

JE me flatte, mon cher Monſieur, que quand vous ferez imprimer quelqu'un de vos Ouvrages, vous le ferez avec plus d'exactitude que vous n'en avez eû dans l'Edition de *Jules-Céſar.* Permettez que mon amitié ſe plaigne que vous ayez hazardé, dans votre Préface, des choſes ſur leſquelles vous deviez auparavant me conſulter.

Vous dites, par exemple, que dans certaines circonſtances le parricide étoit regardé comme une action de courage & même de vertu chez les Romains ; ce ſont de ces propoſitions qui auroient grand beſoin d'être prouvées.

Si vous m'aviez envoyé votre Préface, je vous aurois prié de corriger ces bagatelles ; mais vos fautes ſont ſi peu de choſes en comparaiſon des miennes, que je ne ſonge qu'à ces dernieres : j'en ferois une fort grande de ne vous point aimer, & vous pouvez compter toujours ſur moi.



LETTRE

LETTRE VIII.

A MONSIEUR KOENIG.

Sur les Lettres de Monsieur de Maupertuis.

A Postdam, le 17. *Novembre* 1752.

ON m'apporte un Volume de Lettres que *Maupertuis* a fait imprimer, il y a un mois ; je ne peux plus que le plaindre ; il n'y a plus à se fâcher : c'est un homme qui prétend que, pour mieux connoître la nature de l'ame, il faut aller aux Terres australes, disséquer des cerveaux de géans, hauts de douze pieds : & des hommes velus portants une queuë de singe.

Il veut qu'on enyvre des gens avec de l'Opium, pour épier dans leurs rêves les ressorts de l'entendement humain.

Il propose de faire un grand trou, qui pénétre jusqu'au noyau de la terre.

Il veut qu'on enduise les malades de poix-resine, & qu'on leur perce la chair avec de longues aiguilles, bien entendu qu'on ne payera pas le Médecin, si le malade ne guérit pas.

Il prétend que les hommes pourroient vivre encore huit à neuf cent ans, si on les conservoit par la même méthode qu'on empêche les œufs d'éclorre.

La maturité de l'homme, dit-il, n'est pas l'âge viril, c'est la mort. Il n'y a qu'à reculer ce point de maturité.

Enfin, il assure, qu'il est aussi aisé de voir

l'avenir que le paſſé ; que les prédictions ſont de même nature que la mémoire ; que tout le monde peut prophétiſer ; que cela ne dépend que d'un dégré de plus d'activité dans l'eſprit, & qu'il n'y a qu'à exalter ſon ame.

Tout ſon Livre eſt plein d'un bout à l'autre d'idées de cette force. Ne vous étonnez donc plus de rien. Il travailloit à ſon Livre, lorſqu'il vous perſécutoit ; & je puis dire, Monſieur, lorſqu'il me tourmentoit auſſi d'une autre maniére : le même eſprit a inſpiré ſon Ouvrage & ſa conduite.

Tout cela n'eſt point connu de ceux qui, chargés des grandes affaires, occupés du gouvernement des Etats & du devoir de rendre heureux les hommes, ne peuvent baiſſer leurs regards ſur des querelles & ſur des pareils Ouvrages. Mais moi, qui ne ſuis qu'un homme de Lettres, moi qui ai toujours préféré ce titre à tout, moi dont le métier eſt depuis plus de quarante ans, d'aimer la vérité & de la dire hardiment, je ne cacherai point ce que je penſe. On dit que votre Adverſaire eſt actuellement très-malade ; je ne le ſuis pas moins ; & s'il porte dans ſon tombeau ſon injuſtice & ſon Livre, je porterai dans le mien la juſtice que je vous rends.

Je ſuis, avec autant de vérité que j'en ai mis dans ma Lettre, &c. &c.



LETTRE IX.

A L'ACADÉMIE FRANÇOISE (1756.)

Sur l'Hiſtoire Univerſelle. Sur celle de la Guerre de 1741. Sur la Pucelle.

MESSIEURS, je crois qu'il n'appartient qu'à ceux qui ſont comme vous, à la tête de la Littérature, d'adoucir les nouveaux deſagrémens auxquels les gens de Lettres ſont expoſés depuis quelques années.

Lorſqu'on donne une Piéce de Théâtre à Paris, ſi elle a un peu de ſuccès, on la tranſcrit d'abord aux repréſentations & on l'imprime ſouvent pleine de fautes. Des Curieux ſont-ils en poſſeſſion de quelques fragmens d'un Ouvrage? On ſe hâte d'ajuſter ces fragmens comme on peut; on remplit les vuides au hazard, on donne hardiment, ſous le nom de l'Auteur, un Livre qui n'eſt pas le ſien. C'eſt à la fois le voler & le défigurer. C'eſt ainſi qu'on s'aviſa d'imprimer ſous mon nom, il y a deux ans, ſous le titre ridicule d'*Hiſtoire Univerſelle* (*a*), deux petits Volumes ſans ſuite & ſans ordre, qui ne contenoient pas l'Hiſtoire d'une Ville, & où chaque date étoit une erreur. Quand on ne peut imprimer l'Ouvrage dont on

(*a*) *C'eſt exactement le même Ouvrage que Mr. de* Voltaire *a publié ſous le Titre d'*Eſſai ſur l'Hiſtoire générale; *il eſt très-bien caractériſé ici, & le Public n'en appellera pas.*

eſt en poſſeſſion, on le vend en manuſcrit; & j'apprends qu'à préſent on débite de cette maniére quelques fragmens informes & falſifiés, des Mémoires que j'avois amaſſés dans les Archives publiques ſur la Guerre (*b*) de 1741. On en uſe encore ainſi à l'égard d'une plaiſanterie faite, il y a plus de trente ans, ſur le même ſujet qui rendit *Chapelain* ſi fameux. Les Copies manuſcrites qu'on m'en a envoyées de Paris ſont de telle nature, qu'un homme qui a l'honneur d'être votre Confrere, qui ſçait un peu ſa langue, & qui a puiſé quelque goût dans votre Société & dans vos Ecrits, ne ſera jamais ſoupçonné d'avoir compoſé cet Ouvrage tel qu'on le débite. On vient de l'imprimer d'une maniére non moins ridicule & non moins révoltante.

Ce Poëme a été d'abord imprimé à Francfort, quoiqu'il ſoit annoncé de Louvain, & l'on vient d'en donner en Hollande deux Editions, qui ne ſont pas plus exactes que la premiére; cet abus de nous attribuer des Ouvrages que nous n'avons pas faits, de falſifier ceux que nous avons faits, & de vendre ainſi notre nom, ne peut être détruit que par le decri, dans lequel ces œuvres de ténébres doivent tomber.

C'eſt à vous Meſſieurs, & aux Académies formées ſur votre modéle, dont j'ai l'honneur d'être aſſocié, que je dois m'adreſſer. Lorſ-

---

(*b*) *Ces Mémoires n'étoient point falſifiés, puiſque Mr. de* Voltaire *les a mis preſque en entier dans ſon* Hiſtoire générale; *mais il eſt bon de décrier toutes les Editions qui ne ſont pas à notre profit.*

que des hommes comme vous élevent leurs voix pour reprouver tous ces Ouvrages que l'ignorance & l'avidité débitent, le Public que vous éclairez, eſt bientôt deſabuſé.

Je ſuis avec beaucoup de reſpect, &c.

LETTRE X.

A Mgr. L'EVEQUE D'ANNECY.

Au Sujet d'un Procès intenté aux Vaſſaux de Monſieur de Voltaire.

Du 15. *Décembre* 1758.

LE Curé d'un petit village nommé *Moëns*, voiſin de ma Terre, a ſuſcité un Procès à mes Vaſſaux de Ferney ; & ayant ſouvent quitté ſa Cure pour aller ſolliciter à Dijon, il a accablé aiſément des cultivateurs, uniquement occupés du travail qui ſoutient leur vie. Il leur a fait pour quinze cent livres de fraix pendant qu'ils labouroient leurs champs, & a eu la cruauté de compter parmi ſes fraix de juſtice, les voyages qu'il a faits pour les ruiner. Vous ſçavez mieux que moi, Monſeigneur, combien, dès les premiers temps de l'Egliſe, les Saints Peres ſe ſont élevés contre les Miniſtres ſacrés, qui emploient aux affaires temporelles le temps deſtiné aux Autels. Mais ſi on leur avoit dit : un Prêtre eſt venu avec des Sergens rançonner de pauvres familles, les forcer de vendre le ſeul Pré qui nourrit leurs beſtiaux, & ôter le lait à

leurs enfants ; qu'auroient dit les *Jerômes*, les *Irénées*, les *Augustins*. Voilà, Monseigneur, ce que le Curé de *Moëns* est venu faire à la porte de mon Château, sans daigner même me venir parler ; je lui ai envoyé dire que j'offrois de payer la plus grande partie de ce qu'il exige de mes Communes, & il a répondu que cela ne le satisfaisoit pas. Vous gémissez sans doute que des exemples si odieux soient donnés par des Pasteurs catholiques, tandis qu'il n'y a pas un seul exemple qu'un Pasteur protestant ait été en Procès avec ses Paroissiens. Il est humiliant pour nous, il le faut avouer, de voir dans les villages du territoire de Genève des Pasteurs hérétiques, qui sont au rang des plus sçavans hommes de l'Europe, qui possédent les langues orientales, qui prêchent dans la leur avec éloquence, & qui, loin de poursuivre leurs Paroissiens pour un arpent de seigle ou de vignes, sont leurs consolateurs & leurs Peres. C'est une des raisons qui ont dépeuplé le Canton que j'habite ; deux de mes Jardiniers ont quitté l'année précédente notre Religion pour embrasser la Protestante ; le village de Rosié avoit trente deux maisons, & n'en a plus qu'une ; les villages de Magni & de Boisi ne sont plus que des deserts ; *Ferney* est réduit à cinq familles, ayant droit de Communes ; & ce sont ces cinq pauvres familles, qu'un Curé veut forcer d'abandonner leur demeures pour aller chercher sur le territoire de la florissante Genève, la paix qu'on leur dispute dans les chaumiéres de leurs Peres. Je conjure votre zéle paternel, votre réligion, non pas d'engager le Curé de *Moëns* à se relacher des droits que la chicane lui a donnés, mais à ne pas user d'un droit si peu chrétien

dans toute ſa rigueur, à donner les délais que donneroit le Procureur le plus inſatiable, à ſe contenter de ma promeſſe, &c. &c.

LETTRE XI.

Au Sujet des Mémoires de Brandebourg.

SUR une Lettre reçuë du Roi de Pruſſe, je ſuis en droit de réfuter ici quelques menſonges imprimés : j'en choiſirai deux dans la foule. La premiere erreur eſt celle d'un homme, qui malheureuſement a employé tout ſon eſprit & toutes ſes lumieres à pallier dans un Livre plein de recherches ſçavantes, les ſuites de la Revocation de l'Edit de Nantes ; ſuites plus funeſtes que ne vouloit un Monarque ſage ; il a voulu encore (qui le croiroit !) diminuer, excuſer les horreurs de la St. *Barthelemi*, que l'Enfer ne pourroit approuver, s'il s'aſſembloit pour juger les hommes.

Cet Ecrivain avance dans ſon Livre que les *Mémoires de Brandebourg* n'ont pas été écrits par le Roi de Pruſſe. Je ſuis obligé de dire à la face de l'Europe, ſans crainte d'être dementi par perſonne, que ce Monarque ſeul a été l'Hiſtorien de ſes Etats. L'honneur qu'on me fait ne m'eſt point dû ; je n'ai ſervi qu'à lui applanir les difficultés de notre langue, dans un temps où je la parlois mieux qu'aujourd'hui, parce que les inſtructions des Académiens mes Confreres, étoient plus fraîches dans ma mémoire ; je n'ai été que ſon Grammerien. S'il m'arracha à ma patrie, à ma famille, à mes amis, à mes emplois, à ma

fortune ; si je lui sacrifiai tout , j'en fus recompensé en étant le Confident de ses Ouvrages ; & quant à l'honneur qu'il daigna me faire , de me demander à mon Roi , pour être au nombre de ses Chambellans , ceux qui me l'ont reproché ne sçavent pas que cette Dignité étoit nécessaire à un Etranger dans sa Cour.

LETTRE XII.

A MONSIEUR D'ARGET.

Sur sa Reconciliation avec le Roi de Prusse & sur les agrémens de sa Retraite.

De Lausanne , *le* 8. *Janvier* 1758.

VOus demandez , mon cher Ami & Compagnon de Postdam , comment *Cynéas* s'est accommodé avec *Pyrrhus*. C'est premiérement , que *Pyrrhus* fit un Opera de ma Tragédie de *Mérope* , & me l'envoya ; c'est qu'ensuite il eut la bonté de m'offrir sa Clef , qui n'est pas celle du Paradis ; & toutes ses faveurs , qui ne conviennent plus à mon âge ; c'est qu'une de ses Sœurs (*a*) , qui m'a toujours conservé ses bontés , a été le lien de ce petit commerce , qui se renouvelle quelquefois entre le Heros , Poëte, Philosophe , Guerrier , brillant , fier , modeste , Roi , & le Suisse *Cynéas* retiré du monde.

(*a*) *Madame la Margrave de* Bareith,

Vous devriez bien venir faire quelque tour dans nos retraites, ſoit de Lauſanne, ſoit des Délices ; nos converſations pourroient être amuſantes. Il n'y a point de plus bel aſpect dans le monde que celui de ma maiſon. Figurez-vous quinze croiſées de face en ceintre, un canal de douze grandes lieuës de long que l'œil enfile d'un côté, & un autre de quatre à cinq lieuës ; une terraſſe qui domine ſur cent jardins ; ce même Lac qui préſente un vaſte miroir, au bout des miens ; les campagnes de Savoye au-delà du même Lac, courronnées des Alpes, qui s'élevent juſqu'au Ciel en amphithéâtre ; enfin, une maiſon où je ne ſuis incommodé que des mouches au milieu des plus rigoureux hivers. Madame *Denis* l'a ornée avec le goût d'une Pariſienne. Nous y faiſons beaucoup meilleure chere que *Pyrrhus* ; mais il faudroit un eſtomac : c'eſt un point ſans lequel il eſt difficile à *Pyrrhus* & à *Cynéas* d'être heureux. Nous recitâmes hier une Tragédie ; ſi vous voulez un rôle, vous n'avez qu'à venir. C'eſt ainſi que nous oublions les querelles des Rois & celles des gens des Lettres, les unes affreuſes, les autres ridicules. On nous a donné la nouvelle prématurée d'une Bataille entre M. le Maréchal de *Richelieu* & le Prince de *Brunſwick*. Il eſt vrai que j'ai gagné aux échecs à ce Prince, une cinquantaine de Louis ; mais on peut perdre aux echecs & gagner à un jeu où l'on a pour ſecond trente mille bayonnetes. Je conviens, avec vous, que le Roi de Pruſſe a la vûe baſſe ; mais il a le premier des talens au jeu qu'il joue, la célérité. Le fonds de ſon Armée a été diſcipliné pendant quarante ans. Songez comment doivent combattre des machines regulieres, vigou-

reuſes, aguerries qui voient leur Roi tous les jours, qui ſont connuës de lui, & qu'il exhorte chapeau bas à faire leur devoir. Souvenez-vous, comment ces drôles-là font les pas de côté & le redoublé; comment ils eſcamottent la cartouche; comment ils tirent ſix à ſept coups par minute.

Enfin, leur Maître croyoit tout perdu il y a trois mois; il vouloit mourir; il me faiſoit ſes adieux en vers & en proſe; & le voilà qui, par ſa célérité & la diſcipline de ſes ſoldats, gagne deux grandes Batailles dans un mois; court aux François, vole aux Autrichiens, réprend Breſlau, fait quarante mille priſonniers, & des Epigrammes. Nous verrons comment finira cette ſanglante Tragédie, ſi vive & ſi compliquée. Heureux qui regarde d'un œil tranquille ces grands événemens du meilleur des Mondes poſſibles!

Je ſuis, &c.



LETTRE XIII.

DE MONSIEUR DE VOLTAIRE

Au R. P. Vionnet, *Jesuite, qui lui avoit envoyé sa Tragédie de* Xercès.

Paris, le 14. *Decembre* 1749.

J'AI l'honneur, mon Révérend Pere, de vous marquer une très-foible reconnoissance d'un fort beau présent. Vos manufactures de Lyon valent mieux que les nôtres ; mais j'offre ce que j'ai. Il me paroît que vous êtes un plus grand ennemi de *Crébillon* que moi, vous avez fait plus de tort à son *Xercès*, que je n'en ai fait à *Semiramis*. Vous & moi nous combattons contre lui. Il y a long-temps que je suis sous les étendards de votre Société. Vous n'avez guéres de plus mince soldat, mais aussi il n'y en a point de plus fidéle (*a*). Vous augmentez encore en moi cet attachement, par les sentiments particuliers que vous m'inspirez pour vous, & avec lesquels j'ai l'honneur d'être, &c.

(*a*) *Voyez les Jésuitiques*



LETTRE XIV.

A Mr. LE MARQUIS D'ADEMANT,

Grand-Maître de la Maison de Madame la Margrave de Bareith.

IL n'eſt chere que de vilain, Mr. le Grand-Maître, vous écrivez rarement; mais auſſi, quand vous vous y mettez, vous écrivez des Lettres charmantes. Vous n'avez pas perdu le talent de faire de jolis Vers; les talens ne ſe roüillent pas auprès de votre adorable Princeſſe.

Pour moi dans la retraite, où la raiſon m'attire,
Je goute en paix la liberté;
Cette ſage Divinité
Que tout Mortel, ou regrette, ou déſire,
Fait ici ma felicité.
Indépendant, heureux, au ſein de l'abondance,
Et dans les bras de l'amitié,
Je ne puis regretter ni Berlin, ni la France;
Et je regarde avec pitié
Les Traités frauduleux, la ſourde inimitié,
Et les fureurs de la vengeance.
Mes vins, mes fruits, mes fleurs, ces campagnes, les eaux,
Mes fertiles vergers & mes riants berceaux,
Trois fleuves que de loin mon œil charmé contemple,
Mes Penates brillans fermés aux Envieux,
Voilà mes Rois, voilà mes Dieux;
Je n'ai point d'autre cour, je n'ai point d'autre temple,
Loin des Courtiſans dangéreux,
Loin des Fanatiques affreux,

L'étude

L'étude me ſoutient, la raiſon m'illumine ;
Je dis ce que je penſe, & fais ce que je veux,
Mais vous êtes bien plus heureux,
Vous vivez près de Wilhelmine.

Vous devez recevoir inceſſamment un Chambellan de S. A. R. qui eſt preſque auſſi malade que moi ; mais qui eſt preſque auſſi aimable que vous : j'ai eu l'honneur de le poſſéder quelquefois dans mon hermitage des Délices, où nous avons bû à votre ſanté. Madame *Denis*, compagne de ma retraite & de ma vie heureuſe, vous aime toujours, & vous fait les plus tendres compliments. Je vous fais les miens ſur votre dignité de Grand-Maître. Souvenez-vous que j'ai été aſſez heureux pour poſer les premiéres Piéces de cet Edifice ; ne m'oubliez jamais auprès de Monſeigneur & de S. A. R. Je voudrois leur pouvoir faire ma cour encore une fois avant que de mourir. Ils ont un frere, qu'il faudra toujours regarder comme un grand homme, quoi qu'il en arrive ; & dont j'ambitionnerai toujours les bontés, quoi qu'il ſoit arrivé. Comptez, Monſieur, ſur ma tendre amitié, & ſur tous les ſentiments qui m'attacheront à vous pour jamais.

Le Suiſſe VOLTAIRE.



LETTRE XV.

Sur Monſieur de Marivaux. *Caractère des ſes Ouvrages.*

JE ſerois très-fâché de compter parmi mes ennemis Mr. de *Marivaux*, dont j'eſtime le caractère, l'eſprit & la probité. Il a ſur-tout dans ſes Ouvrages un caractère de philoſophie, d'humanité & d'indépendance, dans lequel j'ai trouvé avec plaiſir mes propres ſentimens. Il eſt vrai que je lui ſouhaite quelquefois un ſtile moins recherché & des ſujets plus nobles. Mais je ſuis bien loin de l'avoir voulu déſigner en parlant des Comédies métaphiſiques. Je n'entends par ce terme, que ces Comédies où l'on introduit des perſonnages qui ne ſont point dans la nature, des perſonnages allégoriques, propres tout au plus pour le Poëme Epique; mais très-déplacés ſur la Scene, où tout doit être peint d'après nature. Ce n'eſt pas, ce me ſemble, le défaut de Mr. de *Marivaux*. Je lui reprocherois au contraire de trop détailler les paſſions & de manquer quelquefois le chemin du cœur, en prenant des routes un peu trop detournées. J'aime d'autant plus ſon eſprit que je le prierois de le moins prodiguer! Il ne faut point qu'un perſonnage de Comédie ſonge à être ſpirituel, il faut qu'il ſoit plaiſant malgré lui & ſans croire l'être. C'eſt la différence qui doit être entre la Comédie & le ſimple Dialogue. Voilà mon avis, mon cher Monſieur; je le ſoumets au vôtre.

LETTRE XVI.

De M. de Voltaire au Roi Stanislas.

Sur les Philoſophes & ſur leurs Ennemis.

SIRE,

JE n'ai jamais que des graces à rendre à V. M. Je ne vous ai connu que par vos bienfaits, qui vous ont mérité votre beau titre ; vous inſtruiſez le monde, vous l'embeliſſez, vous le ſoulagez, vous donnez des préceptes & des exemples.

J'ai taché de profiter de loin des uns & des autres autant que j'ai pû ; il faut que chacun faſſe à proportion autant de bien que V. M. en fait dans ſes Etats : Elle a batti de belles Egliſes Royales, j'édifie des Egliſes de village. *Diogêne* remuoit ſon tonneau quand les Athéniens conſtruiſoient des flottes. Si vous ſoulagez mille malheureux, il faut que nous autres petits nous en ſoulagions dix. Le devoir des Princes & des Particuliers eſt de faire, chacun dans ſon Etat, tout le bien qu'il peut faire. Le dernier Livre de V. M. que le cher Frere *Menou* m'a envoyé de votre part, eſt un nouveau ſervice que V. M. rend au genre humain.

Les Philoſophes de ce ſiécle ont heureuſement prévenu les ſoins de V. M. Elle bénit Dieu ſans doute, de ce que depuis *Deſcartes & Newton*, il ne s'eſt pas trouvé un ſeul Athée en Europe. V. M. refute admirablement ceux qui croioient autrefois que le hazard pouvoit

avoir contribué à la formation de ce monde. V. M. voit ſans doute avec un plaiſir extrême, qu'il n'y a aucun Philoſophe de nos jours, qui ne regarde le hazard comme un mot vide de ſens; plus la Phyſique a fait des progrès, plus nous avons trouvé par-tout la main du Tout-Puiſſant.

Il n'y a point d'hommes plus pénétrés de reſpect pour la Divinité, que les Philoſophes de nos jours. La Philoſophie ne s'en tient pas à une adoration ſtérile; elle influe ſur les mœurs; il n'y a point en France de meilleurs Citoyens que les Philoſophes; ils aiment l'Etat & le Monarque; ils ſont ſoumis aux Loix, ils donnent l'exemple de l'attachement & de l'obéiſſance; ils condamnent, ils couvrent d'opprobres ces factions pédanteſques & furieuſes également ennemies de l'Autorité royale & du repos des Sujets. Il n'eſt aucun d'eux qui ne contribuât avec joye de la moitié de ſon revenu au ſoutien du Royaume. Continuez, Sire, à les ſeconder de votre autorité & de votre éloquence; continuez à faire voir au monde, que les hommes ne peuvent être heureux, que quand les Philoſophes ſont Rois & quand ils ont beaucoup de Sujets Philoſophes. Encouragez de votre voix puiſſante la voix des citoyens qui n'enſeignent dans leurs Ecrits & dans leurs diſcours que l'amour de Dieu, du Monarque & de l'Etat. Confondez ces hommes inſenſés, livrés à la faction, ceux qui commençent à accuſer d'Athéiſme, quiconque n'eſt pas de leur avis ſur des choſes indifférentes.

Le Docteur l'*Ange* dit, que tous les Jéſuites ſont Athées, parce qu'ils ne trouvent point la Cour de Pekin idolâtre. Le Frere *Hardouin*

Jésuite dit, que les *Pascals*, les *Arnaulds*, les *Nicoles* sont Athées, parce qu'ils n'étoient pas Molinistes. F. *Bertier* soupçonne d'Athéisme l'Auteur de l'*Histoire génerale*, parce l'Auteur de cette Histoire ne convient pas que des Nestoriens conduits par des nuës bleuës, soient venus du pays de *Jacin* dans le septiéme Siécle, faire bâtir des Eglises Nestoriennes à la Chine. Frere *Berthier* devroit sçavoir que des nuës bleuës ne conduisent personne à *Pekin*; & qu'il ne faut pas mêler de Contes bleus à nos vérités sacrées. Un Breton ayant fait, il y a quelques années, des recherches sur la Ville de *Paris*, l'Abbé *Troublet* & Consorts l'ont accusé d'irréligion, au sujet de la ruë *Tire-Boudin*, & de la ruë *Trousse-Vache*, & le Breton a été obligé de faire assigner son accusateur au Chatelet de Paris.

Les Rois méprisent toutes ces petites querelles ; ils font le bien général pendant que leurs Sujets, animés les uns contre les autres, font les maux particuliers. Un grand Roi, tel que vous Sire, n'est ni Janséniste, ni Moliniste ; il n'est d'aucune faction ; il ne prend parti ni pour ni contre un Dictionnaire ; il rend la raison respectable & toutes les factions ridicules ; il rend les Jésuites utiles en Lorraine, quand ils sont chassés du Portugal ; il donne douze mille livres de rente, une belle maison, une bonne cave à notre cher Frere *Menou*, afin qu'il fasse du bien ; il sçait que la vertu & la religion consistent dans les bonnes mœurs & non pas dans les disputes ; il se fait bénir & les calomniateurs se font détester.

Je me souviendrai toujours, Sire, avec la plus tendre & la plus respectueuse reconnoissance, des jours heureux que j'ai passés dans

votre Palais : je me ſouviendrai que vous daigniez faire le charme de la Societé, comme vous faiſiez la félicité de vos peuples ; & que ſi c'étoit un bonheur de dependre de vous, ç'en étoit un plus grand de vous approcher. Je ſouhaite à V. M. que votre vie utile au monde s'étende au-delà des bornes ordinaires. *Aureng-Zeb* & *Muley-Iſmaël* ont vecu l'un & l'autre au-delà de cent cinq ans : ſi Dieu accorde de ſi longs jours à des princes infidéles, que ne fera-t-il point pour *Staniſlas* le bienfaiſant ?

Je ſuis avec un profond Reſpect, &c.

Aux Délices, *le* 15. *Août*. 1760.



LETTRE XVII.

DE MONSIEUR DE VOLTAIRE.

Aux Auteurs de la Gazette Littéraire, *au ſujet du* Dictionnaire Philoſophique.

Du 24. Décembre 1764.

VOus rendez tant de juſtice, Meſſieurs, aux Ouvrages qu'on fait, que j'oſe vous prier de la rendre à ceux qu'on ne fait point. J'ai appris dans ma retraite, que depuis plus d'un an on imprime ſous mon nom, dans les Pays étrangers, des Ecrits auxquels je n'ai pas la moindre part. J'ignore (*a*)

(*a*) *Mr. de* Voltaire *eſt beaucoup plus inſtruit qu'il ne dit ; mais voici comme* Jean-Jacques Rouſſeau *s'explique ſur le ſilence des Magiſtrats touchant les Auteurs des mauvais Livres, & ſur les deſaveux que ceux-ci s'aviſent d'en donner.*

» Pourvû que les noms des Auteurs n'y ſoient » pas, ces Auteurs, quoique tout le monde les » connoiſſe & les nomme, ne ſont pas connus » du Magiſtrat. Pluſieurs même ſont dans l'uſa» ge d'avouer ces Livres pour s'en faire hon» neur, & de les renier pour ſe mettre à » couvert ; le même homme ſera l'Auteur, » ou ne le ſera pas devant le même homme, » ſelon qu'ils ſeront à l'audience ou dans un » ſoupé. C'eſt alternativement oüi & non, ſans

ſi je dois cet honneur à la malignité d'un Editeur ou à l'intérêt très-mal entendu d'un Libraire. Tout ce que je puis déclarer, c'eſt que je regarde comme des fauſſaires tous ceux qui ſe ſervent ainſi d'un nom connu, pour débiter des Livres qui ne ſont pas faits pour l'être. N'étant pas à portée de réprimer une pareille licence, je puis & je dois au moins m'en plaindre, & je m'adreſſe à vous, Meſſieurs, comme à des hommes à qui l'honneur de la Littérature doit être plus cher qu'à perſonne.

J'ai l'honneur d'être, &c.

» difficulté, ſans ſcrupule : de cette façon la » ſûreté ne coûte rien à la vanité. C'eſt-là » la prudence & l'habileté que l'Auteur des » *Lettres* me reproche de n'avoir pas euë, & » qui pourtant n'exige pas, ce me ſemble, que » pour l'avoir on ſe mette en grands fraix » d'eſprit.

» Cette maniére de procéder contre des Li- » vres annonymes ; dont on ne veut pas con- » noître les Auteurs, eſt devenuë un uſage » judiciaire. Quand on veut ſevir contre le » Livre, on le brûle, parce qu'il n'y a per- » ſonne à entendre, & qu'on voit bien que » l'Auteur qui ſe cache n'eſt pas d'humeur à » l'avouer, ſauf à rire le ſoir avec lui-même » des informations qu'on vient d'ordonner le » matin contre lui. »

LETTRE XVIII.

A MADAME DU-DEFANT.

Sur la perte de ses Yeux.

27. *Janvier* 1764.

OUI, je perds les deux yeux; vous les avez perdus;
O sage *Du-Defant*, est-ce une grande perte!
Du moins nous ne reverrons plus
Les Sots dont la terre est couverte.
Et puis tout est aveugle en cet humain séjour;
On ne va qu'à tatons sur la machine ronde,
On a les yeux bouchés à la Ville, à la Cour;
Plutus, la Fortune & l'Amour,
Sont trois aveugles nés qui gouvernent le monde.
Si d'un de nos cinq Sens nous sommes dégarnis;
Nous en possédons quatre; & c'est un avantage,
Que la nature laisse à peu de ses amis,
Lorsqu'ils parviennent à notre âge.
Nous avons vû mourir les Papes & les Rois;
Nous vivons, nous pensons & notre ame nous reste.
Epicure & les siens prétendoient autrefois,
Que ce sixiéme Sens étoit un don céleste,
Qui les valoit tous à la fois.
Mais quand notre ame auroit des lumiéres parfaites,
Peut-être il seroit encore mieux,
Que nous eussions gardé nos yeux,
Dussions-nous porter des lunettes.

Vous voyez, Madame, que je ſuis un Confrere aſſez occupé des affaires de notre petite République des *Quinze-vingt*. Vous m'aſſurez que les gens ne ſont plus ſi aimables qu'autrefois. Cependant, les Perdrix & les Gelinottes ont tout autant de fumet qu'elles en avoient dans votre jeuneſſe ; les fleurs ont les mêmes couleurs ; il n'en eſt pas ainſi des hommes ; le fond en eſt toujours le même ; mais les talens ne ſont pas de tous les tems, & le talent d'être aimable, qui a toujours été aſſez rare, dégénére comme un autre.

Ce n'eſt pas vous qui avez changé ; c'eſt la Cour & la Ville, à ce que j'entends dire aux Connoiſſeurs : cela vient peut-être de ce qu'on ne lit pas aſſez les *Moyens de plaire de Moncrif* ; on n'eſt occupé que des énormes ſottiſes qu'on fait de tous côtés.

Le Raiſonner triſtement s'accrédite.

Comment voulez-vous que la Société ſoit agréable avec tout ce fatras pédanteſque. Vraiment on vous doit l'hommage d'une *Pucelle* (*a*) ; un de vos bons mots eſt cité dans les Notes de cet Ouvrage théologique ; mais ſçachez que dans le temps préſent, il eſt impoſſible de faire parvenir aucun Livre imprimé, des pays étrangers à Paris. Le Miniſtre même, dont vous me parlez, ne veut pas que j'envoye rien, ni ſous ſon enveloppe, ni à lui-même ; on eſt

---

(*a*) *Cette Lettre eſt une nouvelle preuve que* Mr. *de* Voltaire *n'a pas fait cet Ouvrage abominable. Voyez quelle ſoi on peut ajoûter à ces deſaveux.*

effarouché & je ne ſçai pourquoi. Prenez votre parti, & ſi dans quinze jours je ne vous envois pas *Jeanne* par quelque honnête voyageur; dites à Mr. le Préſident *Hainault* qu'il vous en faſſe trouver une par quelque Colporteur; cela doit coûter trente à quarante ſols; il n'y a point de Livre de Théologie moins cher.

Je ſuis faché que votre ami ſoit ſi couru; vous en jouiſſez moins de ſa societé, & c'eſt une grande perte pour tous deux. J'acheve doucement ma vie dans la retraite & dans la famille que je me ſuis faite. Adieu, Madame, courage, faiſons de néceſſité vertu, ſçavez-vous que c'eſt un Proverbe tiré de *Ciceron* ?



LETTRE XIX.

DE MONSIEUR DE V***, A MR. T**.

Aux Délices, 18. *Avril* 1756.

DEpuis que vous m'avez quitté,
Je retombe dans ma ſouffrance,
Mais je m'immole avec gaïété
Quand vous aſſurez la ſanté
Aux Petits-Fils des Rois de France.

Votre abſence, mon cher *Eſculape*, ne me coute que la perte d'une ſanté foible & inutile au monde. Les François (*a*) ſont accoûtumés à ſacrifier de tout leur cœur quelque choſe de plus à leur Prince. Monſeigneur le Duc d'*Orléans*, & vous, vous ſerez tous deux bénis dans la Poſtérité.

Il eſt des préjugés utiles,
Il en eſt de bien dangéreux;
Il falloit pour triompher d'eux,
Un Pere, un Héros courageux,
Secondé de vos mains habiles.
Autrefois à ma Nation,
J'oſai parler dans mon jeune âge,
De cette Inoculation,
Dont grace à vous on fait uſage;

(*a*) *On a dit que Mr. de* Voltaire *étoit plus François qu'un autre. Eſt-ce pour le Patriotiſme? Non. Pourquoi donc? Pour la Satyre.*

On

On la reçut avec outrage,
On la traita de vision,
Tout ainsi que l'attraction.
J'étois un trop foible Interprête,
De ce vrai qu'on prit pour erreur,
Et je n'ai jamais eu l'honneur,
De passer chez moi pour Prophête (*b*).

Comment recevoir, disoit-on,
Des vérités de l'Angleterre :
Peut-il se trouver rien de bon
Chez des gens qui nous font la guerre ?
François, il falloit consulter
Ces Anglois qu'il vous faut combâtre,
Rougit-on de les imiter,
Quand on a si bien sçu les bâtre ?

Egalement à tous les yeux
La vérité doit sa lumiére,
A tous les temps, à tous les lieux.
Recevons sa clarté chérie,
Et sans songer quelle est la main
Qui la présente au genre humain,
Que l'Univers soit sa Patrie.

Une vieille Duchesse Angloise aima mieux autrefois mourir de la fiévre, que de guérir avec du Quinquina, parce qu'on appelloit alors ce remède, la *Poudre aux Jésuites*. Je connois des Dames Jansénistes qui seroient très-fâchées d'avoir un Médecin Moliniste. Mais, Dieu merci, Monsieur, vos Confreres n'entrent jamais dans ces querelles ; ils guérissent & tuent indifféremment les gens de toute secte.

(*b*) *Ce n'est pas notre faute.*

On dit que vous prenez votre chemin par Luneville ; faites vivre cent ans le Bienfaiteur de ce Pays-là , & revenez ensuite dans le vôtre.

Imitez *Hypocrate* , qui préfera sa Patrie à la Cour des Rois ; vos deux enfans sont venus me voir aujourd'hui ; je les ai reçus comme les fils d'un grand homme. Mille complimens à Mr. de la *B**** , si vous avez le temps de lui parler. Je vous embrasse tendrement.



LETTRE XX.

A Monsieur de Bastide , *Auteur du* Monde.

JE n'imagine pas , Mr. le Spectateur du Monde , que vous projettiez de remplir vos Feuilles du Monde phisique. *Socrate* , *Epictete* & *Marc-Aurelle* laissoient graviter toutes les sphères les unes sur les autres , pour ne s'occuper qu'à régler les mœurs. Est-ce donc le Monde moral que vous prenez pour l'objet de vos spéculations ? mais que lui voulez-vous à ce Monde moral , que les Précepteurs des Nations ont déjà tant sermoné avec tant d'inutilité ?

Il est un peu fâcheux pour la nature humaine , j'en conviens avec vous , que l'or fasse tout , & le mérite presque rien ; que les vrais travailleurs , derriére la Scéne , ayent à peine une subsistance honnête , tandis que des personnages en titre fleurissent sur le Théâtre ; que les Sots soient aux nuës ; & les Genies dans la fange ; qu'un Pere deshérite six enfans vertueux , pour combler de bien un premier-né qui souvent le deshonore ; qu'un malheureux qui fait naufrage , ou qui périt de quelque autre façon dans une terre étrangére , laisse au Fisc de cet Etat la fortune de ses héritiers.

On a quelque peine à voir , je l'avoue encore , ceux qui labourent dans la disete , ceux qui ne produisent rien dans le luxe ; de grands Propriétaires qui s'approprient jusqu'à l'oiseau qui vole & au poisson qui nâge ; des Vassaux

tremblans qui n'osent délivrer leurs moissons du sanglier qui les dévoré ; les Fanatiques qui voudroient brûler tous ceux qui ne prient pas Dieu comme eux ; des violences dans le pouvoir, qui enfantent d'autres violences dans le peuple ; le droit du plus fort faisant la Loi, non-seulement de peuple à peuple mais encore de citoyen à citoyen.

Cette Scene du monde, presque de tous les temps & de tous les lieux, vous voudriez la changer ? Voilà votre folie à vous autres Moralistes. Montez en chaire avec *Bourdalouë*, ou prenez la plume avec la *Bruyere*, temps perdus ; le Monde ira toujours comme il va. Un Gouvernement qui pourroit pourvoir à tout, en feroit plus en un an que tout l'Ordre des Freres Prêcheurs n'en a fait depuis son Institution. *Lycurgue*, en fort peu de temps, éléva les Spartiates au-dessus de l'humanité. Les ressorts de sagesse que *Confucius* imagina, il y a plus de deux mille ans, ont encore leur effet à la Chine.

Mais comme ni vous ni moi ne sommes faits pour gouverner, si vous avez de si grandes démangéaisons de reforme, reformez nos vertus, dont les excès pourroient à la fin préjudicier à la prospérité de l'Etat. Cette reforme est plus facile que celle des vices. La liste des vertus outrées seroit longue, j'en indiquerai quelques-unes; vous devinerez aisément les autres.

On s'apperçoit, en parcourant nos campagnes, que les enfans de la terre ne mangent que fort au-dessous du besoin : on a peine à concevoir cette passion immodérée pour l'abstinence. On croiroit même qu'ils se sont mis dans la tête qu'ils seront plus saints en faisant jeûner les bestiaux.

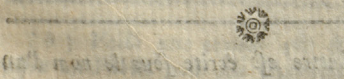
Qu'arrive-t-il ? les hommes & les animaux languiſſent, leurs générations ſont foibles, les travaux ſe ſuſpendent & la culture en ſouffre.

La patience eſt encore une vertu que les campagnes outrent peut-être : ſi les Exacteurs des Tributs s'en tenoient à la volonté du Prince, patienter feroit un devoir ; mais queſtionnez les bonnes gens qui nous donnent du pain, ils vous diront que la façon de lever les impôts eſt cent fois plus onéreuſe que le Tribut même. La patience les ruine, & les Propriétaires avec eux.

La Chaire évangélique a cent fois reproché aux Grands & aux Rois leur dureté envers les indigens. Cette Capitale s'eſt corrigée à toute outrance : les anti-chambres regorgent de ſerviteurs mieux nourris, mieux vêtus que les Seigneurs des Paroiſſes d'où ils ſortent. Cet excès de charité ôte des ſoldats à la patrie, & des cultivateurs aux terres.

Il ne faut pas, Mr. le Spectateur du Monde, que le projet de reformer nos vertus vous ſcandaliſe. Les Fondateurs des Ordres Religieux ſe ſont réformés les uns les autres.

Une autre raiſon qui doit vous encourager, c'eſt qu'il eſt peut-être plus facile de diſcerner les excès du bien, que de prononcer ſur la nature du mal. Croyez-moi, Mr. le Spectateur, je ne ſçaurois trop vous le rédire : attachez-vous à reformer nos vertus ; les hommes tiennent trop à leurs vices.



LETTRE XXI.

AUX AUTEURS DE LA GAZETTE LITTÉRAIRE.

Sur les Songes.

MESSIEURS,

TOus les objets des Sciences sont de votre ressort ; souffrez que les chimères en soient aussi. *Nihil sub Sole novum*, rien de nouveau sous le Soleil ; aussi ce n'est pas de ce qui se fait en plein jour que je veux vous entretenir, mais de ce qui se passe pendant la nuit. Ne vous allarmez pas, il ne s'agit que des songes.

Un de mes Concitoyens (*a*) vient de faire imprimer un Livre très-profond sur les rêves. Il distingue les rêves en naturels & en surnaturels. Ceux de cette derniere espéce sont rares ; on ne les rencontre aujourd'hui que dans les Tragédies. Je félicite, mon cher Compatriote, d'avoir de si beaux rêves. Je vous avoue, Messieurs, que je pense assez comme le Médecin de votre Monsieur de *Pourceaugnac*, il demande à son malade de quelle nature sont ses songes, & Mr. de *Pourceaugnac*, qui n'est pas Philosophe, répond qu'ils sont de la nature des songes.

Il est très-certain pourtant, n'en déplaise à votre Limousin, que des songes pénibles &

(*a*) *Cette Lettre est écrite sous le nom d'un Anglois.*

funeſtes denotent les peines de l'eſprit & du corps, un eſtomac ſurchargé d'alimens, ou un eſprit occupé d'idées douloureuſes pendant la veille.

Le Laboureur qui a bien travaillé ſans chagrin & bien mangé ſans excès, dort d'un ſommeil plein & tranquille, que les rêves ne troublent point : tant qu'il eſt dans cet état, il ne ſe ſouvient jamais d'avoir fait aucun rêve. C'eſt une vérité dont je me ſuis aſſuré, autant que je l'ai pû, dans mon *Manor* de Herefordshire. Tout rêve un peu violent eſt produit par un excès, ſoit dans les paſſions de l'ame, ſoit dans la nourriture du corps. Il ſemble que la nature alors vous en puniſſe en vous donnant des idées, en vous faiſant penſer malgré vous. On pourroit inférer de-là que ceux qui penſent le moins ſont les plus heureux ; mais ce n'eſt pas là que je veux en venir.

Il faut dire avec *Petrone : Quidquid luce fuit tenebris agit.* J'ai connu des Avocats qui plaidoient en ſonge, des Mathématiciens qui cherchoient à réſoudre des Problêmes, des Poëtes qui faiſoient des Vers : jen ai fait moi-même qui étoient aſſez paſſables (*b*), & je les ai retenus.

Les ſonges me paroiſſent encore l'origine ſenſible des premiéres prédictions. Qu'y a-t-il de plus naturel & de plus commun que de rêver à une perſonne chére, qui eſt en danger de mort, & de la voir expirer en ſonge ? Quoi de plus naturel encore que cette per-

---

(*b*) *Voilà une excuſe que Mr. de* Voltaire *offre au Public pour ſes Ouvrages foibles ; il les a fait en rêvant.*

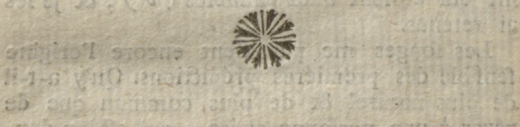
ſonne meure après le rêve funeſte de ſon ami ? Les ſonges qui auront été accomplis ſont des prédictions que perſonne ne revoque en doute.

On ne tient point compte des rêves qui n'auront point eû leur effet : un ſeul ſonge accompli fait plus d'effet que cent qui ne l'ont pas été. L'Antiquité eſt pleine de ces exemples. Combien nous ſommes faits pour l'erreur ! Le jour & la nuit ont ſervi à nous tromper.

Vous voyez bien, Meſſieurs, qu'en étendant ces idées, on pourroit tirer quelque fruit du Livre de mon Compatriote le Revaſſeur ; mais je finis, de peur que vous ne me preniez moi-même pour un ſonge creux.

Je ſuis, Meſſieurs, votre, &c.

JOHN DREAMER.



LETTRE XXII.

AUX AUTEURS DE LA GAZETTE LITTÉRAIRE.

Sur l'Anglomanie.

MILLE gens, Meſſieurs, s'élevent & declament contre l'Anglomanie ; j'ignore ce qu'ils entendent par ce mot. S'ils veulent parler de la fureur de traveſtir en modes ridicules quelques uſages utiles, de transformer un deſhabillé commode en un vêtement mal-propre ; de ſaiſir juſqu'à des jeux nationaux pour y mettre des grimaces à la place de la gravité, ils pourroient avoir raiſon ; mais ſi par hazard ces déclamateurs prétendoient nous faire un crime du déſir d'étudier, d'obſerver, de philoſopher comme les Anglois, ils auroient certainement grand tort, car en ſuppoſant que ce déſir ſoit déraiſonnable ou même dangéreux, il faudroit avoir beaucoup d'humeur pour nous l'attribuer & ne pas convenir que nous ſommes à cet égard à l'abri de tout reproche.

Je fais cette réfléxion en liſant votre Feuille du 24. Octobre dernier, dans laquelle vous annoncez une Hiſtoire d'Angleterre en forme de Lettres. Vous dites que ce que les Anglois ſçavent le mieux, c'eſt l'Hiſtoire d'Angleterre, & j'ajoute que ce que les François ſçavent le moins c'eſt l'Hiſtoire de France. Otez à la plûpart ce qu'ils ont ramaſſé dans des anecdottes forgées par la malignité, dans des Mémoires platement rédigés, dans des Romans ſans imaginations, & il ne leur reſtera pas

même la notion la plus imparfaite d'une ſcience très-importante.

L'étude de l'Hiſtoire ſeroit pourtant auſſi néceſſaire à Paris qu'à Londres. Si nous apprenions quelle eſt l'origine & la bonté de notre Gouvernement, le Patriotiſme nous ranimeroit. Les temps de calme & d'obéiſſance, comparés aux temps de trouble & de vertige, ſeroient une leçon admirable de douceur & de ſoumiſſions. Les faits bien vus feroient tomber cette fureur pour la diſpute dont l'acrété augmente en raiſon de l'obſcurité & de l'inutilité des objets ſur leſquels elle s'exerce; ils feroient revivre cet eſprit de franchiſe & de loyauté qui vaut bien l'eſprit d'intrigue & de cabale; ils nous forceroient à appliquer les hommes & les événemens paſſés aux hommes & aux événemens actuels; nous travaillerions à devenir meilleurs, & nous gagnerions infiniment du côté des hommes & des choſes.

On me dira que nous n'avons point d'Hiſtoriens; que pour un *De-Thou*, il y a cent mauvais Compilateurs; qu'il eut été à ſouhaiter que l'Auteur de l'*Eſſai ſur l'Hiſtoire générale* ſe fut attaché à l'Hiſtoire de ſon Pays; que c'eſt à un homme d'Etat & à un Philoſophe à écrire l'Hiſtoire, parce qu'il faut connoître les hommes pour les peindre, & participer au Gouvernement ou avoir les qualités propres à ce grand métier pour en développer les reſſorts; ces raiſonnemens ſont vrais, je les ai faits.

J'ai vû dans preſque tous les Hiſtoriens Romains l'intérieur de la République; ce qui concerne la religion, les loix, la guerre, les mœurs, m'a été clairement dévoilé; je ne ſais même ſi je n'ai pas plus diſtinctement con-

nu ce qui s'eſt paſſé au-dedans, que ce qui s'eſt exécuté au-dehors. Pourquoi cela ? c'eſt que l'Ecrivain tenoit à la choſe publique ; c'eſt qu'il pouvoit être Magiſtrat, Prêtre, Guerrier, & que, s'ils ne rempliſſoient pas les premiéres fonctions de l'Etat, il devoit au moins s'en rendre digne. J'avoue qu'il ne faut point ſonger à obtenir chez nous un pareil avantage ; notre propre conſtitution y reſiſte ; mais je n'en conclus point qu'il ne faille pas étudier notre Hiſtoire.

Contentons-nous de ces Hiſtoriens ſimples qui, comme dit *Montagne*, n'apportent que le ſoin & la diligence de ramaſſer tout ce qui vient à leur notice, & d'enrégiſtrer à la bonne foi toute choſe ſans choix ni triage, nous laiſſant le jugement entier. Si nous en avons de tels, felicitons-nous & liſons-les avec un eſprit philoſophique ; ſi notre inſtruction n'eſt ni élévée ni profonde, elle ſera proportionnée à notre génie & pourra ſuffire à nos beſoins.

J'ai l'honneur d'être, &c.



LETTRE XXIII.

AUX AUTEURS DE LA GAZETTE LITTÉRAIRE.

Au Sujet des Elemens de Critique.

JE ne sçais pas, Messieurs, s'il vous est tombé entre les mains un Ouvrage Anglois intitulé : *Elemens de Critique*, publié l'année derniére en Angleterre par Mr. *Henri Home Lord Kaims.* Permettez-moi de vous soumettre quelques singularités curieuses sur cet Ouvrage.

On ne peut avoir une plus profonde connoissance de la nature & des arts que ce Philosophe, & il fait tous ses efforts pour que le monde soit aussi sçavant que lui. Il nous prouve d'abord que nous avons cinq Sens, & que nous sentons moins l'impression douce faite sur nos yeux & sur nos oreilles par les sons & par les couleurs, que nous ne sentons un grand coup sur la jambe ou sur la tête.

Il nous instruit de la différence que tout homme éprouve entre une simple émotion & une passion de l'ame. Il nous apprend que les femmes passent quelquefois de la pitié à l'amour. Il pouvoit citer l'exemple d'*Angelique* dans l'*Arioste*, si bien imité par *Quinaut* :

La pitié pour Médor *a trop sçû m'attendrir ;*
Ma funeste langueur s'augmentoit à mesure
Qu'il guérissoit de sa blessure,
Et je suis en danger de n'en jamais guérir.

Mais tout Ecossois qu'est Mr. *Home*, il aime

aime mieux citer une Tragédie Angloiſe ; c'eſt *Othello*, ce Maure de Veniſe ſi fameux à Londres. Il falloit que la maîtreſſe d'*Othello* fut bien pitoyable, pour devenir amoureuſe d'un Negre qui lui parloit de cavernes, de déſerts, de Cannibales d'Antropophages, & qui lui diſoit qu'il avoit été ſur le point de ſe noyer.

Delà, paſſant à la méſure du temps, Mr. *Home* conclut mathématiquement, que le tems eſt long pour une fille qu'on va marier, & court pour un homme qu'on va pendre. Puis il donne des définitions de la beauté & du ſublime. Il connoît ſi bien la nature de l'un & de l'autre, qu'il réprouve totalement ces beaux Vers d'*Atalie* :

La douceur de ſa voix, ſon enfance, ſa grace,

. . . .

. . . .

Il trouve que le Monologue de *Don-Diegue* dans le *Cid*,

O rage ! O déſeſpoir ! O vieilleſſe ennemie, &c.

eſt un morceau déplacé & hors d'œuvre, dans lequel *Don-Diegue* ne dit rien de ce qu'il doit dire.

Mais en recompenſe le *Critique* nous avertit que les Monologues de *Shakeſpear* ſont les ſeuls modéles à ſuivre, & qu'il ne connoit rien de ſi parfait. Il en donne un bel exemple tiré de la Tragédie de *Hamlet*. En voici quelques traits traduits à peu près Vers pour Vers & très-exactement.

HAMLET.

Oh ! ſi ma chair trop ferme ici, pouvoit ſe fondre !
Se dégêler, couler, ſe réſoudre en roſée ! &c.

Quelques Lecteurs seront surpris peut-être des jugemens de Mr. *Home* Lord *Kaims*, & quelques François pourront dire que *Gilles* dans une foire de Province s'exprimeroit avec plus de décence & de noblesse que le Prince *Hamlet*. Mais il faut considérer que cette Piéce est écrite il y a deux cent ans; que les Anglois n'ont rien de mieux, que le temps a consacré cet Ouvrage, & qu'enfin il est bon d'avoir une preuve aussi publique du pouvoir, de l'habitude & du respect pour l'Antiquité.

Le fond du discours de *Hamlet* est dans la nature; cela suffit aux Anglois. Le style n'est pas celui de *Sophocle* & d'*Euripide*; mais la décence, la noblesse, la justesse des idées, la beauté des Vers, l'harmonie, sont peu de chose, & Mr. *Home*, qui est Juge en Ecosse, peut dire ici que le fond l'emporte ici sur la forme.

C'est avec le même goût & la même justesse qu'il trouve ces Vers de *Racine* ridiculement empoulé:

Mais tout dort, & l'armée & les vents, & Neptune.

Ce sublime simple, qui exprime si bien le calme funeste par lequel la flotte des Grecs est arrêtée, ne plaît pas au *Critique*; un Officier, dit-il, ne doit pas s'exprimer ainsi.

Il faut s'en tenir au beau naturel de *Shakespear*. On commence dans *Hamlet* par relever une sentinelle.: le soldat *Bernardo* demande au soldat *Francisco* si tout a été tranquille? *Je n'ai pas vû trotter une souris*, répond *Francisco*. Convenons qu'une Tragédie ne peut commencer avec une simplicité plus noble & plus respectueuse. C'est *Sophocle* tout pur.

Mr. *Home* porte ainſi ſur tous les Arts des Jugemens qui pourroient nous paroître extraordinaires.

C'eſt un effet admirable des progrès de l'eſprit humain, qu'aujourd'hui il nous vienne d'Ecoſſe des regles de goût dans tous les Arts, depuis le Poëme Epique juſqu'au jardinage. Il eſt vrai qu'on aimeroit mieux encore voir de grands Artiſtes dans ces pays-là que de grands Raiſonneurs ſur les Arts ; on trouvera toujours plus d'Ecrivains en état de faire des *Elemens de Critique*, comme Milord *Kaims*, qu'une bonne Hiſtoire, comme ſes Compatriotes Mr. *Hume* & Mr. *Robertſon.*

Il eſt aiſé de dire ſon avis ſur le *Taſſe* & l'*Arioſte*, ſur *Michel-Ange* & *Raphaël* ; il n'eſt pas ſi aiſé de les imiter, & il faut avouer qu'aujourd'hui nous avons plus beſoin d'exemples que de préceptes, auſſi-bien en France qu'en Ecoſſe.

Au reſte, ſi Mr. *Home* eſt ſi ſevere envers tous nos meilleurs Auteurs, & ſi indulgent envers *Shakeſpear*, il faut avouer qu'il ne traite pas mieux *Virgile* & *Horace.* S'il veut donner l'exemple de quelque balourdiſe, c'eſt dans *Virgile* qu'il va la chercher.

Mr. *Home* (*a*) donne toujours ſon opinion pour une Loi, & il étend ſon déſpotiſme ſur tous les objets. C'eſt un Juge à qui toutes les cauſes reſſortiſſent.

(*a*) *Cette Lettre ſatyrique eſt une preuve que Mr. de* Voltaire *ne ménage pas plus les Auteurs Anglois que les François ; & nous l'en félicitons. Il eſt bon de ſe faire des amis partout.*

Ses Arrêts ſur l'Architecture & ſur les Jardins ne nous permettent pas de douter, qu'il ne ſoit de tous les Magiſtrats d'Ecoſſe le mieux logé, & qu'il n'ait le plus beau Parc. Il trouve les boſquets de Verſailles ridicules; mais s'il fait jamais un voyage en France, on lui fera les honneurs de Verſailles; on le promenera dans ces boſquets ; on fera jouer les eaux pour lui, & peut-être alors ne ſera-t-il pas ſi dégoûté.

Après cela s'il ſe mocque de nos boſquets de Verſailles & des Tragédies de *Racine*, nous le ſouffrirons volontiers. Nous ſçavons que chacun a ſon goût ; nous regardons tous les gens de Lettres de l'Europe comme des Convives qui mangent à la même table ; chacun a ſon plat, & nous ne prétendons dégoûter perſonne.



(*a*) LETTRE XXIV.

AUX AUTEURS DE LA GAZETTE LITTÉRAIRE.

Sur l'Hiſtoire Romaine.

VOUS avez dit, Meſſieurs, en rendant compte de l'Ouvrage de Mr. *Hocke*, que l'Hiſtoire Romaine eſt encore à faire parmi nous, & rien n'eſt plus vrai. Il étoit pardonnable aux Hiſtoriens Romains d'illuſtrer les premiers temps de la République par des fables; qu'il n'eſt plus permis de tranſcrire que pour les réfuter. Tout ce qui eſt contre la vraiſemblance doit au moins inſpirer des doutes, mais l'impoſſible ne doit jamais être écrit.

On commence par nous dire que *Romulus* ayant raſſemblé trois mille trois cent bandits, bâtit le Bourg de Rome de mille Pas en quarré; or mille Pas en quarré ſuffiroient à peine pour deux métairies; comment trois mille trois cent hommes auroient-ils pû habiter ce Bourg?

Quels étoient les prétendus Rois de ce ramas de quelques brigands? N'étoient-ils pas viſiblement des Chefs de voleurs, qui partageoient un Gouvernement tumultueux avec une petite Horde féroce & indiſciplinée.

Ne doit-on pas, quand on compile l'Hiſtoire

(*a*) *Nous mettons cette Lettre pour donner une preuve du Pyrroniſme de Mr. de V**; heureux s'il ne l'avoit pas fait éclatter dans des Sujets plus graves!*

ancienne, faire sentir l'énorme différence de ces Capitaines de bandits avec des véritables Rois d'une Nation puissante ?

Il est avéré par l'aveu des Ecrivains Romains, que pendant près de quatre cent ans l'Etat Romain n'eut pas plus de dix lieuës en longueur & autant en largeur. L'Etat de Genes est beaucoup plus considérable aujourd'hui que la République Romaine ne l'étoit alors.

Ce ne fut que l'an 360. que Veies fut prise, après une espéce de siége & de blocus, qui avoit duré dix années. Veïes étoit auprès de l'endroit où est aujourd'hui Civita-Vecchia à cinq ou six lieuës de Rome ; & le terrain autour de Rome, Capitale de l'Europe, a toujours été si stérile, que le peuple voulut quitter sa patrie pour aller s'établir à Veïes.

Aucune de ses guerres jusqu'à celle de *Pyrrhus*, ne mériteroit de place dans l'Histoire, si elles n'avoient été le prélude de ses grandes conquêtes. Tous ces événemens jusqu'au tems de *Pyrrhus* sont pour la plûpart si petits & si obscurs, qu'il fallut les rélever par des prodiges incroyables ou par des faits destitués de vraisemblance, depuis l'avanture de la Louve qui nourrit *Romulus* & *Remus*, & depuis celle de *Lucrece*, de *Clélie*, de *Curtius*, jusqu'à la prétendue Lettre du Médecin de *Pyrrhus*, qui proposa, dit-t-on, aux Romains d'empoisonner son Maître, moyennant une récompense proportionnée à ce service. Quelle récompense pouvoient lui donner les Romains, qui n'avoient alors ni or ni argent, & comment soupçonne-t-on un Médecin Grec d'être assez imbécile pour écrire une telle Lettre ?

Tous nos Compilateurs recueillent ces Contes sans le moindre examen ; tous sont Copistes,

aucun n'eſt Philoſophe. On les voit tous honorer du nom de vertueux des hommes, qui au fond n'ont jamais été que des brigands courageux ; ils nous répetent que la vertu Romaine fut enfin corrompuë par les richeſſes & par le luxe, comme s'il y avoit de la vertu à piller les Nations, & comme s'il n'y avoit de vice qu'à jouir de ce qu'on a volé. Si on a voulu faire un Traité de Morale aulieu d'une Hiſtoire, on a dû inſpirer encore plus d'horreur pour les déprédations des Romains, que pour l'uſage qu'ils firent des tréſors ravis à tant de Nations qu'ils dépouillerent l'une après l'autre.

Nos Hiſtoriens modernes de ces temps reculés auroient dû diſcerner au moins les temps dont ils parlent ; il ne faut pas traiter le combat peu vraiſemblable des *Horaces* & des *Curiaces*, l'avanture romaneſque de *Lucrece*, celle de *Clélie*, celle de *Curtius*, comme les batailles de Pharſale & d'Actium.

Il eſt eſſentiel de diſtinguer le Siécle de *Ciceron* de ceux où les Romains ne ſçavoient ni livre ni écrire, & ne comptoient les années que par des clous fichés dans le Capitole. En un mot, toutes les Hiſtoires Romaines que nous avons dans les Langues modernes, n'ont point encore ſatisfait les Lecteurs.

Perſonne n'a encore recherché avec ſuccès ce qu'étoit un peuple attaché ſcrupuleuſement aux ſuperſtitions, & qui ne ſçut jamais regler le temps de ſes Fêtes, qui ne ſçut même, pendant près de cinq cent ans, ce que c'étoit qu'un cadran au Soleil, un peuple dont le Sénat ſe piqua quelquefois d'humanité, & dont ce même Sénat immola aux Dieux deux Grecs & deux Gaulois pour expier la galanterie d'une

de ſes Veſtales ; un peuple toujours expoſé aux bleſſures, & qui n'eut qu'au bout de cinq ſiécles qu'un ſeul Médecin, qui étoit à la fois Chirurgien & Apothicaire.

Le ſeul art de ce peuple fut la geurre pendant ſix cent années ; & comme il étoit toujours armé, il vainquit tour-à-tour les Nations qui n'étoient pas continuellement ſous les armes.

L'Auteur du petit Volume ſur la *Grandeur & la Décadence des Romains*, nous en apprend plus que les énormes Livres des Hiſtoriens modernes ; il eut ſeul été digne de faire cette Hiſtoire, s'il eut pû reſiſter ſur-tout à l'eſprit de ſyſtême & au plaiſir de donner ſouvent des penſées ingénieuſes pour des raiſons.

Un des défauts qui rendent la lecture des nouvelles Hiſtoires Romaines peu ſupportable, c'eſt que les Auteurs veulent entrer dans des détails comme *Tite-Live*. Ils ne ſongent pas que *Tite-Live* écrivoit pour ſa Nation à qui ces détails étoient précieux.

C'eſt bien mal connoître les hommes d'imaginer que des François s'intereſſeront aux marches & aux contremarches d'un Conſul qui fait la guerre aux Samnites & aux Volſques, comme nous nous intéreſſons à la bataille d'Ivri & au paſſage du Rhin à la nage.

Toute Hiſtoire ancienne doit être écrite différemment de la nôtre, & c'eſt à ces convenances que les Auteurs des Hiſtoires anciennes ont manqué. Ils répetent & ils allongent des harangues qui ne furent jamais prononcées, plus ſoigneux de faire parade d'une éloquence déplacée, que de diſcuter des vérités utiles. Les exagérations ſouvent puériles, les fauſſes évaluations des monnoies de l'An-

tiquité & de la richesse des Etats, induisent en erreur les ignorants & font peine aux hommes instruits.

On imprime de nos jours qu'*Archiméde* lançoit des traits à quelque distance que ce fut, qu'il élevoit une Galére du milieu de l'eau, & la transportoit sur le rivage en remuant le bout du doigt, qu'il en coûtoit six cent mille écus pour nettoyer les égouts de Rome, &c.

Les Histoires plus anciennes sont encore écrites avec moins d'attention. La saine Critique y est plus négligée, le merveilleux, l'incroyable y domine; il semble qu'on ait écrit pour des enfans plus que pour des hommes; le siécle éclairé où nous vivons, exige dans les Auteurs une raison plus cultivée.



LETTRE XXV.

A MONSIEUR BERGER.

A Cirey, 1737.

J'APPRENDS avec beaucoup de plaisir que Mr. de *Crebillon* (*a*) est sorti du vilain séjour où on l'avoit fourré. Il a donc vû

Cet horrible Chateau, palais de la vengeance,
Qui renferme souvent le crime & l'innocence.

Le Roi le nourrissoit & lui donnoit le logement; je voudrois qu'il se contentât de lui donner la pension. J'admire la facilité avec laquelle on depense douze ou quinze cent livres par an pour tenir un homme en prison, & combien il est difficile d'obtenir une pension de cent écus. Si vous voyez le grand enfant de *Crébillon*, je vous prie, Monsieur, de lui faire mille compliments pour moi & de l'engager à m'écrire.

S'il faut se rejouir avec l'Auteur de l'*Histoire Japonoise*, il faut s'affliger avec l'Auteur de *Titon & l'Aurore*. Si je sçavois où le prendre, je lui écrirois pour lui faire mon compliment de condoléance de n'être plus avec un Prince, & pour le féliciter d'avoir retrouvé sa liberté.

(*a*) *Mr.* Crébillon *le fils fut mis à la Bastille pour son Roman de* Tanzaï & Néadarné, Histoire Japonoise.

Vous voyez ſans doute Mr. *Rameau*. Je vous ſuplie de l'aſſurer qu'il n'a point d'ami ni d'admirateur plus zélé que moi, & que ſi dans ma ſolitude & dans ma vie philoſophique, je trouve quelque étincelle de génie, ce ſera pour le mettre avec le ſien.

Quand vous n'aurez rien à faire de mieux, & que vous voudrez bien continuer à me donner de vos nouvelles, vous me ferez un extrême plaiſir. Quand on n'a pas le plaiſir de de vous voir, rien ne peut conſoler que vos Lettres.

Eſt-il vrai que le Comte de *Charolois* ait écrit la Lettre dont on a parlé ? Eſt-il vrai que l'Auteur de *Titon* ait été disgracié pour avoir vieilli en un jour de quelques années auprès de.......... ? Eſt-il vrai que l'Abbé d'*Houtteville* ait fait une longue Harangue, & le Duc de *Villars* un Compliment fort joli ? Eſt-il vrai que vous ayez toujours de l'amitié pour moi ?



LETTRE XXVI.

DE MR. CAILHAVA DE STANDOUX, AUTEUR DU TUTEUR DUPÉ.

Au Château de Ferney, le 30. Novembre 1765.

JE ne puis trop vous remercier, Monſieur, de la bonté que vous avez eu de me faire partager le plaiſir que vous avez donné à tout Paris. Je n'ai point été étonné du ſuccès de votre Piéce, non ſeulement elle fournit beaucoup de jeu de Théâtre, mais le Dialogue m'en a paru naturel & rapide. Elle eſt auſſi bien écrite que bien intriguée. Il eſt à croire que vous ne vous bornerez à cet Eſſai, & que la Scene Françoiſe s'enrichira de vos talens. Ma plus grande conſolation dans ma vieilleſſe languiſſante eſt de voir que les beaux arts que j'aime paſſionnement, ſont ſoutenus & embelis par des hommes de votre mérite.



DISPUTE

DISPUTE de Monsieur de Voltaire *avec Monsieur* Rousseau *de Genève.*

Mr. de *Voltaire*, amateur passionné du Théâtre, vouloit faire établir une Troupe de Comédiens à Genève : la plûpart des Citoyens paroissoient disposés à la recevoir. C'étoit la démarche la plus dangéreuse qu'on pût faire dans une petite République, qui ne peut subsister qu'en écartant tout ce qui peut entretenir le luxe & la corruption des mœurs. Mr. *Rousseau* le sentit, & il s'en expliqua vivement dans sa *Lettre* à Mr. d'*Alembert ;* elle étoit trop forte, trop éloquente pour ne pas faire impression. Les Genevois ne voulurent plus de Théâtre, & Mr. de *Voltaire* au désespoir s'est soulagé depuis lors de son chagrin, en répandant des Feuilles satyriques contre l'Auteur de la Lettre à Mr. d'*Alembert*. Voici un morceau qui ne fait que d'éclore, il paroîtra bien étrange à ceux qui connoissent les éloges que Mr. de *Voltaire* a donnés autrefois à Mr. *Rousseau*.

LETTRE sur Mr. Rousseau *de Genève.*

Le Czar Pierre n'avoit pas le vrai génie. Ces paroles sont tirées d'une Brochure intitulée : le *Contrat social*, ou insocial, du peu sociable *Jean-Jacques Rousseau*. Il n'est pas étonnant qu'ayant fait des miracles à Venise, il ait fait des Prophéties sur Moscou ; mais cõmme il sçait bien que le bon temps des miracles & des prophéties est passé ; il doit croire que sa prédiction contre la Russie n'est pas aussi infaillible qu'elle lui a paru dans son premier accès. Il est doux d'annoncer la chûte des grands Em-

pires, cela nous console de notre petitesse. Ce sera un beau gain pour la Philosophie, quand nous verrons incessamment les Tartares Nogais, qui peuvent, je crois, mettre jusqu'à douze mille hommes en campagne, venir subjuguer la Russie, l'Allemagne, l'Italie & la France. Mais je me flatte que l'Empereur de la Chine ne le souffrira pas; il a déja accedé à la paix perpétuelle; & comme il n'a plus de Jésuites chez lui, il ne troublera point l'Europe. *Jean-Jacques*, qui a, comme on croit, le vrai génie, trouve que *Pierre le Grand* ne l'avoit pas.

Les Russes, dit *Jean-Jacques*, ne seront jamais policés; j'en ai vû du moins de très polis, & qui avoient l'esprit juste, fin, agréable, cultivé, & même conséquent; ce que *Jean-Jacques* trouvera fort extraordinaire.

Comme il est très-galant, il ne manquera pas de dire qu'ils se sont formés à la Cour de l'Impératrice *Cathérine*, que son exemple a influé sur eux; mais que cela n'empêche pas qu'il n'ait raison, & que bientôt cet Empire sera détruit.

Ce petit bon homme nous assure dans un de ses modestes Ouvrages, qu'on doit lui dresser une Statuë. Ce ne sera probablement ni à Moscou ni à Petesbourg, qu'on s'empressera de sculpter *Jean-Jacques*.

Je voudrois en général, que lorsqu'on juge les Nations du haut de son grenier, qu'on fut plus honnête & plus circonspect. Tout pauvre Diable peut dire ce qu'il lui plaît des Athéniens, des Romains & des anciens Perses. Il peut se tromper impunement sur le Tribunat, sur les Comices, sur la Dictature; il peut gouverner en idée deux ou trois mille lieuës de pays, tandis qu'il est incapable de gouverner sa ser-

vante. Il peut dans un Roman recevoir un baiser acre de sa Julie, & conseiller à un Prince d'épouser la fille d'un bourreau. Il y a des sottisses sans conséquences ; il y en a d'autres qui peuvent avoir des suites fâcheuses.

Les fous de Cour étoient fort sensés ; ils n'insultoient par leurs bouffonneries que les foibles & respectoient les Puissants ; les fous de Village sont aujourd'hui plus hardis.

On répondra que *Diogéne* & l'*Aretin* ont été tolerés ; d'accord : mais une mouche ayant vû un jour une hirondelle, qui en volant emportoit des toiles d'*aragnées*, en voulut faire autant ; elle y fut prise.

Fin de la seconde Partie.

NOTA.

Nous aurions pû grossir cet Ouvrage, si Mr. D. L. B. *ne nous avoit prevenu en publiant les* Lettres secretes de Voltaire, *que nous avons retranché de notre* Recuëil, *afin de ne pas le grossir inutilement.*



TABLE DES LETTRES

CONTENUES DANS LA PREMIERE PARTIE.

Fin de la Table de la premiere Partie.

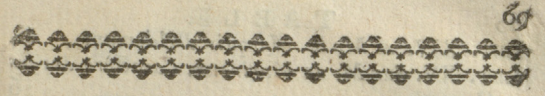


TABLE DES LETTRES

Contenues dans la Seconde Partie.

Fin de la Table de la seconde Partie.

EXPOSÉ SUCCINCT

DE LA

CONTESTATION

QUI S'EST ÉLEVÉE ENTRE

M. HUME

ET

M. ROUSSEAU.

EXPOSÉ SUCCINCT
DE LA
CONTESTATION
QUI S'EST ÉLEVÉE ENTRE
M. HUME
ET
M. ROUSSEAU,

Avec les Piéces justificatives, & la Lettre de M. DE *V*OLTAIRE, *à ce sujet.*



A LONDRES.

M. DCC. LXVI.

AVERTISSEMENT
DES ÉDITEURS.

LE Nom & les Ouvrages de M. Hume ſont connus depuis long-temps de toute l'Europe : ceux qui connoiſſent ſa perſonne ont vu en lui des mœurs douces & ſimples, beaucoup de droiture, de candeur & de bonté; & la modération de ſon caractere ſe peint dans ſes Ecrits.

Il a employé les grands talens qu'il a reçus de la nature & les lumieres qu'il a acquiſes par l'étude, à chercher la vérité & à inſpirer l'amour des hommes : jamais il n'a prodigué ſon temps & compromis ſon repos dans aucune querelle, ni littéraire, ni perſonnelle. Il a vu cent fois ſes écrits cenſurés avec amertume par le fanatiſme, l'ignorance & l'eſprit de parti, ſans avoir jamais repondu à un ſeul de ſes adverſaires.

Ceux même qui ont attaqué ſes ouvrages avec le plus de violence ont toujours reſpecté ſon caractere. Son

amour pour la paix eſt ſi connue, qu'on lui a plus d'une fois apporté des critiques faites contre lui-même, pour le prier de les revoir & de les corriger. On lui remit un jour une critique de ce genre, où il étoit traité d'une maniere fort dure, & même injurieuſe : il le fit remarquer à l'Auteur, qui effaça les injures en rougiſſant & en admirant la force de l'*Eſprit polémique* qui l'avoit ainſi emporté, ſans qu'il s'en apperçût, au-delà des bornes de l'honnêteté.

Avec des diſpoſitions ſi pacifiques, ce n'eſt qu'avec une extrême répugnance que M. Hume a pu conſentir à laiſſer paroître l'écrit qu'on va lire. Il ſait que les querelles des Gens de Lettres ſont le ſcandale de la Philoſophie, & perſonne n'étoit moins fait que lui pour donner un pareil ſcandale, ſi conſolant pour les ſots; mais les circonſtances l'ont entraîné malgré lui à cet éclat fâcheux.

Tout le monde ſait que M. Rouſſeau proſcrit de tous les lieux qu'il avoit habités, s'étoit enfin déterminé à ſe réfugier en Angleterre, & que M. Hume, touché de ſa ſituation & de ſes malheurs, s'étoit chargé de l'y

conduire, & étoit parvenu à lui procurer un asile sûr, commode & tranquille. Mais peu de gens savent combien de chaleur, d'activité, de délicatesse même, M. Hume a mis dans cet acte de bienfaisance; quel tendre attachement il avoit pris pour ce nouvel Ami, que l'humanité lui avoit donné; avec quelle adresse il cherchoit à prévenir ses besoins, sans blesser son amour-propre; avec quel zele enfin il s'occupoit à justifier aux yeux des autres les singularités de M. Rousseau, & à défendre son caractere contre ceux qui n'en jugeoient pas aussi favorablement que lui.

Dans le temps même que M. Hume travailloit à rendre à M. Rousseau le service le plus essentiel, il reçut de lui la Lettre la plus outrageante. Plus le coup étoit inattendu, plus il devoit être sensible. M. Hume écrivit cette aventure à quelques-uns de ses amis à Paris; & il s'exprima dans ses Lettres avec toute l'indignation que lui inspiroit un si étrange procédé. Il se crut dispensé d'avoir aucun ménagement pour un homme, qui après avoir reçu de lui les marques d'amitié les plus constantes & les moins équivoques,

l'appelloit, ſans motifs, faux, traître & le plus méchant des hommes.

Cependant le démêlé de ces deux hommes célébres ne tarda pas à éclater. Les plaintes de M Hume parvinrent bien-tôt à la connoiſſance du Public, qui eut d'abord de la peine à croire que M. Rouſſeau fût coupable de l'excès d'ingratitude dont on l'accuſoit. Les amis même de M. Hume craignirent que dans un premier moment de ſenſibilité, il ne ſe fût laiſſé emporter trop loin, & qu'il n'eût pris pour les défauts du cœur les délires de l'imagination, ou les travers de l'eſprit. Il crut devoir éclaircir cette affaire, en écrivant un précis de tout ce qui s'étoit paſſé entre lui & M. Rouſſeau, depuis leur liaiſon juſqu'à leur rupture. Il envoya cet écrit à ſes amis; quelques-uns lui conſeillerent de le faire imprimer, en lui diſant que ſes accuſations contre M. Rouſſeau étant devenues publiques, les preuves devoient l'être auſſi. M. Hume ne ſe rendit pas à ces raiſons, & aima mieux courir le riſque d'un Jugement injuſte, que de ſe réſoudre à un éclat ſi contraire à ſon caractere; mais un nouvel incident a vaincu ſa réſiſtance.

M. Rousseau a adressé à un Libraire de Paris une Lettre, où il accuse sans détour M. Hume de s'être ligué avec ses ennemis pour le trahir & le diffamer, & où il le défie hautement de faire imprimer les piéces qu'il a entre les mains. Cette Lettre a été communiquée à Paris, à un très-grand nombre de personnes; elle a été traduite en Anglois, & la traduction est imprimée dans les papiers de Londres. Une accusation & un défi si publics ne pouvoient rester sans réponse, & un plus long silence de la part de M. Hume auroit été interprêté d'une maniere peu favorable pour lui.

D'ailleurs, la nouvelle de ce démêlé s'est répandue dans toute l'Europe, & l'on en a porté des Jugements fort divers. Il seroit plus heureux sans doute que toute cette affaire eût été ensevelie dans un profond secret; mais puisqu'on n'a pu empêcher le Public de s'en occuper, il faut du moins qu'il sache à quoi s'en tenir. Les amis de M. Hume se sont réunis pour lui représenter toutes ces raisons. Il a senti la nécessité d'en venir enfin à une extrémité qu'il redoutoit si fort, & a consenti à laisser imprimer son Mémoire. C'est l'Ou-

vrage que nous donnons ici. Le recit & les notes ſont traduits de l'Anglois. Les Lettres de M. Rouſſeau, qui ſervent des piéces juſtificatives aux faits, ſont des copies exactes des originaux.

Cette Brochure offrira des traits de bizarrerie aſſez étranges à ceux qui prendront la peine de la lire; mais ceux qui ne s'en ſoucieront pas feront encore mieux; tant ce qu'elle renferme importe peu à ceux qui n'y ſont pas intéreſſés.

Au reſte, M. Hume, en livrant au Public les piéces de ſon procès, nous a autoriſé à déclarer qu'il ne reprendra jamais la plume ſur ce ſujet. M. Rouſſeau peut revenir à la charge; il peut produire des ſuppoſitions, des interprétations, des inductions, des déclamations nouvelles; il peut créer & réaliſer de nouveaux phantômes & envelopper tout cela des images de ſa Réthorique, il ne ſera plus contredit. Tous les faits ſont actuellement ſous les yeux du Public. M. Hume abandonne ſa cauſe au Jugement des Eſprits droits & des Cœurs honnêtes.



EXPOSÉ SUCCINCT
DE LA CONTESTATION

Qui s'est élevée entre Monsieur HUME *& Monsieur* ROUSSEAU*; avec les Piéces justificatives.*

MA Liaison avec M. Rousseau commença en 1762, lorsqu'il fut décrété de prise de corps, à l'occasion de son Emile, par un Arrêt du Parlement de Paris. J'étois alors à Edimbourg. Une personne de mérite m'écrivit de Paris que M. Rousseau avoit le dessein de passer en Angleterre pour y chercher un asile, & me demanda mes bons offices pour lui. Comme je supposai que M. Rousseau avoit exécuté cette résolution, j'écrivis à plusieurs de mes amis à Londres, pour leur recommander ce célebre exilé, & je lui écrivis à lui-même pour l'assurer de mon zele & de mon empressement à le servir. Je l'invitois en même-temps à venir à Edimbourg, si ce séjour pouvoit lui convenir, & je lui offrois une retraite dans ma maison pour tout le temps qu'il daigneroit la partager avec

moi. Je n'avois pas besoin d'autre motif pour être excité à cet acte d'humanité, que l'idée que m'avoit donnée du caractere de M. Rousseau la personne qui me l'avoit recommandé, & la célébrité de son génie, de ses talens, & sur-tout de ses malheurs, dont la cause même étoit une raison de plus pour s'intéresser à lui. Voici la réponse que je reçus.

M. ROUSSEAU *A M.* HUME.

De Motiers-Travers, le 19 Fév. 1763.

“ Je n'ai reçu qu'ici, Monsieur, & depuis peu, la Lettre dont vous m'honoriez à Londres, le 2 Juillet dernier, supposant que j'étois dans cette Capitale. C'étoit sans doute dans votre Nation, & le plus près de vous qu'il m'eût été possible que j'aurois cherché ma retraite; si j'avois prevu l'accueil qui m'attendoit dans ma patrie. Il n'y avoit qu'elle que je pusse préférer à l'Anglerre, & cette prévention, dont j'ai été trop puni, m'étois alors bien pardonnable; mais à mon grand étonnement, & même à celui du public, je n'ai trouvé que des affronts & des outrages où j'esperois, sinon de la reconnoissance, au moins des consolations. Que de choses m'ont fait regretter l'asile & l'hospitalité philosophique qui m'attendoient près de vous! Toutes fois mes malheurs m'en ont toujours rapproché en quelque maniere.

„ La protection & les bontés des Milord
„ Marefchal, votre illuftre & digne Com-
„ patriote, m'ont fait trouver, pour ainfi
„ dire, l'Ecoffe au milieu de la Suiffe; il
„ vous a rendu préfent à nos entretiens;
„ il m'a fait faire avec vos vertus la con-
„ noiffance que je n'avois faite encore
„ qu'avec vos talens; il m'a infpiré la
„ plus tendre amitié pour vous, & le plus
„ ardent defir d'obtenir la vôtre, avant
„ que je fuffe que vous étiez difpofé à me
„ l'accorder. Jugez, quand je trouve ce
„ penchant réciproque, combien j'aurois
„ de plaifir à m'y livrer! Non, Monfieur,
„ je ne vous rendois que la moitié de ce
„ qui vous étoit dû, quand je n'avois pour
„ vous que de l'admiration. Vos grandes
„ vues, votre étonnante impartialité, votre
„ génie, vous éleveroit trop au-deffus des
„ hommes, fi votre bon cœur ne vous en
„ rapprochoit. Milord Marefchal en m'ap-
„ prenant à vous voir encore plus aimable
„ que fublime, me rend tous les jours
„ votre commerce plus defirable & nourrit
„ en moi l'empreffement qu'il m'a fait
„ naître de finir mes jours près de vous.
„ Monfieur, qu'une meilleure fanté, qu'une
„ fituation plus commode ne me met-elle
„ à portée de faire ce voyage comme je
„ le defirerois! Que ne puis-je efperer de
„ nous voir un jour raffemblé avec Milord
„ dans votre commune patrie, qui devien-
„ droit la mienne! Je bénirois dans une
„ Société fi douce les malheurs par lefquels

„ j'y fus conduit, & je croirois n'avoir
„ commencé de vivre que du jour qu'elle
„ auroit commencé. Puiſſé-je voir cet heu-
„ reux jour plus deſiré qu'eſperé! Avec
„ quel tranſport je m'écrierois en touchant
„ l'heureuſe Terre où ſont nés David
„ Hume, & le Maréchal d'Ecoſſe: „

Salve, fatis mihi debita tellus!
Hæc Domus, hæc Patria eſt.

J. J. R.

Ce n'eſt point par vanité que je publie cette Lettre; car je vai bientôt mettre au jour une rétractation de tous ces éloges, c'eſt ſeulement pour completter la ſuite de notre correſpondance & pour faire voir qu'il y a long-temps que j'ai été diſpoſé à rendre ſervice à M. Rouſſeau.

Notre commerce avoit entierement ceſſé juſqu'au milieu de l'été dernier, (1764) lorſque la circonſtance ſuivante le renouvella. Une perſonne qui s'intéreſſe à M. Rouſſeau, étant allé faire un voyage dans une des Provinces de France qui avoiſinent la Suiſſe, profita de cette occaſion pour rendre viſite au Philoſophe Solitaire, dans ſa retraite à Motiers-Travers. Il dit à cette perſonne que le ſéjour de Neuchâtel lui devenoit très-déſagréable, tant par la ſuperſtition du peuple, que par la rage dont les Prêtres étoient animés contre lui; qu'il craignoit d'être bien-tôt dans la néceſſité d'aller chercher un aſile ailleurs, & que

dans ce cas l'Angleterre lui paroiſſoit, par la nature de ſes loix & de ſon gouvernement, le ſeul endroit où il pût trouver une retraite aſſurée : il ajoutât que Milord Mareſchal, ſon ancien Protecteur, lui avoit conſeillé de ſe mettre ſous ma *protection*, (c'eſt le terme dont il voulut bien ſe ſervir); & qu'en conſéquence il étoit diſpoſé à s'adreſſer à moi, s'il croyoit que cela ne me donnât pas trop d'embarras.

J'étois alors chargé des affaires d'Angleterre à la Cour de France, mais comme j'avois la perſpective de retourner bientôt à Londres, je ne rejettai point une propoſition qui m'étoit faite dans de ſemblables circonſtances par un homme que ſon génie & ſes malheurs avoit rendu célebre. Dès que je fus informé de la ſituation & des intentions de M. Rouſſeau, je lui écrivis pour lui offrir mes ſervices, & il me fit la réponſe ſuivante.

M. Rousseau a M. Hume.

A Strasbourg, le 4 *Décembre* 1765.

“ Vos bontés, Monſieur, me pénétrent „ autant qu'elles m'honorent. La plus digne „ réponſe que je puiſſe faire à vos offres, „ eſt de les accepter, & je les accepte. „ Je partirai dans cinq ou ſix jours pour „ aller me jetter entre vos bras. C'eſt le „ conſeil de Mylord Mareſchal, mon Pro- „ tecteur, mon Ami, mon Pere; c'eſt

„ celui de Madame de ***, (*a*) dont „ la bienveillance éclairée me guide autant qu'elle me console ; enfin, j'ose dire „ que c'est celui de mon cœur qui se plait „ à devoir beaucoup, au plus illustre de „ mes contemporains, dont la bonté surpasse la gloire. Je soupire après une „ retraite solitaire & libre où je puisse „ finir mes jours en paix. Si vos soins „ bienfaisants me la procurent, je jouirai „ tout ensemble & du seul bien que mon „ cœur desire, & du plaisir de le tenir „ de vous. Je vous salue, Monsieur, de „ tout mon cœur. „

J. J. R.

Je n'avois pas attendu ce moment pour m'occuper des moyens d'être utile à M. Rousseau. M. Clairaut, quelques semaines avant sa mort, m'avoit communiqué la Lettre suivante.

M. R*OUSSEAU A* *M.* C*LAIRAUT.*

De Motier-Travers, le 3 *Mars* 1765.

“ Le souvenir, Monsieur, de vos anciennes bontés pour moi vous cause une „ nouvelle importunité de ma part. Il „ s'agiroit de vouloir bien être, pour la „ seconde fois, Censeur d'un de mes ouvrages. C'est une très-mauvaise rapsodie „ que j'ai compilée, il y a plusieurs années

(*a*) La personne que M. Rousseau nomme ici, a exigé qu'on supprimât son nom. *Note des Editeurs.*

„ ſous le nom de *Dictionnaire de Muſique*, „ & que je ſuis forcé de donner aujourd'hui „ pour avoir du pain. Dans le torrent des „ malheurs qui m'entraîne, je ſuis hors „ d'état de revoir ce recueil. Je ſais qu'il „ eſt plein d'erreurs & de bévues. Si „ quelqu'intérêt pour le ſort du plus „ malheureux des hommes vous portoit „ à voir ſon ouvrage avec un peu plus „ d'attention que celui d'un autre, je vous „ ſerois ſenſiblement obligé de toutes les „ fautes que vous voudriez bien corriger. „ Chemin faiſant, les indiquer ſans les „ corriger, ne ſeroit rien faire; car je ſuis „ abſolument hors d'état d'y donner la „ moindre attention, & ſi vous daignez „ en uſer comme de votre bien pour chan- „ ger, ajouter, ou retrancher, vous exer- „ cerez une charité très-utile, dont je ſerai „ très-reconnoiſſant. Recevez, Monſieur, „ mes très-humbles excuſes & mes ſalu- „ tations.

J. J. R.

Je dis avec regret, mais je ſuis forcé de le dire: je ſais aujourd'hui avec certitude que cette affection de miſere & de pauvreté extrême, n'eſt qu'une petite charlatanerie que M. Rouſſeau employe avec ſuccès pour ſe rendre plus intéreſſant, & exciter la commiſération du public. Mais j'étois bien loin de ſoupçonuer alors un ſemblable artifice. Je ſentis s'élever dans mon cœur un mouvement de pitié, mêlé d'indignation,

en imaginant qu'un homme de Lettres d'un mérite ſi éminent, étoit réduit, malgré la ſimplicité de ſa maniere de vivre aux dernieres extrêmités de l'indigence, & que cet état malheureux étoit encore aggravé par la maladie, par l'approche de la vieilleſſe & par la rage implacable des devots perſécuteurs.

Je ſavois que pluſieurs perſonnes attribuoient l'état fâcheux où ſe trouvoit M. Rouſſeau, à ſon orgueil extrême qui lui avoit fait refuſer les ſecours de ſes amis; mais je crus que ce défaut, ſi c'en étoit un, étoit un défaut reſpectable. Trop de Gens de Lettres ont avili leur caractere en s'abbaiſſant à ſolliciter les ſecours d'hommes riches ou puiſſants indigne de les protéger, je croyois qu'un noble orgueil quoique porté à l'excès méritoit de l'indulgence dans un homme de génie, qui ſoutenu par le ſentiment de ſa propre ſupériorité, & par l'amour de l'indépendance, bravoit les outrages de la fortune & l'inſolence des hommes. Je me propoſai donc de ſervir M. Rouſſeau à ſa maniere. Je priai M. Clairaut de me donner ſa Lettre, & je la fis voir à pluſieurs des Amis & des Protecteurs que M. Rouſſeau avoit à Paris. Je Je leur propoſai un arrangement par lequel on pouvoit procurer des ſecours à M. Rouſſeau ſans qu'il s'en doutât. C'étoit d'engager le Libraire qui ſe chargeroit de ſon *Dictionnaire de Muſique*, à lui en donner une ſomme plus conſidérable que celle qu'il

qu'il en auroit offerte de lui-même, & de rembourser cet excédent au Libraire. Mais ce projet pour l'exécution duquel les soins de M. Clairaut étoient nécessaires, échoua par la mort inopinée de ce profond & estimable Savant.

Comme je conservois toujours la même idée de l'extrême pauvreté de M. Rousseau, je conservai aussi la même disposition à l'obliger, & dès que je fus assuré de l'intention où il étoit, de passer en Angleterre sous ma conduite, je formai le plan d'un artifice à peu près semblable à celui que je n'avois pu exécuter à Paris, j'écrivis sur le champ à mon Ami, M. Jean Stewart de Buckingham Street, que j'avois un affaire à lui communiquer, d'une nature si secrette & si délicate que je n'osois même la confier au papier, mais qu'il en apprendroit les détails de M. Elliot (aujourd'hui le Chevalier Gilbert Elliot), qui devoit bientôt retourner de Paris à Londres.

Voici le plan, que M. Elliot communiqua en effet quelque temps après à M. Stewart, en lui recommandant le plus grand secret. M. Stewart devoit chercher dans le voisinage de sa Maison de campagne quelques Fermiers honnête & discret qui voulût se charger de loger & nourrir M. Rousseau & sa Gouvernante, & leurs fournir abondamment toutes les commodités dont ils auroient besoin, moyennant une pension que M. Stewart pouvoit porter jusqu'à cinquante ou soixante livres

Sterlings (a) par an ; mais le Fermier devoit s'engager à garder exactement le secret & à ne recevoir de M. Rousseau que vingt ou vingt-cinq livres sterlings par an, & je lui aurois tenu compte du surplus.

M. Stewart m'écrivit bien-tôt après, qu'il avoit trouvé une habitation qu'il croyoit convenable. Je le priai de faire meubler l'appartement à mes frais, d'une maniere propre & commode. Ce plan dans lequel il n'entroit assurement aucune vanité, puisque le secret en faisoit une condition nécessaire, n'eut pas lieu, parce qu'il se présenta d'autres arrangements plus commodes & plus agréables. Tout ce fait est bien connu de M. Stewart & du Chevalier Gilbert Elliot.

Il ne sera peut-être pas hors de propos de parler ici d'un autre arrangement que j'avois concerté dans les mêmes intentions. J'avois accompagné M. Rousseau à une Campagne très-agréable, dans le Comté de Surrey, où nous passâmes deux jours chez le Colonel Webb. M. Rousseau me parût épris des beautés naturelles & solitaires de cet endroit. Aussi-tôt, par l'entremise de M. Stewart, j'entrai en marché avec le Colonel Webb, pour acheter sa maison avec un petit bien qui y appartenoit, afin d'en faire un établissement pour M. Rousseau. Si après ce qui s'est passé,

(a) La livre Sterling vaut environ vingt-deux livres & dix sols de notre monnoie.

il y avoit de la sûrete à citer le témoignage de M. Rousseau sur quelque fait, j'en appellerois à lui-même pour la vérité, de ceux que j'avance. Quoiqu'il en soit, ils sont connus de M. Stewart, du Général Clarke & en partie du Colonel Webb.

Je vais reprendre mon recit ou je l'ai interrompû. M. Rousseau vint à Paris muni d'un passeport que ses ami avoient obtenu, je le conduisis en Angleterre. Pendant plus de deux mois, j'employai tous mes soins & ceux de mes amis pour trouver quelqu'arrangement qui pût lui convenir. On se prêtoit à tous ses caprices; on excusoit toutes ses singularités; on satisfaisoit toutes ses fantaisies; on n'épargna enfin ni temps, ni complaisance pour lui procurer ce qu'il desiroit; & quoique plusieurs des projets que j'avois formés pour son établissement eussent été rejettés, je me trouverois assez recompensé de mes peines par la reconnoissance & la tendresse même dont il paroissoit recevoir mon zele & mes bons offices.

Enfin on lui proposa l'arrangement auquel il est aujourd'hui fixé. M. Davenport, Gentilhomme distingué par sa naissance, sa fortune & son mérite, lui a offert une maison, appellée Wooton, qu'il a dans le Comté de Derby, & qu'il habite rarement; & M. Rousseau lui paye pour lui & pour sa Gouvernante une modique pension.

Dès que M. Rousseau fut arrivé à Wooton, il m'écrivit la Lettre suivante.

M. Rousseau a M. Hume.

A Wooton, le 22. Mars 1766.

« Vous voyez déjà, mon cher Patron,
» par la date de ma Lettre, que je suis
» arrivé au lieu de ma destination, mais
» vous ne pouvez voir tous les charmes
» que j'y trouve ; il faudroit connoître le
» lieu & lire dans mon cœur. Vous y devez
» lire au moins les sentiments qui vous re-
» gardent & que vous avez si bien merité ;
» si je vis dans cet agréable asile aussi
» heureux que je l'espere, une des dou-
» ceurs de ma vie sera de penser que je
» vous les dois. Faire un homme heureux,
» c'est mériter de l'être. Puissiez-vous
» trouver en vous-même le prix de tout
» ce que vous avez fait pour moi ! Seul,
» j'aurois pu trouver de l'hospitalité, peut-
» être ; mais je ne l'aurois jamais aussi bien
» goutée qu'en la tenant de votre amitié.
» Conservez-la moi toujours, mon cher
» Patron, aimez-moi, pour moi qui vous
» dois tant, pour vous-même, aimez-moi,
» pour le bien que vous m'avez fait. Je
» sens tout le prix de votre sincere amitié,
» je la desire ardemment ; j'y veux ré-
» pondre par toute la mienne ; je sens
» dans mon cœur dequoi vous convaincre
» un jour qu'elle n'est pas non plus sans
» quelque prix. Comme pour les raisons
» dont nous avons parlé, je ne veux rien
» recevoir par la poste, je vous prie,

„ lorſque vous ferez la bonne œuvre de
„ m'écrire, de remettre votre Lettre à
„ M. Davenport. L'affaire de ma voiture
„ n'eſt pas arrangée, parce que je ſais
„ qu'on m'en a impoſé: c'eſt une petite
„ faute qui peut n'être que l'ouvrage d'une
„ vanité obligeante, quand elle ne revient
„ pas deux fois. Si vous y avez trempé, je
„ vous conſeille de quitter une fois pour
„ toutes ces petites Ruſes, qui ne peuvent
„ avoir un bon principe quand elles ſe
„ tournent en piege contre la ſimplicité.
„ Je vous embraſſe, mon cher Patron, avec
„ le même cœur que j'eſpere & deſire
„ trouver en vous. „

J. J. R.

Peu de jours après je reçus de lui un autre Lettre, dont voici la copie.

M. Rousseau a M. Hume.

A Wooton, le 29 Mars 1766.

“ Vous avez vu, mon cher Patron, par
„ la Lettre que M. Davenport a dû vous
„ remettre, comment je me trouve ici
„ placé ſelon mon goût. J'y ſerois peut-
„ être plus à mon aiſe, ſi l'on y avoit
„ pour moi moins d'attention, mais les
„ ſoins d'un ſi galant homme ſont trop
„ obligeant pour s'en fâcher; & comme
„ tout eſt mêlé d'inconveniens dans la vie,
„ celui d'être trop bien, eſt un de ceux
„ qui ſe tolerent le plus aiſément. J'en

„ trouve un plus grand à ne pouvoir me
„ faire bien entendre des domestiques, ni
„ sur-tout entendre un mot de ce quils di-
„ sent : heureusement Mademoiselle Le-
„ vasseur me sert d'interprête, & ses doigts
„ parlent mieux que ma langue. Je trouve
„ même à mon ignorance un avantage qui
„ pourra faire compensation, c'est d'écarter
„ les oisifs en les ennuyant. J'ai eu hier
„ la visite de M. le Ministre, qui voyant
„ que je ne lui parlois que françois n'a
„ pas voulu me parler anglois, de sorte
„ que l'entrevue s'est passé à peu près sans
„ mot dire. J'ai pris goût à l'expédient;
„ je m'en servirai avec tous mes voisins,
„ si j'en ai, & dussé-je apprendre l'anglois,
„ je ne leur parlerai que françois, sur-
„ tout si j'ai le bonheur qu'ils n'en sachent
„ pas un mot. C'est à peu près la Ruse
„ des singes qui, disent les Negres, ne
„ veulent pas parler quoiqu'ils le puissent,
„ de peur qu'on ne les fasse travailler.

„ Il n'est point vrai du tout que je sois
„ convenu avec M. Gosset de recevoir un
„ modele à présent. Aucontraire je lui en
„ demandai le prix qu'il me dit être d'une
„ guinée & demie, ajoutant qu'il m'en
„ vouloit faire la galanterie, ce que je
„ n'ai point accepté. Je vous prie donc de
„ vouloir bien lui payer le modele en
„ question, dont M. Davenport aura la
„ bonté de vous rembourser. S'il n'y con-
„ sent pas, il faut le lui rendre & le
„ faire acheter par un autre main. Il est

„ deſtiné pour M. du Peyrou, qui depuis „ long-temps deſire avoir mon portrait & „ en a fait faire un en miniature qui n'eſt „ point du tout reſſemblant. Vous êtes „ pourvu mieux que lui ; mais je ſuis fâché „ que vous m'ayez ôté, par une diligence „ auſſi flateuſe, le plaiſir de remplir le „ même devoir envers vous ; ayez la „ bonté, mon cher Patron, de faire remettre „ le modele à M. M. Guinand & Hanfley, „ Little, Ste. Hellens, Bishopſgate-Street, „ pour l'envoyer à M. du Peyrou par la „ premiere occaſion ſûre. Il gêle ici depuis „ que j'y ſuis, il a neigé tous les jours ; „ le vent coupe le viſage ; malgré cela, „ j'aimerois mieux habiter le trou d'un des „ lapins de cette Garenne, que le plus bel „ appartement de Londres. Bonjour, mon „ cher Patron, je vous embraſſe de tout „ mon cœur.

J. J. R.

Comme nous étions convenu M. Rouſſeau & moi, de ne point nous gêner l'un & l'autre par un commerce de Lettres ſuivie, nous n'avions plus d'autres objets de correſpondances épiſtolaires que celui d'une penſion qu'il s'agiſſoit de lui obtenir du Roi d'Angleterre. Voici le récit fidele & ſuccinct de cette affaire.

Un ſoir que nous cauſions enſemble à Calais, où nous étions retenus par les vents contraires ; je demandai à M. Rouſſeau s'il n'accepteroit pas une penſion du

Roi d'Angleterre, au cas que ſa Majeſté voulût bien la lui accorder, il me répondit que cela n'étoit pas ſans difficulté, mais qu'il s'en rapporteroit entiérement à l'avis de Milord Mareſchal; encouragé par cette réponſe, je ne fus pas plutôt arrivé à Londres, que je m'adreſſai pour cet objet aux Miniſtres du Roi, & particulierement au Général Conway, Secrétaire d'Etat, & au Général Crœme, Secrétaire & Chambellan de la Reine. Ils firent la demande de la penſion à leurs Majeſtés, qui y conſentirent avec bonté, à condition ſeulement que la choſe reſteroit ſecréte. Nous écrivimes M. Rouſſeau & moi à Milord Mareſchal, & M. Rouſſeau marqua dans ſa Lettre que le ſecret qu'on demandoit étoit pour lui une circonſtance très-agréable. Le conſentement de Milord Mareſchal arriva, comme on ſe l'imagine bien; M. Rouſſeau partit peu de jours après pour Wooton, & cette affaire reſtat quelque-temps ſuſpendue par un dérangement qui ſurvint dans la ſanté du Général Convvay.

Cependant, le temps que j'avois paſſé avec M. Rouſſeau m'avoit mis à porté de démêler ſon caractere; je commençois à craindre que l'inquiétude d'eſprit, qui lui eſt naturel, ne lui empêchât de jouir du repos auquel l'hoſpitalité & la ſûreté qu'il trouvoit en Angleterre l'invitoient à ſe livrer: je voyois avec une peine infinie, qu'il étoit né pour le tumulte

&

& les orages, & que le dégoût qui suit la jouissance paisible de la solitude, & de la tranquillité le rendroit bientôt à charge à lui-même & à tout ce qui l'environnoit; mais, éloigné du lieu qu'il habitoit de cent-cinquante mille, & sans cesse occupé des moyens de lui rendre service, je ne m'attendois guere à être moi-même la victime de cette malheureuse disposition de caractere.

Il est nécessaire que je rappelle ici une lettre qui avoit été écrite à Paris, l'hiver dernier, sous le nom supposé du Roi de Prusse. En voici la Copie.

" *Mon cher Jean-Jacques*,

„ Vous avez renoncé à Geneve, votre
„ Patrie. Vous vous êtes fait chasser de la
„ Suisse, Pays tant vanté dans vos Ecrits;
„ la France vous a décrété, venez donc
„ chez moi. J'admire vos talens; je m'a-
„ muse de vos rêveries qui (soit dit en
„ passant) vous occupent trop & trop
„ long-tems. Il faut à la fin être sage &
„ heureux; vous avez fait assez parler de
„ vous par des singularités peu convena-
„ bles à un véritable grand homme: dé-
„ montrez à vos ennemis que vous pouvez
„ avoir quelquefois le sens commun: cela
„ les fâchera sans vous faire tort: Mes Etats
„ vous offrent une retraite paisible; je vous
„ veux du bien & je vous en ferai si,

„ vous le trouvez bon. Mais ſi vous vous „ obſtinez à rejetter mon ſecours, attendez-vous que je ne le dirai à perſonne. „ Si vous perſiſtez à vous creuſer l'eſprit „ pour trouver de nouveaux malheurs; „ choiſiſſez-les tels que vous voudrez; je ſuis „ Roi, je puis vous en procurer au gré „ de vos ſouhaits; &, ce qui sûrement „ ne vous arrivera pas vis-à-vis de vos „ ennemis, je ceſſerai de vous perſécuter, „ quand vous ceſſerez de mettre votre „ gloire à l'être.

Votre bon ami, FRÉDERIC.

Cette Lettre avoit été compoſée par M. Horace Walpole, environ trois ſemaines avant mon départ de Paris; mais quoique je logeaſſe dans le même Hôtel que M. Walpole & que nous nous viſſions très-ſouvent, cependant, par attention pour moi, il avoit ſoigneuſement caché cette plaiſanterie juſqu'après mon départ. Alors il la montra à quelques amis; on en prit des copies, qui bientôt ſe multiplierent. Cette petite piece ſe répandit rapidement dans toute l'Europe, & elle étoit dans les mains de tout le monde lorſque je la vis à Londres pour la premiere fois.

Tous ceux qui connoiſſent la liberté dont on jouit en Angleterre conviendront je penſe; que toute l'autorité du Roi, des Lords, & des Communes, & toute la puiſſance Eccléſiaſtique, Civile & Militaire du Ro-

yaume ne pourroient empêcher qu'on n'y imprimât une plaisanterie de ce genre. Aussi ne fus-je pas étonné de la voir paroître dans le St. JAMES's CHRONICLE; mais je le fus beaucoup de trouver quelques jours après, dans le même Papier, la Piece suivante.

M. ROUSSEAU A L'AUTEUR DU ST. JAMES'S CHRONICLE.

De Wooton, le 7 Avril 1766.

„ Vous avez manqué, Monsieur, au respect que tout particulier doit aux Têtes „ Couronnées, en attribuant publiquement „ au Roi de Prusse une Lettre pleine d'extravagance & de méchanceté, dont par „ cela seul vous deviez savoir qu'il ne „ pouvoit être l'Auteur. Vous avez même „ osez transcrire sa signature, comme si „ vous l'aviez vue écrite de sa main. Je „ vous apprens, Monsieur, que cette Lettre a été fabriquée à Paris, & ce qui „ navre & déchire mon cœur, que l'imposteur a des complices en Angleterre.

„ Vous devez au Roi de Prusse, à la „ vérité, à moi, d'imprimer la Lettre que „ je vous écris & que je signe, en réparation d'une faute que vous vous reprocheriez sans doute, si vous saviez „ de quelles noirceurs vous vous rendez „ l'instrument. Je vous fais, Monsieur, „ mes sinceres Salutations. „ J. J. R.

Je fus affligé de voir M. Rousseau montrer cet excès de sensibilité pour un incident aussi simple & aussi inévitable que la publication de la prétendue Lettre du Roi de Prusse; mais je me serois cru capable moi-même de noirceur & de méchanceté, si j'avois imaginé que M. Rousseau me soupçonnoit d'être l'Editeur de cette plaisanterie, & que c'étoit contre moi qu'il se disposoit à tourner toute sa fureur. C'est cependant ce qu'il m'a appris depuis. Il est bon de remarquer que huit jours auparavant il m'avoit écrit la Lettre la plus affectueuse (*a*) : c'est celle du 29 Mars. J'étois assurément le dernier homme du monde qui, dans les regles du sens commun, devoit être soupçonné; cependant, sans la plus légere preuve, sans la moindre probabilité, c'est moi que non seulement M. Rousseau soupçonne, mais qu'il accuse sans hésiter, d'avoir fait imprimer la satyre dont il se plaint; &, sans faire aucune recherche, sans entrer dans aucune explication, c'est moi qu'il insulte avec dessein, dans un Papier Public. Du plus cher de ses amis, me voilà sur le champ converti en ennemi perfide & méchant, & par-là tous mes services passés & présens sont d'un seul trait adroitement effacés.

S'il n'étoit pas ridicule d'employer le raisonnement sur un semblable sujet & contre un tel homme, je demanderois à M.

(*a*) Pag. 13.

Rouſſeau pourquoi il me ſuppoſe le deſſein de lui nuire. Les faits lui ont, en cent occaſions, prouvé le contraire, & ce n'eſt pas l'uſage que les ſervices que nous avons rendus faſſent naître en nous de la mauvaiſe volonté contre celui qui les a reçus. Mais en ſuppoſant que j'euſſe dans le cœur une ſecrette animoſité contre M. Rouſſeau, me ſerois-je expoſé au riſque d'être découvert en envoyant moi-même aux Auteurs des Papiers Publics une Satyre qui faiſoit du bruit, & qui étant auſſi généralement répandue, ne pouvoit manquer de tomber bientôt entre leurs mains ?

Comme je n'avois garde de me croire l'objet d'un ſoupçon ſi atroce & ſi ridicule, je continuai à ſervir M. Rouſſeau de la maniere la plus conſtante & la moins équivoque. Je renouvellai mes ſollicitations auprès du Général Conway, dès que l'état de ſa ſanté put lui permettre de s'occuper de quelque choſe. Le Général s'adreſſa de nouveau au Roi pour la penſion que nous demandions, & Sa Majeſté y donna une ſeconde fois ſon conſentement. On s'adreſſa auſſi au Marquis de Rockingham, Premier Lord de la Tréſorerie, pour arranger cette affaire ; enfin, je la vois heureuſement terminée, & plein de la joie la plus vive, j'en mande la nouvelle à mon ami. Je n'en reçus point de réponſe ; mais voici la Lettre qu'il écrivit au Général Conway.

M. ROUSSEAU *au* GE'NE'RAL CONWAY.

Le 17 *Mai* 1766.

MONSIEUR,

„ Vivement touché des graces dont il „ plaît à Sa Majesté de m'honorer, & de „ vos bontés qui me les ont attirées, j'y „ trouve dès-à-présent, ce bien précieux „ à mon cœur, d'intéresser à mon sort „ le meilleur des Rois & l'homme le plus „ digne d'être aimé de lui. Voilà, Monsieur „ un avantage dont je suis jaloux & que „ je ne mériterai jamais de perdre. Mais „ il faut vous parler avec la franchise que „ vous aimez. Après tant de malheurs, „ je me croyois préparé à tous les évé- „ nemens possibles; il m'en arrive pour- „ tant que je n'avois pas prévus & qu'il „ n'est pas permis à un honnête homme „ de prévoir. Ils m'en affectent d'autant „ plus cruellement, & le trouble où ils „ me jettent m'ôtant la liberté d'esprit né- „ cessaire pour me bien conduire; tout ce „ que me dit la raison dans un état aussi „ tristes est de suspendre mes résolutions „ sur toute affaire importante, telle qu'est „ pour moi celle dont il s'agit. Loin de „ me refuser aux bienfaits du Roi, par „ l'orgueil qu'on m'impute, je le mettrois „ à m'en glorifier, & tout ce que j'y vois „ de pénible est de ne pouvoir m'en hono- „ rer aux yeux du Public comme aux miens.

„ Mais lorſque je les recevrai, je veux
„ pouvoir me livrer tout entier aux ſen-
„ timens qu'ils m'inſpirent & n'avoir le
„ cœur plein que des bontés de Sa Ma-
„ jeſté & des vôtres. Je ne crains pas que
„ cette façon de penſer les puiſſe altérer.
„ Daignez donc, Monſieur, me les
„ conſerver pour des temps plus heureux;
„ vous connoîtrez alors que je ne différe
„ de m'en prévaloir que pour tâcher de
„ m'en rendre plus digne. Agréez, Mon-
„ ſieur, je vous ſupplie, mes très-hum-
„ bles ſalutations & mon reſpect. „

J. J. R.

Cette Lettre parut au Général Conway, comme à moi, un refus net d'accepter la penſion tant qu'on en feroit un ſecret; mais comme M. Rouſſeau avoit été dès le commencement inſtruit de cette condition & que toute ſa conduite, ſes diſcours, ſes Lettres, m'avoient perſuadé qu'elle lui convenoit, je jugeai qu'il avoit honte de ſe retracter là-deſſus en m'écrivant, & je crus voir dans cette mauvaiſe honte la raiſon d'un ſilence dont j'étois ſurpris.

J'obtins du Général Conway qu'il ne prendroit aucune réſolution rélativement à cette affaire, & j'écrivis à M. Rouſſeau une Lettre pleine d'amitié, dans laquelle je l'exhortai à reprendre ſa premiere façon de penſer & à accepter la penſion.

Quand à l'accablement profond dont M.

Rousseau se plaint dans sa Lettre au Général Conway, & qui lui ôtoit, disoit-il, jusqu'à la liberté de son esprit, je fus rassuré à cet égard par une Lettre de M. Davenport, qui me marquoit que précisément dans ce temps-là son Hôte étoit très-content, très-gai & même très-sociable. Je reconnu là cette foiblesse ordinaire de mon ami, qui veut toujours être un objet d'intérêt en passant pour un homme opprimé par l'infortune, la maladie, les persécutions, lors même qu'il est le plus tranquille & le plus heureux. Son affectation de sensibilité extrême étoit un artifice trop souvent répété pour en imposer à un homme qui le connoissoit aussi bien que moi. D'ailleurs, en le supposant même aussi vivement affecté qu'il le disoit, je n'aurois pu attribuer cette disposition qu'à la prétendue Lettre du Roi de Prusse dont il avoit témoigné tant de chagrin dans les Papiers Publics.

J'atendis trois semaines sans avoir de réponse. Ce procédé me parut un peu étrange & je l'écrivis à M. Davenport; cependant comme j'avois affaire à un homme très-étrange aussi, & que j'attribuois toujours son silence à la petite honte qu'il pouvoit avoir de m'écrire, je ne voulus pas me décourager, & perdre, pour un vain cérémonial, l'occasion de lui rendre un service essentiel. Je renouvellai donc mes sollicitations auprès des Ministres, & je fus assez heureux dans mes soins pour être autorisé

à écrire la Lettre ſuivante à M. Rouſſeau. C'eſt la premiere dont j'aie conſervé une copie.

M. Hume a M. Rousseau.

Londres le 19 Juin 1766.

„ Comme je ne reçus, Monſieur, aucune „ réponſe de vous, j'en conclus que vous „ perſévérez dans la réſolution de refuſer „ les bienfaits de ſa Majeſté, tant qu'on „ en fera un ſecret. Je me ſuis en conſé- „ quence adreſſé au Général Conway pour „ faire ſupprimer cette condition, & j'ai „ été aſſez heureux pour obtenir de lui la „ promeſſe d'en parler au Roi. Il faut ſeu- „ lement, m'a-t-il dit, que nous ſachions „ préalablement de M. Rouſſeau s'il eſt diſ- „ poſé à accepter une penſion qui lui ſeroit „ accordée publiquement, afin que Sa „ Majeſté ne ſoit pas expoſée à un ſecond „ refus. Il m'a autoriſé à vous écrire là- „ deſſus, & je vous prie de me faire ſa- „ voir votre réſolution le plutôt que vous „ pourrez. Si vous m'envoyez votre con- „ ſentement, ce que je vous prie inſtam- „ ment de faire, je ſais que je peux com- „ pter ſur les bons offices du Duc de Ri- „ chemond, pour appuyer la demande du „ Général Conway; ainſi je ne doute nul- „ lement du ſuccès. Je ſuis, mon cher „ Monſieur, très-ſincérement tout à vous. „

D. H.

Je reçus au bout de cinq jours la Réponſe ſuivante.

M. Rousseau a M. Hume.

A Wooton, le 23 Juin 1766.

„ Je croyois, Monſieur, que mon ſilen-
„ ce interprêté par votre conſcience en
„ diſoit aſſez; mais puiſqu'il entre dans
„ vos vues de ne pas l'entendre, je par-
„ lerai. Vous vous êtes mal caché, je
„ vous connois & vous ne l'ignorez pas.
„ Sans liaiſons antérieures, ſans querelles,
„ ſans démêlés, ſans nous connoître au-
„ trement que par la réputation littéraire,
„ vous vous empreſſez à m'offrir vos amis
„ & vos ſoins; touché de votre gé-
„ néroſité, je me jette entre vos bras;
„ vous m'amenez en Angletere, en appa-
„ rence pour m'y procurer un aſile, &
„ en effet pour m'y déshonorer. Vous vous
„ appliquez à cette noble œuvre avec un
„ zele digne de votre cœur & avec un
„ ſuccès digne de vos talens. Il n'en fal-
„ loit pas tant pour réuſſir: vous vivez dans
„ le monde, & moi dans la retraite; le
„ Public aime à être trompé, & vous êtes
„ fait pour le tromper. Je connois pour-
„ tant un homme que vous ne tromperez
„ pas: c'eſt vous même. Vous ſavez avec
„ quelle horreur mon cœur repouſſa le pre-
„ mier ſoupçon de vos deſſeins. Je vous
„ dis, en vous embraſſant, les yeux en

„ larmes, que, ſi vous n'étiez pas le meilleur des hommes, il falloit que vous en fuſſiez le plus noir. En penſant à votre conduite ſecrette, vous vous direz quelquefois que vous n'êtes pas le meilleur des hommes, & je doute qu'avec cette idée vous en ſoyez jamais le plus heureux.

„ Je laiſſe un libre cours aux manœuvres de vos amis, aux vôtres, & je vous abandonne avec peu de regret ma réputation pendant ma vie, bien sûr qu'un jour on rendra juſtice à tous deux : Quand aux bons offices en matiere d'interêt, avec leſquels vous vous maſquez, je vous remercie & vous en diſpenſe. Je me dois de n'avoir plus de commerce avec vous & de n'accepter pas même à mon avantage, aucune affaire dont vous ſoyez le médiateur. Adieu, Monſieur, je vous ſouhaite le plus vrai bonheur; mais, comme nous ne devons plus rien avoir à nous dire, voici la derniere Lettre que vous recevrez de moi. „

J. J. R.

Je lui fis ſur le champ la Réponſe ſuivante.

M. Hume a M. Rousseau.

Ce 26 Juin 1766.

„ Comme la conſcience me dit que j'en ai toujours agi avec vous de la maniere

„ la plus amicale, & que je vous ai donné „ en toute occaſion, les preuves les plus „ tendres & les plus actives d'une ſincere „ affection, vous pouvez juger de l'extrê- „ me ſurpriſe que m'a cauſée la lecture de „ votre Lettre. Il eſt auſſi impoſſible de „ répondre à des accuſations ſi violentes „ & bornées à de ſimples généralités, qu'il „ eſt impoſſible de les concevoir. Mais cette „ affaire ne peut, ne doit pas en reſter là. „ Je ſuppoſe charitablement que quelqu'in- „ fâme calomniateur m'a noirci auprès de „ vous; mais en ce cas, le devoir vous obli- „ ge, & je ſuis perſuadé que votre propre „ inclination vous porte à me donner les „ moyens de connoître mon accuſateur & „ de me juſtifier, ce que vous ne pouvez „ faire qu'en m'inſtruiſant de ce dont on „ m'accuſe, vous dites que je ſçais moi-mê- „ me que je vous ai trahi; mais je le dis „ hautement & je le dirai à tout l'univers, „ je ſais le contraire, je ſais que mon amitié „ pour vous a été ſans borne & ſans re- „ lâche, & quoique je vous en aie donné „ des preuves qui ſont univerſellement con- „ nues en France & en Angleterre, le pu- „ blic n'en connois encore que la plus „ petite partie, je demande que vous me „ nommiez l'Homme qui oſe affirmer le „ contraire, & ſurtout je demande qu'il „ cite une ſeule circonſtance dans laquelle „ je vous aie manqué; vous le devez à moi, „ vous le devez à vous-même, vous le de-

„ vez à la vérité, à l'honneur, à la juſtice,
„ à tout ce qu'il y a de ſacré parmi les
„ hommes. C'eſt comme innocent, car je
„ ne dirai pas comme votre ami, je ne le
„ dirai pas comme votre bienfaiteur; c'eſt,
„ je vous le repette, comme innocent que
„ je reclame le droit de prouver mon in-
„ nocence & de confondre les ſcandaleuſes
„ fauſſetés qu'on peut avoir forgé contre
„ moi. J'eſpere que M. Davenport à qui
„ j'ai envoyé une copie de votre lettre &
„ qui lira celle-ci avant de vous la remet-
„ tre appuyera ma demande & vous dira
„ qu'elle eſt juſte: j'ai heureuſememt con-
„ ſervé la lettre que vous m'avez écrite
„ après votre arrivée à Wooton, & où
„ vous me marquez dans les termes les plus
„ forts & même dans des termes trop forts
„ combien vous êtes ſenſibles aux foibles
„ efforts que j'ai fait pour vous être utile.
„ Le petit commerce de lettre que nous
„ avons eu enſuite, n'a eu pour objet de
„ ma part, que des vues dictées par l'ami-
„ tié: dites-moi donc ce qui depuis ce tems
„ a pu vous offenſer, dites-moi de quoi
„ l'on m'accuſe, dites-moi quel eſt mon
„ accuſateur, & quand vous aurez rem-
„ pli ces conditions à ma ſatisfaction & à
„ celle de M. Davenport, vous aurez en-
„ core beaucoup de peine à vous juſtifier
„ d'employer des expreſſions auſſi outra-
„ geantes contre un homme avec qui vous
„ avez été ſi étroitement lié, & qui méritoit à

„ plusieurs titres d'être traité par vous avec
„ plus d'égard & de décence.

„ Mr. Davenport sait tout ce qui s'est
„ passé relativement à votre pension, parce
„ qu'il m'a paru nécessaire que la personne
„ qui s'est chargé de vous procurer un éta-
„ blissement connoisse exactement l'état de
„ votre fortune, afin qu'elle ne soit pas
„ tentée d'exercer à votre égard des actes
„ de générosité qui en parvenant par ha-
„ zard à votre connoissance pourroit vous
„ donner quelque sujet de mécontentement.

Je suis, Monsieur, D. H.

Le crédit de M. Davenport me procura au bout de trois semaines l'énorme lettre que l'on va lire, qui a du moins cet avantage pour moi qu'elle confirme toutes les circonstances importantes de mon recit, j'y joindrai quelques notes qui ne tomberont que sur des faits que M. Rousseau a présenté peu fidellement, & je laisserai à mes lecteurs à juger lequel de nous deux mérite le plus de confiance.

M. Rousseau a M. Hume.

A Wooton le 10 *Juillet* 1766.

(*a*) „ Je suis malade, Monsieur, & peu
„ en état d'écrire, mais vous voulez une

(*a*) Les notes de M. Hume sont distinguées par des chiffres & imprimées en caractere Romain, celles de M. Rousseau sont distinguées par une étoile & imprimées en caractere italique. *Note des éditeurs.*

„ explication, il faut vous la donner, il „ n'a tenu qu'à vous de l'avoir depuis long- „ tems (1) : vous n'en voulutes point „ alors, je me tus; vous la voulez aujour- „ d'hui je vous l'envoye, elle ſera longue, „ j'en ſuis fâché, mais j'ai trop à dire, & „ je n'y veux pas revenir deux fois.

„ Je ne vis point dans le monde, j'igno- „ re ce qui s'y paſſe, je n'ai point de parti, „ point de ſociété, point d'intrigue, on ne „ me dit rien, je ne ſais ce que je ſens; „ mais comme on me le fais bien ſentir, je „ le ſais bien : le premier ſoin de ceux „ qui trament des noirceurs eſt de ſe mettre „ à couvert des preuves juridiques, il ne „ feroit pas bon leur intenter procès; la con- „ viction intérieure admet un autre genre „ de preuve qui regle les ſentimens d'un „ honnête homme; vous ſavez ſur quoi „ ſont fondés les miens.

„ Vous demandez avec beaucoup de con- „ fiance qu'on vous nomme votre accuſa- „ teur. Cet accuſateur, Monſieur, eſt le „ ſeul homme au monde qui dépoſant con- „ tre vous pouvoit ſe faire écouter de moi, „ c'eſt vous-même, je vais me livrer ſans „ reſerve & ſans crainte à mon caractere „ ouvert; ennemis de tout artifice, je vous „ parlerai avec la même franchiſe que ſi

(1) M. Rouſſeau ne m'a aſſurément jamais donné lieu de lui demander une explication : ſi pendant que nous avons vêcu enſemble il a eu quelques-uns des indignes ſoupçons dont cette lettre eſt remplie il les a tenu ſecrets.

„ vous étiez un autre en qui j'eusse toute „ la confiance que je n'ai plus en vous, „ je vous ferai l'histoire des mouvemens „ de mon ame & de ce qui les produit; & „ nommant M. Hume en tierce personne „ je vous ferai juge vous-même de ce que „ je dois penser de lui. Malgré la longueur „ de ma lettre, je n'y suivrai point d'autre „ ordre que celui de mes idées, commen- „ çant par les indices, & finissant par la „ démonstration.

„ Je quittai la Suisse fatigué des traite- „ temens barbares, mais qui du moins ne „ mettoient en péril que ma personne & lais- „ soient mon honneur en sureté, je suivois „ les mouvements de mon cœur pour aller „ rejoindre Milord Mareschal, quand je „ reçu à Strasbourg, de M. Hume, l'invita- „ tion la plus tendre de passer avec lui „ en Angleterre, où il me promettoit l'ac- „ cueil le plus agréable & plus de tran- „ quillité que je n'y ai jamais trouvé. Je „ balançai entre l'ancien ami & le nou- „ veau, j'eus tort; je préférai ce dernier; „ j'eus plus grand tort: mais le desir de „ connoître par moi-même une nation céle- „ bre dont on me disoit tant de mal & tant „ de bien l'emporta. Sûr de ne pas perdre „ George Keith, j'étois flatté d'acquérir „ David Hume; son mérite, ses rares talens „ l'honnêteté bien établie de son caractere, „ me faisoit desirer de joindre son amitié „ avec celle dont m'honnoroit son illustre

compatriote

„ compatriote ; & je me faiſois une ſorte de
„ gloire de montrer un bel exemple aux
„ gens de lettres dans l'union ſincere de
„ deux hommes dont les principes étoient
„ ſi différens.

„ Avant l'invitation du Roi de Pruſſe
„ & de Mylord Mareſchal, incertain ſur
„ le lieu de ma retraite, j'avois demandé
„ & obtenu par mes amis un paſſe-port de
„ la cour de France, dont je me ſervis
„ pour aller à Paris joindre M. Hume : il
„ vit & vit trop peut-être, l'accueil que
„ je reçus d'un grand Prince, & j'oſe dire,
„ du public : je me prétai par devoir, mais
„ avec répugnance, à cet éclat, jugeant
„ combien l'envie de mes ennemis en ſeroit
„ irritée: ce fut un ſpectacle bien plus doux
„ pour moi que l'augmentation ſenſible de
„ bienveillance pour M. Hume, que la
„ bonne œuvre qu'il alloit faire produiſit
„ dans tout Paris : il devoit en être touché
„ comme moi, je ne ſais s'il le fut de la
„ même maniére.

„ Nous partons avec un de nos amis
„ qui, preſqu'uniquement pour moi faiſoit
„ le voyage d'Angleterre : en débarquant
„ à Douvres, tranſporté de toucher enfin
„ cette terre de liberté, & d'y être amené
„ par ce homme illuſtre, je lui ſaute au col,
„ je l'embraſſe étroitement ſans rien dire,
„ mais en couvrant ſon viſage de bai-
„ ſers, & de larmes qui parloient aſſez. Ce
„ n'eſt pas la ſeule fois, ni la plus remar-

„ quable, où il ait pu voir les saisissements „ d'un cœur pénétré, je ne sais ce qu'il „ fait de ces souvenirs, s'ils lui viennent; „ j'ai dans l'esprit qu'il en doit quelque- „ fois être importuné.

„ Nous sommes fêtés arrivant à Londres. „ On s'empresse dans tous les états à „ me marquer de la bienveillance & de „ l'estime. M. Hume me présente de bonne „ grace à tout le monde; il étoit naturel „ de lui attribuer, comme je faisois la „ meilleure partie de ce bon accueil: „ mon cœur étoit plein de lui, j'en par- „ lois à tout le monde, j'en écrivois à tous „ mes amis; mon attachement pour lui „ prenoit chaque jour de nouvelles forces; „ le sien paroissoit pour moi des plus „ tendres, il m'en a quelquefois donné des „ marques dont je me suis senti très-tou- „ ché. Celle de faire faire mon portrait en „ grand, ne fut pas pourtant de ce nom- „ bre, cette fantaisie me parut trop affichée, „ & j'y trouvai je ne sais quel air d'osten- „ tation qui ne me plut pas. C'est tout ce „ que j'aurois pû passer à M. Hume s'il „ eût été homme à jetter son argent par „ les fenêtres, & qu'il eût eu dans une ga- „ lerie tous les portraits de ses amis. Au „ reste j'avouerai sans peine qu'en cela „ je puis avoir tort (2).

(2) Voici le fait; M Ramsay mon ami, Peintre distingué & homme de mérite, me proposa de faire ce portrait de M. Rousseau, & lorsqu'il l'eut com-

„ Mais ce qui me parut un acte d'amitié
„ & de générosité, des plus vrais & des
„ plus estimables, des plus dignes, en un
„ mot, de M. Hume, ce fut le soin qu'il
„ prit de solliciter pour moi de lui-même
„ une pension du Roi, à laquelle je n'avois
„ assurement aucun droit d'aspirer. Te-
„ moin du zele qu'il mit à cette affaire,
„ j'en fus vivement pénétré; rien ne pou-
„ voit plus me flatter qu'un service de
„ cette espece, non pour l'intérêt assuré-
„ ment, car trop attaché peut-être à ce
„ que je posséde, je ne sais point desirer
„ ce que je n'ai pas, & ayant par mes
„ amis & par mon travail, du pain suffi-
„ samment pour vivre, je n'ambitionne
„ rien de plus; mais l'honneur de recevoir
„ des témoignages de bonté, je ne dirai
„ pas d'un si grand Monarque, mais d'un
„ si bon pere, d'un si bon mari, d'un si
„ bon maître, d'un si bon ami, & sur-
„ tout, d'un si honnête homme, m'affectoit
„ sensiblement, & quand je considerois
„ encore dans cette grace, que le ministre
„ qui l'avoit obtenu, étoit la probité
„ vivante, cette probité si utile aux peu-
„ ples, & si rare dans son état; je ne

mencé il me dit que son intention étoit de m'en faire présent. Ainsi ce n'est point à moi que l'idée en vint, & ce portrait ne me coûta rien. M. Rousseau s'est également mépris, & lorsqu'il me fait un compliment sur cette prétendue galanterie de ma part dans sa Lettre du 29 Mars, & lorsqu'il s'en moque dans celle-ci.

„ pouvois que me glorifier d'avoir pour
„ bienfaiteurs, trois des hommes du mon-
„ de, que j'aurois le plus desiré pour
„ amis. Aussi, loin de me refuser à la
„ pension offerte, je ne mis pour l'accepter
„ qu'une condition nécessaire, savoir, un
„ consentement dont, sans manquer à mon
„ devoir, je ne pouvois me passer.

„ Honoré des empressemens de tout le
„ monde, je tâchois d'y répondre convena-
„ blement. Cependant, ma mauvaise santé,
„ & l'habitude de vivre à la campagne,
„ me firent trouver le séjour de la ville
„ incommode. Aussi-tôt les maisons de
„ campagne se présentent en foule ; on
„ m'en offre à choisir dans toutes les pro-
„ vinces. M. Hume se charge des proposi-
„ tions, il me les fait, il me conduit même
„ à deux ou trois campagnes voisines :
„ j'hésite long-temps sur le choix, il
„ augmentoit cette incertitude. Je me dé-
„ termine enfin, pour cette province, &
„ d'abord M. Hume arrange tout ; les em-
„ barras s'applanissent ; je pars, j'arrive
„ dans cette habitation solitaire, commode,
„ agréable : le maître de la maison prévoit
„ tout, pourvoit à tout, rien ne manque.
„ Je suis tranquille, indépendant ; voilà
„ le moment si desiré, où tous mes maux
„ doivent finir. Non c'est-là qu'ils com-
„ mencent, plus cruels que je ne les avois
„ encore *éprouvés*.

„ J'ai parlé jusqu'ici d'abondance de

„ cœur, & rendant avec le plus grand
„ plaiſir, juſtice aux bons offices de M.
„ Hume : que ce qui me reſte à dire,
„ n'eſt-il de même nature ! Rien ne me
„ coûtera jamais, de ce qui pourra
„ l'honorer ; il n'eſt permis de marchander
„ ſur le prix des bienfaits, que quand on
„ nous accuſe d'ingratitude, & M. Hume
„ m'en accuſe aujourd'hui. J'oſerai vous
„ faire une obſervation qu'il rend néceſ-
„ ſaire, en appréciant ſes ſoins par la
„ peine & le temps qu'ils lui coûtoient ; ils
„ étoient d'un prix ineſtimable, encore
„ plus par ſa bonne volonté : pour le bien
„ réel qu'ils m'ont fait, ils ont plus d'ap-
„ parence que de poids. Je ne venois point
„ comme un mendiant quêter du pain
„ en Angleterre, j'y apportois le mien ; j'y
„ venois abſolument chercher un aſyle, &
„ il eſt ouvert à tout étranger, d'ailleurs
„ je n'y étois point tellement inconnu,
„ qu'arrivant ſeul, j'euſſe manqué d'aſſiſ-
„ tance & de ſervices : ſi quelque perſonne
„ m'ont recherché pour M. Hume, d'autres
„ auſſi m'ont recherché pour moi ; & par
„ exemple, quand M. Davenport voulut bien
„ m'offrir l'aſyle que j'habite, ce ne fut
„ pas pour lui qu'il ne connoiſſoit point, &
„ qu'il vit ſeulement pour le prier de faire
„ & d'appuyer ſon obligeante propoſition,
„ ainſi quand M. Hume tâche aujourd'hui
„ d'aliener de moi cet honnête homme,
„ il cherche à m'ôter ce qu'il ne m'a pas

„ donné (3), tout ce qui s'est fait de bien ;
„ se seroit fait sans lui à-peu-près de
„ même, & peut-être mieux ; mais le
„ mal ne se fût point fait ; car, pourquoi
„ ai-je des ennemis en Angleterre ? Pour-
„ quoi ces ennemis sont-ils précisément
„ les amis de M. Hume, qui est-ce qui a
„ pu m'attirer leur inimitié ? Ce n'est pas
„ moi, qui ne les vis de ma vie & qui ne
„ les connois pas ; je n'en aurois aucun, si
„ j'y étois venu seul (4).

„ J'ai parlé jusqu'ici des faits publics &
„ notoires, qui par leur nature & par ma
„ reconnoissance, ont eut le plus grand
„ éclat. Ceux qui me restent à dire sont,
„ non-seulement particuliers, mais secrets,
„ du moins dans leur cause, & l'on a
„ pris toutes les mesures possibles, pour
„ qu'ils restassent cachés au Public ; mais
„ bien connu de la personne intéressée,

(3) M. Rousseau me juge mal, & devroit me connoître mieux depuis notre rupture, j'ai écrit à M. Davenport pour l'engager à conserver les mêmes bontés à son malheureux Hôte.

(4) Etranges effets d'une imagination blessée ! M. Rousseau ignore, dit-il, ce qui se passe dans le monde, & il parle cependant des ennemis qu'il a en Angleterre, d'où le fait-il ? où les voit-il ? Il n'y a reçu que des marques de bienfaisance & d'hospitalité ; M. Walpole seul, avoit fait une plaisanterie sur lui ; mais n'étoit point pour cela son ennemi. Si M. Rousseau voyoit ces choses comme elles sont, il verroit qu'il n'a eu en Angleterre d'autres amis que moi, & d'autres ennemis que lui-même.

„ ils n'en operent pas moins ſa propre „ conviction.

„ Peu de temps après notre arrivée à „ Londres, j'y remarquai dans les eſprits „ à mon égard, un changement ſourd qui, „ bientôt dévint très-ſenſible. Avant que „ je vinſſe en Angleterre, elle étoit un „ des pays de l'Europe, où j'avois le plus „ de réputation, j'oſerois preſque dire de „ conſidération; les Papiers Publics étoient „ pleins de mes éloges, & il n'y avoit „ qu'un cri contre mes perſécuteurs. Ce „ ton ſe ſoutint à mon arrivée; les Papiers „ l'annoncerent en triomphe; l'Angleterre „ s'honoroit d'être mon réfuge; elle en „ glorifioit avec juſtice ſes loix & ſon „ gouvernement. Tout-à-coup, & ſans „ aucune cauſe aſſignable, ce ton change, „ mais ſi fort & ſi vîte que dans tous les „ caprices du Public, on n'en voit guere „ de plus étonnant. Le ſignal fut donné „ dans un certain *magaſin*, auſſi plein „ d'inépties que de menſonges, où l'Au- „ teur bien inſtruit, ou feignant de l'être, „ me donnoit pour fils de muſicien. Dès ce „ moment, les imprimés ne parlerent plus „ de moi que d'une maniere équivoque & „ malhonnête; tout ce qui avoit trait à „ mes malheurs étoit déguiſé, altéré, pré- „ ſenté ſous un faux jour, & toujours le „ moins à mon avantage qu'il étoit poſſi- „ ble. Loin de parler de l'accueil que „ j'avois reçu à Paris, & qui n'avoit fait

„ que trop de bruit ; on ne ſuppoſoit pas „ même que j'euſſe oſé paroître dans cette „ Ville, & un des amis de M. Hume fut „ très-ſurpris quand je lui dis que j'y „ avois paſſé.

„ Trop accoutumé à l'inconſtance du „ Public pour m'en affecter encore, je „ ne laiſſois pas d'être étonné de ce chan- „ gement ſi bruſque, de ce concert ſi „ ſinguliérement unanime, que pas un „ de ceux qui m'avoit tant loué abſent, „ ne parut, moi préſent, ſe ſouvenir de „ mon exiſtence ; je trouvois bizarre que „ préciſément après le retour de M. Hume „ qui a tant de crédit à Londres, tant „ d'influences ſur les Gens de Lettres & les „ Libraires, & de ſi grandes liaiſons avec „ eux ; ſa préſente eût produit un effet ſi „ contraire à celui qu'on en pouvoit atten- „ dre : que parmi tant d'Ecrivains de toute „ eſpece, pas un de ſes amis en ſe montrât „ le mien ; & l'on voyoit bien que ceux „ qui parloient de moi n'étoient pas ſes „ ennemis, puiſqu'en faiſant ſonner ſon „ caractere public, ils diſoient que j'avois „ traverſé la France ſous ſa protection, à „ la faveur d'un paſſe-port qu'il m'avoit „ obtenu de la Cour ; & peu s'en falloit „ qu'ils ne fiſſent entendre que j'avois fait „ le voyage à ſa ſuite & à ſes frais.

„ Ceci ne ſignifioit rien encore & n'étoit „ que ſingulier ; mais ce qui l'étoit davan- „ tage, fut que le ton de ſes amis ne

„ changea

„ changea pas moins avec moi que celui „ du Public. Toujours je me fais un plaiſir „ de le dire ; leurs ſoins, leurs bons offices „ ont été les mêmes, & très-grands en „ ma faveur ; mais loin de me marquer „ la même eſtime, celui ſur-tout, dont „ je veux parler, & chez qui nous étions „ deſcendu à notre arrivée, accompagnoit „ tout cela de propos ſi durs, & quel- „ quefois ſi choquant, qu'on eût dit qu'il „ ne cherchoit à m'obliger que pour avoir „ droit de me marquer du mépris (5). „ Son frere, d'abord très-accueillant, „ très-honnête, changea bientôt, avec ſi „ peu de meſure, qu'il ne d'aignoit pas „ même dans leur propre maiſon me dire „ un ſeul mot, ni me rendre le ſalut, „ ni aucun des devoirs que l'on rend chez „ ſoi aux étrangers. Rien cependant n'étoit „ ſurvenu de nouveau que l'arrivée de „ Jean-Jaques Rouſſeau, & de David „ Hume, & certainement la cauſe de ces „ changement ne vint pas de moi, à „ moins que trop de ſimplicité, de diſ- „ crétion, de modeſtie ne ſoit un moyen „ de mécontenter les Anglois.

(5) Il s'agit ici de M. Panoſteward, mon ami, qui a reçu M. Rouſſeau chez lui, & lui a rendu tous les bons offices qu'il a pu lui rendre. En ſe plaignant de ſes procédés, M. Rouſſeau a oublié qu'il lui a écrit de Wooton même une Lettre pleine de témoignages de reconnoiſſances les plus expreſſifs & les plus juſtes. Ce que M Rouſſeau ajoûte ſur le frere, de M. Stewart, n'eſt ni vrai ni honnête.

„ Pour M. Hume, loin de prendre avec „ moi un ton revoltant, il donnoit dans „ l'autre extrême. Les flagorneries m'ont „ toujours été suspectes; il m'en a fait de „ toutes façons, * au point de me forcer, n'y „ pouvant tenir d'avantage (6), à lui en „ dire mon sentiment; sa conduite le dis- „ pensoit fort de s'étendre en paroles; „ cependant, puisqu'il en vouloit dire, „ j'aurois voulu qu'à toutes ces louanges „ fades il eût substitué quelquesois la voix „ d'un ami; mais je n'ai jamais trouvé „ dans son l'angage rien qui sente la vraie „ amitié, pas même dans la façon dont „ il parloit de moi à d'autres en ma „ présence. On eût dit qu'en voulant me „ faire des Patrons il cherchoit à m'ôter „ leur bienveillance, qu'il vouloit plutôt „ que j'en fusse assisté, qu'aimé; & j'ai „ quelquefois été surpris du tour révoltant „ qu'il donnoit à ma conduite près des „ gens qui pouvoient s'en offenser. Un

* *J'en dirai seulement une qui m'a fait rire, c'étoit de faire ensorte, quand je venois le voir, que je trouvasse toujours sur sa table un tome de l'héloïse; comme si je ne connoissois pas assez le goût de M. Hume, pour être assuré que de tous les livres qui existent, l'héloïse doit être pour lui le plus ennuyeux.*

(6) On peut juger par les deux premieres Lettres de M. Rousseau, que j'ai publiées à dessein, de quel côté ces flagorneries ont commencé. Au reste j'aimois & j'estimois M. Rousseau, & j'avois du plaisir à le lui marquer. Peut-être en effet l'ai-je trop loué, mais je peux assurer qu'il ne s'en est jamais plaint.

„ exemple éclaircira ceci. M. Pennech du „ Musæum ami de Milord Mareschal, & „ Pasteur d'une Paroisse où l'on vouloit „ m'établir, vient nous voir; M. Hume, „ moi present, lui fait mes excuses de ne „ l'avoir pas prévenu; le Docteur Maty, „ lui dit-il, nous avoit invité pour Jeudi „ au Musæum, où M. Rousseau devoit vous „ voir; mais il préfera d'aller avec Ma„ dame Carrick à la Comédie; on ne peut „ pas faire tant de choses en un jour (7). „ Vous m'avouerez, Monsieur, que c'étoit „ là un étrange façon de me capter la „ bienveillance de M. Panneck.

„ Je ne sais ce qu'avoit pû dire en „ secret M. Hume à ses connoissances; „ mais rien n'étoit plus bizarre que leurs „ façon d'en user avec moi; de son aveu, „ souvent même par son assistance, quoique „ ma bourse ne fût pas vuide, que je „ n'eusse besoin de celle de personne, & „ qu'il le sût très-bien, l'on eût dit que „ je n'étois là que pour vivre au dépens „ du Public, & qu'il n'étoit question que „ de me faire l'aumône, de maniere à „ m'en sauver un peu l'embarras (8); je

(7) Je ne me reppelle pas un mot de toute cette histoire; mais ce qui me dispense d'y ajoûter foi, c'est que je me souviens très-bien que nous avions pris deux jours différens pour visiter le Musæum & pour aller à la Comédie.

(8) J'imagine que M. Rousseau veut parler ici de deux ou trois diners qui lui furent envoyés de la maison de M. Steward, lorsqu'il voulut manger chez lui, & ce n'étoit pas pour lui épargner la dé-

„ puis dire que cette affectation continuelle & choquante, eſt une des choſes „ qui m'ont fait prendre le plus en averſion le ſéjour de Londres. Ce n'eſt ſûrement pas ſur ce pied qu'il faut préſenter „ en Angleterre un homme à qui l'on veut „ attirer un peu de conſidération. Mais „ cette charité peut-être bénignement „ interprétée & je conſens qu'elle le ſoit. (*Avançons.*)

„ On répand à Paris une fauſſe Lettre „ du Roi de Pruſſe à moi adreſſée & „ plaine de la plus cruelle malignité. „ J'apprens avec ſurpriſe que c'eſt un M. „ Walpole, ami de M. Hume, qui répand cette Lettre, je lui demande ſi „ cela eſt vrai; mais pour toute réponſe „ il me demande de qui je le tiens. Un „ moment auparavant, il m'avoit donné „ une carte pour ce même M. Walpole, „ afin qu'il ſe chargea de papiers qui „ m'importent & que je veux faire venir „ de Paris en ſûreté.

„ J'apprens que le fils du * Jongleur „ Tronchin mon plus mortel ennemi, eſt „ non-ſeulement l'ami, le protégé de

penſe d'un repas, mais ſeulement parce qu'il n'y avoit pas de Traiteur dans le voiſinage. Je demande pardon aux Lecteurs de les entretenir de ſemblables détails.

* *Nous n'avons pas été autoriſé à ſupprimer* cette injure; mais elle eſt trop groſſiere & trop gratuite pour bleſſer le célebre eſt eſtimable le Médecin ſur qui elle tombe. *Note des Editeurs.*

„ M. Hume, mais qu'ils logent enſemble, „ & quand M. Hume voit que je fais „ cela, il m'en fait la confidence, m'aſſu- „ rant que le fils ne reſſemble pas au „ pere. J'ai logé quelques nuits dans cette „ maiſon, chez M. Hume, avec ma gou- „ vernante; & à l'air, à l'accueil dont „ nous ont honoré ſes hôteſſes qui ſont „ ſes amies, j'ai jugé de la façon dont „ lui ou cet homme, qu'il dit ne pas reſ- „ ſembler à ſon pere, ont pût leur par- „ ler d'elle & de moi (9).

„ Ces faits combinés entr'eux & avec „ une certaine apparence générale, me „ donne inſiblement une inquiétude que „ je repouſſe avec horreur. Cependant, „ les Lettres que j'écris n'arrive pas; j'en „ reçois qui ont été ouvertes, & toutes ont „ paſſés par les mains de M. Hume (10). „ Si quelqu'une lui échappe, il ne peut „ cacher l'ardente avidité de la voir. Un „ ſoir je vois encore chez lui une ma-

(9) Me voilà donc accuſé de trahiſon, parce que je ſuis l'ami de M. Walpole qui a une plaiſanterie ſur M Rouſſeau, parce que le fils d'un homme que M. Rouſſeau n'aime pas ſe trouve par haſard logé dans la même maiſon que moi, parce que mes hôteſſes qui ne ſavent pas un mot de françois, ont regardé M. Rouſſeau froidement? ..... Au reſte, j'ai dis ſeulement à M. Rouſſeau que le jeûne Tronchin n'avoit pas contre lui les mêmes préventions que ſon pere.

(10) Ces imputations d'indiſcrétion & d'infidélité ſont ſi odieuſe, & les preuves en ſont ſi ridicule, que je me crois diſpenſé d'y répondre.

„ neuvre de Lettre dont je fuis frappé *.
„ Après le foupé, gardant tous les deux
„ le filence au coin du feu, je m'apper-
„ çois qu'il me fixe; comme il lui arrivoit
„ fouvent & d'une maniere dont l'idée eft
„ difficile à rendre. Pour cette fois, fon
„ regard fec, ardent, mocqueur & pro-
„ longé, devint plus qu'inquiétant; pour
„ m'en débarraffer j'effayai de le fixer à
„ mon tour; mais en arrêtant mes yeux
„ fur les fiens, je fens un frémiffement

* *Il faut dire ce que c'eft que cette manœuvre. J'écrivois fur la table de M. Hume, en fon abfence, une réponfe d'une Lettre que je venois de recevoir. Il arrive, très-curieux de favoir ce que j'écrivois, & ne pouvant prefque s'abftenir d'y lire, je ferme ma Lettre fans la lui montrer, & comme je la mettois dans ma poche, il la demande avidement, difant qu'il l'enverra le lendemain jour de pofte. La Lettre refte fur fa table: Lord Newnham arrive, M. Hume fort un moment, je reprend ma Lettre, difant que j'aurai le temps de l'envoyer le lendemain. Lord Newnham m'offre de l'envoyer par le paquet de M. l'Embaffadeur de France, j'accepte. M. Hume rentre tandis que Lord Newnham fait fon enveloppe, il tire fon cachet, M. Hume offre le fien avec tant d'empreffement qu'il faut s'en fervir par préférence. On fonne, Lord Newnham donne la Lettre au laquais de M. Hume pour la remettre au fien qui attend en bas, avec fon carroffe, afin qu'il la porte chez M. l'Embaffadeur. A peine le laquais de M. Hume étoit hors de la porte que je me dis; je parie que le maître va le fuivre; il n'y manqua pas; ne fachant comment laiffer feul Milord Newnham, j'héfitai quelque temps avant que de fuivre à mon tour M. Hume; je n'apperçut rien, mais il vit très-bien que j'étois inquiet. Ainfi quoique je n'aie reçu aucune réponfe à ma Lettre, je ne doute pas qu'elle ne foit parvenue; mais je doute un peu qu'elle n'ait pas été lue auparavant.*

„ inexplicable, & bientôt je ſuis forcé de „ les baiſſers ; la phiſionomie & le ton du „ bon David ſont d'un bon homme ; mais „ où grand Dieu ! Ce bon homme em- „ prunte-t-il les yeux dont il fixe ſes „ amis ?

„ L'impreſſion de ſon regard me reſte „ & m'agite, mon trouble augmente juſ- „ qu'au ſaiſiſſement : ſi l'épenchement „ n'eût ſuccédé, j'étouffois. Bientôt un „ violent remord me gagne, je m'indigne „ de moi-même : enfin dans un tranſport „ que je me rappelle encore avec délice, „ je m'élance à ſon cou, je le ſerre „ étroitement ; ſuffoqué de ſanglots, inondé „ de l'armes, je m'écrie d'une voix entre- „ coupée : “ *Non, non, David Hume n'eſt pas un traitre ; s'il n'étoit le meilleur des hommes, il faudroit qu'il en fût le plus noir* (11). “ David Hume me rend poli- „ ment mes embraſſemens, & tout en me „ frappant de petits coups ſur le dos, me „ répéte pluſieurs fois d'un ton tran- „ quille : “ *Quoi, mon cher Monſieur ! Eh, mon cher Monſieur ! Quoi donc, mon cher Monſieur !* „ Il ne me dit rien de „ plus ; je ſens que mon cœur ſe reſſerre ; „ nous allons nous coucher, & je part „ le lendemain pour la Province.

(11) Tous le dialogue de cette ſcene eſt artifi- cieuſement concerté pour préparer & fonder une partie de la fable tiſſue dans cette Lettre ; on verra ce que j'ai dis ſur cet article dans ma réponſe à M. Rouſſeau.

„ Arrivé dans cet agréable asile, où „ j'étois venu chercher le repos, de si „ loin je devois le trouver dans une mai- „ son solitaire, commode & riante, dont „ le maître, homme d'esprit & de mé- „ rite, n'épargnoit rien de ce qui pouvoit „ m'en faire aimer le séjour ; mais quel „ repos peut-on goûter dans la vie quand „ le cœur est agité ! Troublé de la plus „ cruelle incertitude, & ne sachant que „ penser d'un homme que je devois aimer; „ je cherchois à me délivrer de ce doute „ funeste, en rendant ma confiance à mon „ bienfaiteur. Car, pourquoi, par quel „ caprices inconcevable eût-il eut tant de „ zele à l'extérieur pour mon bien être, „ avec des projets secrets contre mon „ honneur ? Dans ces observations qui „ m'avoient inquiété, chaque faits en lui- „ même étoient peu de chose, il n'y „ avoit que leur concours d'étonnant, & „ peut-être instruit d'autres faits que „ j'ignorois ; M. Hume pouvoit-il dans „ un éclaircissement me donner une solu- „ tion satisfaisante ; la seule chose inex- „ plicable étoit qu'il se fût refusé à un „ éclaircissement que son honneur & son „ amitié pour moi rendoit également né- „ cessaire. Je voyois qu'il y avoit là quel- „ que chose que je ne comprenois pas, „ & que je mourois d'envie d'entendre. „ Avant donc de me décider absolument „ sur son compte, je voulu faire un der-

„ nier effort, & lui écrire pour le rame-
„ ner s'il se laissoit séduire à mes ennemis,
„ où pour le faire expliquer de maniere
„ ou d'autre. Je lui écrivis une lettre qu'il
„ dû trouver fort naturelle * s'il étoit cou-
„ pable, mais fort extraordinaire s'il ne
„ l'étoit pas; car, quoi de plus extraor-
„ dinaire qu'une Lettre pleine, à la fois,
„ de gratitudes sur ses services, & d'in-
„ quiétude sur ses sentimens; & en met-
„ tant pour ainsi dire, ses actions d'un
„ côté & ses intentions de l'autre; au
„ lieu de parler des preuves d'amitié qu'il
„ m'avoit donnés, je le prie de m'aimer
„ à cause du bien qu'il m'avoit fait (12).
„ Je n'ai pas pris mes précaution d'assez
„ loin pour garder une copie de cette
„ Lettre; mais, puisqu'il les a prises lui,
„ qu'il l'a montre; & quiconque la lira,
„ y voyant un homme tourmenté d'une
„ peine secrette, qu'il veut faire entendre
„ & qu'il n'ose pas dire, sera curieux,
„ je m'assure de savoir quel éclaircissement
„ cette Lettre aura produit, sur-tout à la
„ suite de la scene précédente, aucun,
„ rien du tout. M. Hume se contente en
„ réponse, de me parler des soins obli-
„ geants que M. Davenport se propose

* *Il paroît parce qu'il m'écrit en dernier lieu qu'il est très-content de cette Lettre, & qu'il la trouve fort-bien.*

(12) Ma réponse à cela est dans la Lettre même de M. Rousseau du 22 Mars où l'on trouve le ton de la plus grande cordialité sans aucunes reserves, sans la moindre apparence de soupçon.

„ de prendre en ma faveur ; du reste pas „ un mot sur le principal sujet de ma „ Lettre, ni sur l'état de mon cœur dont „ il devroit si bien voir le tourment. Je „ fus frappé de ce silence encore plus que „ je ne l'avois été de son flegme à notre „ dernier entretien. J'avois tort, ce silence „ étoit fort naturel après l'autre, & j'au- „ rois dû m'y attendre. Car, quand on a „ osé dire en face à un homme. *Je suis tenté de vous croire un traitre*, " & „ qu'il n'a pas la curiosité de vous de- „ mander *sur quoi* (13), l'on peut compter „ qu'il n'aura pareil curiosité de sa vie, „ & pour peu que le indices le char- „ gent, cet homme est jugé.

„ Après la réception de sa Lettre qui „ tarda beaucoup ; je pris enfin mon parti „ & resolus de ne lui plus écrire. Tout me „ confirma bientôt dans la résolution de „ rompre avec lui tout commerce. Curieux „ au dernier point du détail de mes moin- „ dres affaires, il ne s'étoit pas borné à s'en „ informer de moi dans nos entretiens ; „ mais j'appris qu'après avoir commencé „ par faire avouer à ma gouvernante, „ qu'elle en étoit instruite ; il n'avoit pas „ laissé échapper avec elle un seul tête à „ tête (14), sans l'interroger jusqu'à l'im-

(13) Tout cela porte sur la même fable voyez la onzieme *Note*.

(14) Je n'ai eu qu'un seul tête à tête avec sa gouvernante : ce fut lorsqu'elle arriva à Londres ;

„ portunité, ſur mes occupations, ſur mes „ reſſources, ſur mes amis, ſur mes con- „ noiſſances, ſur leurs noms, leurs états, leurs „ demeures, & avec un adreſſe Jéſuitique ; „ il avoit demandé ſéparément les mêmes „ choſes à elle & à moi. On doit prendre „ intérêt aux affaires d'un ami ; mais on „ doit ſe contenter de ce qu'il veut nous „ en dire, ſur-tout quand il eſt auſſi „ ouvert, auſſi confiant que moi ; & tout „ ce petit cailletage de commeres convient, „ on ne peut pas plus mal à un Philo- „ ſophe.

„ Dans le même temps je reçois encore „ deux Lettres qui ont été ouvertes, l'une „ de M. Boſweill, dont le cachet étoit en „ ſi mauvais état que M. Devenport en „ la recevant, le fit remarquer au laquais „ de M. Hume ; & l'autre de M. Diver- „ nois, dans un paquet de M. Hume, „ laquelle avoit été cachetée au moyen „ d'un fer-chaud qui, mal adroitement „ appliqué, avoit brûlé le papier autour „ de l'empreinte ; j'écrivis à M. Davenport „ pour le prier de garder par devers lui „ toutes les Lettres qui lui ſeroit remiſes „ pour moi, & de n'en remettre aucune „ à perſonne, ſous quelque prétexte que ce „ fût ; j'ignore ſi Monſieur Davenport, „ bien éloigné de penſer que cette pré- „ caution pût regarder M. Hume, lui

j'avoue qu'il ne me vint pas dans l'eſprit de l'ent- retenir d'autre choſe que de Monſieur Rouſſeau.

„ montra ma Lettre ; mais je ſais que tout „ diſoit à celui-ci qu'il avoit perdu ma „ confiance, & qu'il n'en alloit pas moins „ ſon train ſans s'embarraſſer de la re- „ couvrer.

„ Mais que devint-je lorſque je vis „ dans les Papiers Publics la prétendue „ Lettre du Roi de Pruſſe, que je n'avois „ pas encore vue ; cette fauſſe lettre im- „ primée en François & en Anglois, „ donnée pour vrai, même avec la ſigna- „ ture du Roi, & que j'y reconnu la „ plume de M. Dalembert (*) auſſi ſûre- „ ment que ſi je lui l'avois vu écrire.

„ A l'inſtant un trait de lumiere vint „ m'éclairer ſur la cauſe ſecrette du chan- „ gement étonnant & prompt du Public „ Anglois à mon égard, & je vis à Paris „ le foyer du complôt qui s'éxécutoit à „ Londres. M. Dalembert, autre ami „ très-intime de M. Hume, étoit depuis „ long-temps mon ennemi caché & n'é- „ pioit que les occaſions de me nuire ſans „ ſe commettre ; il étoit le ſeul des Gens „ de Lettres d'un certain nom, & de mes „ anciennes connoiſſances qui ne me fût „ point venu voir (15), ou qui ne m'eût

* Voyez là deſſus la déclaration de M. Dalembert, imprimée à la fin de cette brochure. *Note des Editeurs.*

(15) M. Rouſſeau étoit excédé diſoit-il, des viſites qu'il recevoit, doit-il, ſe plaindre que M. Dalembert qu'il n'aimoit pas, ne l'ait pas importuné de la ſienne.

„ rien fait dire à mon dernier paſſage à
„ Paris. Je connoiſſois ſes diſpoſitions ſe-
„ créte, mais je m'en inquiétois peu, me
„ contentant d'en avertir mes amis dans
„ l'occaſion. Je me ſouviens qu'un jour,
„ queſtionné ſur ſon compte par M. Hume,
„ qui queſtionna de même enſuite ma
„ gouvernante, je lui dis que M. Dalem-
„ bert étoit un homme adroit & ruſé. Il
„ me contredit avec une chaleur dont je
„ m'étonnai, ne ſachant pas alors qu'ils
„ étoient ſi bien enſemble, & que c'étoit
„ ſa propre cauſe qu'il défendoit.

„ La lecture de cette Lettre m'allarma
„ beaucoup, & ſentant que j'avois été
„ attiré en Angleterre en vertu d'un pro-
„ jet qui commençoit à s'exécuter, mais
„ dont j'ignorois le but; je ſentois le
„ péril ſans ſavoir où il pouvoit-être, ni
„ dequoi j'avois à me garantir; je me rap-
„ pellai alors quatre mots effrayant de M.
„ Hume, que je rapporterai ci-après. Que
„ penſe-t-il d'un écrit où l'on me faiſoit
„ un crime de mes miſeres; qui tendoit
„ à m'ôter la commiſération de tout le
„ monde dans mes malheurs, & qu'on
„ donnoit ſous le nom du Prince même
„ qui m'avoit protégé, pour en rendre
„ l'effet plus cruel encore; que devois-je
„ augurer de la ſuite d'un tel début; le
„ peuple Anglois lit les Papiers Publics,
„ & n'eſt pas déjà trop favorable aux
„ étrangers; un vêtement qui n'eſt pas le

„ fien fuffit pour le mettre de mauvais
„ humeur. Qu'en doit attendre un pauvre
„ étranger dans fes promenades champê-
„ tres ; le feul plaifir de la vie auquel il
„ s'eft borné, quand on aura perfuadés à
„ ces bonnes gens que cet homme aime
„ qu'on le lapide ; il feront fort tenté de
„ lui en donner l'amufement. Mais ma
„ douleur, ma douleur profonde & cruelle,
„ la plus amere que j'aie jamais reffentie, ne
„ venoit pas du péril auquel j'étois expofé.
„ J'en avois trop bravé d'autres, pour être
„ fort ému de celui-là. La trahifon (16)
„ d'un faux ami, dont j'étois la proie, étoit
„ ce qui portoit dans mon cœur trop fen-
„ fible, l'accablement, la trifteffe & la
„ mort. Dans l'impétuofité d'un premier
„ mouvement, dont jamais je ne fus le
„ maître, & que mes adroit ennemis fa-
„ vent faire naître pour s'en prévaloir,
„ j'écris des Lettres pleines de défordre,
„ où je ne déguife ni mon trouble ni mon
„ indignation.

„ Monfieur, j'ai tant de chofes à dire
„ qu'en chemin faifant j'en oublie la moi-
„ tié ; par exemple, une relation en forme
„ de Lettre fur mon féjour à Montmorenci,

(16) *Ce faux ami :* c'eft moi, fans doute ; mais cette *trahifon* qu'eft-elle ? Quel mal ai-je fait, ou en ai-je pu faire à M. Rouffeau, en me fuppofant le projet caché de le perdre ; comment pouvois-je y parvenir par les fervices que je lui rendois ? Si M. Rouffeau en étoit crû, on me trouveroit bien plus imbécille que méchant.

„ fut portée par des Libraires à M. Hume,
„ qui me la montra ; je consenti qu'elle
„ fût imprimée, il se chargea d'y veiller ;
„ elle n'a jamais paru. J'avois apporté un
„ exemplaire des Lettres de M. du Peyrou
„ contenant la relation des affaires de
„ Neuf-Châtel qui me regardent ; je l'ai
„ remis au même Libraire, à leurs prieres,
„ pour les faire traduire & réimprimer.
„ M. Hume se chargea d'y veiller ; elles
„ n'ont jamais paru *. Dès que la fausse
„ Lettre du Roi de Prusse & sa traduction
„ parurent ; je compris pourquoi les autres
„ écrits restoient supprimés (17) & je
„ l'écrivis au Libraire ; j'écrivis d'autres
„ Lettres qui, probablement ont courru dans
„ Londres. Enfin, j'emploie le crédit d'un
„ homme de mérite & de qualité, pour
„ faire mettre dans les Papiers une décla-
„ ration de l'imposture. Dans cette décla-
„ ration je laissois paroître toute ma dou-
„ leur & je n'en déguisois pas la cause.

„ Jusqu'ici M. Hume a semblé marcher
„ dans les ténébres ; vous l'allez voir désor-
„ mais dans la lumiere & marcher à décou-
„ vert. Il n'y a qu'à toujours aller droit

* *Les Libraires viennent de me marquer que cette édition est faite & prête à paroître : cela peut être ; mais c'est trop tard & qui pis est, trop à propos.* (4)

(17) Il y a environ quatre mois, que M. Becket Libraire, dit à M. Rousseau que c'étoit une maladie survenue au Traducteur qui avoit retardé cette publication : au reste je n'ai jamais promis de donner aucun soin à cette édition, M. Becket, m'en est garant.

„ avec les gens rusés : tôt ou tard ils se „ décélent par leurs ruses même.

„ Lorsque cette prétendue Lettre du Roi „ de Prusse fut publiée à Londres, M. „ Hume, qui certainement savoit qu'elle „ étoit supposée, puisque je le lui avois „ dis, n'en dit rien, ne m'écrit rien; „ se tait & ne songe pas même à faire „ en faveur de son ami absent, aucune „ déclaration de la vérité (18), il ne fal- „ loit pour aller au but que laisser dire „ & se tenir coit; c'est ce qu'il fit. M. „ Hume ayant été mon Conducteur en „ Angleterre, y étoit en quelque façon „ mon Protecteur, mon Patron; s'il étoit „ naturel qu'il prît m'a défense; il ne l'étoit „ pas moins, qu'ayant une protestation pu- „ blique à faire : je m'adressasse à lui pour „ cela. Ayant dejà cessé (19) de lui écrire, „ je n'avois garde de recommencer, je „ m'adresse à une autre. Premier soufflet sur „ la joue de mon Patron, il n'en sent rien.

„ En disant que la Lettre étoit fabriquée „ à Paris, il m'importoit fort peu lequel „ l'on entendit de M. Dalembert ou de „ son Prête-nom M. Walpole; mais en „ ajoutant que ce qui navroit & déchiroit

(18) Personne ne pouvoit se méprendre sur la supposition de la Lettre, & d'ailleurs M. Walpole étoit connu pour en être l'auteur.

(19) M. Rousseau manque ici de mémoire; & oublie que seulement huit jours auparavant il m'a-voit écrit une Lettre très-cordiale. *Voyez la Lettre du 29 Mars.*

mon

„ mon cœur, étoit que l'impoſteur avoit
„ des complices en Angleterre ; je m'ex-
„ pliquois avec la plus grande clarté pour
„ leur ami qui étoit à Londres & qui
„ vouloit paſſer pour le mien. Il n'y avoit
„ certainement que lui ſeul en Angleterre,
„ dont la haine pût déchirer & navrer
„ mon cœur. Second ſoufflet ſur la joue
„ de mon Patron, il n'en ſent rien.

„ Au contraire il feint malignement que
„ mon affliction venoit ſeulement de la
„ publication de cette Lettre, afin de me
„ faire paſſer pour un homme vain, qu'une
„ Satyre affecte beaucoup. Vain ou non,
„ j'étois mortellement affligé ; il le ſavoit
„ & ne m'écrivoit pas un mot. Ce tendre
„ ami, qui a tant à cœur que m'a bourſe
„ ſoit pleine ; ſe ſoucie aſſez peu que mon
„ cœur ſoit déchiré.

„ Un autre écrit paroit bientôt dans les
„ mêmes feuilles de la même main, que
„ le premier, plus cruel encore s'il étoit
„ poſſible, & où l'Auteur ne peut déguiſer
„ ſa rage ſur l'accueil que j'avois reçu à
„ Paris (20) : cet écrit ne m'affecta plus ;
„ il ne m'apprenoit rien de nouveau ; les Li-
„ belles pouvoient aller leur train ſans m'é-
„ mouvoir, & le volage Public, lui-même,
„ ſe laſſoit d'être long-temps occupé du
„ même ſujet. Ce n'eſt pas le compte des
„ comploteurs qui, ayant ma réputation

(20) Je n'ai aucune connoiſſances de ce prétendu Libelle.

„ d'honnête homme à détruire, veulent
„ de maniere ou d'autres en venir à bout ;
„ il fallut changer de batterie.

„ L'affaire de la pension n'étoit pas terminée, il ne fut pas difficile à M. Hume d'obtenir de l'humanité du Ministre & de la générosité du Prince qu'elle le fût. Il fut chargé de me le marquer, il le fit ; ce moment fut, je l'avoue, un des plus critiques de ma vie ; combien il m'en coûtat pour faire mon devoir ? Mes engagements précédent, l'obligation de correspondre avec respect aux bontés du Roi, l'honneur d'être l'objet de ses attentions, de celle de son Ministre, le desir de marquer combien j'y étois sensible, même l'avantage d'être un peu plus au large en approchant de la vieillesse, accablé d'ennui & de maux ; enfin, l'embarras de trouver un excuse honnête pour éluder un bienfait déjà presque accepté : tout me rendoit difficile & cruelle la nécessité d'y renoncer ; car il le falloit assûrément, où me rendre le plus vil de tous les hommes, en devenant volontairement l'obligé de celui dont j'étois trahis.

„ Je fis mon devoir, non sans peine, j'écrivis directement à M. le Géneral Conway, & avec autant de respect & d'honnêteté qu'il me fut possible ; sans refus absolu, je me défendis pour le présent d'accepter. M. Hume avoit été le Négociateur de l'affaire, le seul même

„ qui en eût parlé ; non-seulement je ne
„ lui répondis point, quoique ce fût lui
„ qui m'eût écris ; mais je ne dis pas un
„ mot de lui dans ma Lettre. Troisieme
„ soufflet, sur la joue de mon Patron, &
„ pour celui-là, s'il ne le sent pas, c'est
„ assûrément sa faute : il n'en sent rien.

„ Ma Lettre n'étoit pas claire, & ne
„ pouvoit l'être pour M. le Général Con-
„ vvay qui ne savoit pas à quoi tenoit ce
„ refus ; mais elle l'étoit fort pour M.
„ Hume qui le savoit très-bien ; cepen-
„ dant il feint de prendre le change tant
„ sur le sujet de ma douleur, que sur
„ celui de mon refus ; & dans un billet
„ qu'il m'écrit, il me fait entendre qu'on
„ me ménagera la continuation des bontés
„ du Roi, si je me ravise sur la pension ;
„ en un mot, il prétend à toutes forces,
„ & quoiqu'il arrive, demeurer mon Pa-
„ tron malgré moi ; vous jugez bien,
„ Monsieur, qu'il n'attendoit pas de ré-
„ ponse & il n'en eu point.

„ Dans ce même temps à peu près,
„ car je ne sais pas les dates, & cette exac-
„ titude ici n'est pas nécessaire, parut une
„ Lettre de M. de Voltaire à moi adressée,
„ avec une traduction Angloise, qui ren-
„ chérit encore sur l'original ; le noble
„ objet de ce spirituel ouvrage, est de
„ m'attirer le mépris & la haine de ceux
„ chez qui je me suis refugié. Je ne doutai
„ point que mon cher Patron n'eût été un

„ des inſtruments de cette publication, ſur-„ tout quand je vis qu'en tâchant d'aliéner „ de moi ceux qui pouvoient, en ce pays, „ me rendre la vie agréable, on avoit „ promis de nommer celui qui m'y avoit „ conduit. On ſavoit ſans doute que c'étoit „ un ſoin ſupperflus, & qu'à cet égard „ rien ne reſtoit à faire; ce nom ſi mal „ adroitement oublié dans cette Lettre, „ me rappella ce que dit Tacite du por-„ trait de Brutus, omis dans une pompe „ funébre que chacun l'y diſtinguoit, pré-„ ciſément parce qu'il n'y étoit pas.

„ On ne nommoit donc pas M. Hume; „ mais il vit avec les gens qu'on nom-„ moit. Il a pour ami, tous mes ennemis, „ on le ſait: ailleurs les Trochins, (21) „ les Dalemberts, les Voltaires; mais il y a „ bien pis à Londres, c'eſt que je n'y ai „ pour ennemis que ſes amis. Et pour-„ quoi en aurois-je d'autres, pourquoi „ même y ai-je ceux-là? Qu'ai-je fais „ à Lord (22) Littleton que je ne con-

(21) Je n'ai jamais été aſſez heureux pour me rencontrer avec M. de Voltaire; il m'a fait ſeulement l'honneur de m'écrire une Lettre, il y a environ trois ans: je n'ai vu de ma vie M. Tronchin, & je n'ai jamais eu le moindre commerce avec lui: quand à M. Dalembert, je me fais gloire de ſon amitié.

(22) M. Rouſſeau voyant dans les Papiers publics l'annonce d'une Lettre qui lui étoit adreſſée ſous le nom de M. de Voltaire; écrivit à M. Davenport qui étoit alors à Londres, pour le prier de la lui apporter. Je dis à M. Davenport que la copie imprimée étoit très-fautive, mais que j'en deman-

„ nois même pas? Qu'ai-je fais à M.
„ Valpole que je ne connois pas davan-
„ tage? Que favent-ils de moi, sinon
„ que je suis malheureux, & l'ami de leur
„ ami heureux : que leur a-t-il donc dit
„ puisque ce n'est que par lui qu'ils me
„ connoissent; je crois bien qu'avec le rôle
„ qu'il fait, il ne se démasque pas devant
„ tout le monde; ce ne seroit plus être
„ masqué. Je crois bien qu'il ne parle pas
„ de moi à M. le Général Convvay, ni
„ à M. le Duc de Richemond, comme il
„ en parle dans ses entretiens secrets avec
„ M. Walpole & dans sa correspondance
„ secrette avec M. Dalembert; mais qu'on
„ découvre la trame qui s'ourdit à Londres
„ depuis mon arrivée, & l'on verra si
„ M. Hume n'en tient les principaux fils;
„ enfin le moment est venu qu'on croît pro-
„ pre à frapper le grand coup, on en
„ prépare l'effet par un nouvel écrit satyri-
„ que qu'on fait mettre dans les papiers (23).
„ S'il m'étoit resté jusqu'alors le moindre
„ doute, comment auroit-il pu tenir
„ devant cet écrit, puisqu'il contenoit

derois au Lord Littleton une copie manuscrite qui étoit correcte, cela suffit à M. Rousseau, pour lui faire conclure que le Lord Littleton est son ennemi mortel, & mon intime ami; & que nous conspirons ensemble contre lui : il auroit dû plutôt conclure que la copie qui avoit été imprimée ne venoit pas de moi.

(23) Je n'ai jamais vu cette piece, ni avant, ni après sa publication, & tous ceux à qui j'en ai parlé n'en ont aucune connoissance.

„ des faits qui n'étoient connu que de M. „ Hume ; chargé , il eſt vrai , pour les „ rendre odieux au public ? On dit dans „ cet écrit que j'ouvre ma porte aux grands „ & que je la ferme aux petits ; qui eſt-„ ce qui ſait à qui j'ai ouvert où fermé „ ma porte , que M. Hume avec qui j'ai „ demeuré , & par qui ſont venus tous ceux „ que j'ai vu , il faut en excepter un „ grand que j'ai reçu de bon cœur ſans le „ connoître ; & que j'aurois reçu de bien „ meilleur cœur encore , ſi je l'avois connu. „ Ce fut M. Hume qui me dit ſon nom „ quand il fut parti , en l'apprenant j'eus un „ vrai chagrin que , daignant monter au „ ſecond étage, il ne fût pas entré au premier.

„ Quand aux petits, je n'ai rien à dire : „ j'aurois deſiré voir moins de monde ; „ mais ne voulant déplaire à perſonne, je „ me laiſſois diriger par M. Hume , & „ j'ai reçu de mon mieux tous ceux qu'il „ m'a préſenté , ſans diſtinction de petit ni „ de grand. On dit dans ce même écrit „ que je reçois mes parents froidement, „ *pour ne rien dire de plus* ; cette généralité „ conſiſte à avoir une fois reçu aſſez froi-„ dement ſe ſeul parent que j'aie hors de „ Geneve , & cela en préſente de M. Hu-„ me (24). C'eſt néceſſairement ou M. „ Hume ou ce parent qui a fourni cet „ article ; or mon couſin que j'ai toujours

(24) Je n'étois pas préſent lorſque M. Rouſſeau reçut ſon couſin ? je les vis enſuite enſemble , un ſeul moment ſur la terraſſe de Buckengham-Street.

„ connu pour mon parent & pour honnête
„ homme, n'eſt pas capable de fournir à
„ des ſatyres publics contre moi : d'ailleurs,
„ borné par ſon état à la ſociété des Gens
„ de Commerce, il ne vit pas avec les Gens
„ de Lettres, ni avec ceux qui fourniſſent
„ des articles dans les papiers, encore
„ moins avec ceux qui s'occuppent à des
„ ſatyres : ainſi l'article ne vient pas de
„ lui. Tout au plus puis-je penſer que M.
„ Hume aura tâché de le faire jaſer, ce
„ qui n'eſt pas abſolument difficile, & qu'il
„ aura tourné ce qu'il lui a dit de la
„ maniere la plus favorable à ſes vues;
„ il eſt bon d'ajouter qu'après ma rupture
„ avec M. Hume, j'en avois écrit à ce
„ couſin-là.

„ Enfin, on dit dans ce même écrit que
„ je ſuis ſujet à changer d'ami. Il ne faut
„ pas être bien fin pour comprendre à
„ quoi cela prépare.

„ Diſtinguons. J'ai depuis vingt-cinq &
„ trente ans des amis très-ſolides. J'en ai
„ de plus nouveaux, mais moins ſûrs,
„ que je garderai plus long-temps ſi je vis.
„ Je n'ai pas en général trouvé la même
„ ſûreté chez ceux que j'ai fait parmi les
„ Gens de Lettres. Auſſi j'en ai changé
„ quelquefois, & j'en changerai tant qu'ils
„ me ſeront ſuſpects; car, je ſuis bien
„ déterminé de ne jamais garder d'amis
„ par bienſéance : je n'en veux avoir que
„ pour les aimer. . . . .

„ Si jamais j'ai eu une conviction intime
„ & certaine, je l'ai que M. Hume a fourni
„ les matériaux de cet écrit; bien plus,
„ non-seulement j'ai cette certitude; mais
„ il m'est clair qu'il a voulu que je l'eusse:
„ car comment supposer un homme aussi
„ fin, assez mal adroit pour se découvrir
„ à ce point, voulant se cacher? Quel étoit
„ son but? Rien n'est plus clair encore. C'é-
„ toit de porter mon indignation à son der-
„ nier terme, pour ramener avec plus d'éclat
„ le coup qu'il me préparoit; il sait que
„ pour me faire faire bien des sottises il
„ suffit de me mettre en colere; nous som-
„ mes au moment critique qui montrera
„ s'il a bien ou mal raisonné.

„ Il faut se posséder autant que fait
„ M. Hume, il faut avoir son flegme &
„ toute sa force d'esprit pour prendre le
„ parti qu'il prit, après tout ce qui s'étoit
„ passé. Dans l'embarras où j'étois, écri-
„ vant à M. le Général Convvay; je ne
„ pus remplir ma Lettre que de phrases
„ obscures, dont M. Hume fit comme mon
„ ami, l'interprétation; supposant donc,
„ quoiqu'il sût très-bien le contraire, que
„ c'étoit la clause du secret qui me faisoit
„ de la peine, il obtint de M. le Général
„ qu'il voudroit bien s'employer pour la
„ faire lever. Alors cet homme stoïque &
„ vraiment insensible, m'écrit la Lettre la
„ plus amicale où il me marque qu'il s'est
„ employé pour faire lever la clause,
mais

„ mais qu'avant toutes choſes il faut ſavoir
„ ſi je veux accepter ſans cette condition,
„ pour ne pas expoſer Sa Majeſté à un
„ ſecond refus.

„ C'étoit ici le moment déciſif, la fin,
„ l'objet de tous ſes travaux. Il lui falloit
„ une réponſe, il la vouloit; pour que je
„ ne puſſe me diſpenſer de la faire, il en-
„ voit à M. Davenport un duplicata de
„ ſa Lettre, & non-content de cette pré-
„ caution, il m'écrit dans un autre billet,
„ qu'il ne ſauroit reſter plus long-temps à
„ Londres, pour mon ſervice; la tête me
„ tourne preſque en liſant ce billet. De
„ mes jours je n'ai rien trouvé de plus
„ inconcevable.

„ Il l'a donc enfin cette réponſe tant
„ deſiré, & ſe preſſe dejà d'en triompher.
„ Déjà écrivant à M. Davenport, il me
„ traite d'homme féroce, & de monſtre d'in-
„ gratitude; mais il lui faut plus: ſes me-
„ ſures ſont bien priſes, à ce qu'il penſe:
„ nulle preuve contre lui ne peut échap-
„ per, il veut un explication, il l'aura &
„ la voici.

„ Rien ne la conclue mieux que le der-
„ nier trait qui l'amene ſeul: il prouve tout
„ & ſans replique.

„ Je veux ſuppoſer, par impoſſible, qu'il
„ n'eſt rien revenu à M. Hume, de mes
„ plaintes contre lui; il n'en ſait rien, il
„ les ignore auſſi parfaitement que s'il
„ n'eût été faufilé avec perſonne qui en

„ fût instruit, aussi parfaitement que si du-
„ rant ce temps, il eût vécu à la Chine (25);
„ mais ma conduite immédiate entre lui
„ & moi, les derniers mots si frappant
„ que je lui dis à Londres, la Lettre qui
„ suivi pleine d'inquiétude & de crainte,
„ mon silence obstiné plus énergique que
„ des paroles, ma plainte amere & pu-
„ blique au sujet de la Lettre de M. Dalem-
„ bert, ma Lettre au Ministre qui ne m'a
„ point écrit, en réponse à celle qu'il m'é-
„ crit lui-même, & dans laqu'elle je ne
„ dis pas un mot de lui; enfin, mon
„ refus sans daigner m'adresser à lui
„ d'aquiescer à un affaire qu'il a traitée
„ en ma faveur, moi le sachant, & sans op-
„ position de ma part; tout cela parle
„ seul du ton le plus fort, je ne dis pas
„ à tout homme qui auroit quelques senti-
„ mens dans l'ame; mais à tout homme
„ qui n'est pas ébêté.

„ Quoi, après que j'ai rompu tout com-
„ merce avec lui depuis près de trois
„ mois; après que je n'ai répondu à pas
„ une de ses Lettres; quelqu'important que
„ fût le sujet; environné des marques
„ publiques & particulieres de l'affliction
„ que son infidélité me cause; cet homme
„ éclairé, ce beau génie naturellement si
„ clair voyant, & volontairement si stupide

(25) Comment aurois-je déviné ses chiméri-ques: soupçons M. Davenport, la seule personne de ma connoissance qui vît alors M. Rousseau, m'assure qu'il les ignoroit parfaitement lui-même.

„ ne voit rien, n'entend rien, ne sent „ rien, n'est émû de rien, & sans un seul „ mot de plaintes, de justifications, d'ex- „ plications, il continue à se donner, mal- „ gré moi, pour moi, les soins les „ plus grands, les plus empressés; il „ m'écrit affectueusement qu'il ne peut „ rester à Londres plus long-temps pour „ mon service, comme si nous étions d'ac- „ cord qu'il y restât pour cela! Cet aveu- „ glement, cet impossibilité, cette obstina- „ tion ne sont pas dans la nature; il faut „ expliquer cela par d'autres motifs: met- „ tons cette conduite dans un plus grand „ jour, car c'est un point décisif.

„ Dans cette affaire il faut nécessairement „ que M. Hume soit le plus grand, ou le „ dernier des hommes, il n'y a pas de mi- „ milieu reste à voir lequel c'est des „ deux.

„ Malgré tant de marque de dédain de „ ma part, M. Hume avoit-il l'étonnante „ générosité de vouloir me servir since- „ rement? Il savoit qu'il m'étoit impos- „ sible d'accepter ses bons offices, tant que „ j'aurois de lui les sentimens que j'avois „ conçus; il avoit éludé l'explication lui- „ même. Ainsi me servant sans se justifier, „ il rendoit ses soins inutiles; il n'étoit „ donc pas généreux.

„ S'il supposoit qu'en cet état j'accepte- „ rois ses soins; il supposoit donc que „ j'étois un infâme. C'étoit donc pour un

„ homme qu'il jugeoit être un infâme, „ qu'il sollicitoit avec tant d'ardeur une „ pension du Roi ? Peut-on rien penser „ de plus extravagant ?

„ Mais, que M. Hume suivant toujours „ son plan, se soit dit à lui-même : voici „ le moment, de l'exécution ; car pressant „ Rousseau d'accepter la pension, il fau- „ dra qu'il l'accepte ou qu'il la refuse. S'il „ l'accepte avec les preuves que j'ai en „ main, je le déshonore complettement ; „ s'il la refuse après l'avoir acceptée, on „ a levé tout prétexte, il faudra qu'il dise „ pourquoi. C'est là que je l'attens, s'il „ m'accuse il est perdu.

„ Si, dis-je M. Hume a raisonné ainsi, „ il a fait une chose fort conséquente à „ son plan, & par-là même ici fort natu- „ relle ; il n'y a que cette unique façon „ d'expliquer sa conduite dans cette affaire, „ car elle est inexplicable dans tout autre „ supposition ; si ceci n'est pas démontré, „ jamais rien ne le sera.

„ L'Etat critique où il ma réduit, me „ rappelle bien fortement les quatre mots „ donc j'ai parlé ci-devant & que je lui „ entendis dire & répéter dans un temps „ où je n'en pénétrois guere la force. „ C'étoit la premiere nuit qui suivi notre „ départ de Paris ; nous étions couché „ dans la même chambre, & plusieurs „ fois dans la nuit, je l'entends s'écrier en „ François avec une véhémence extrê-

„ me (26), *je tiens Jean-Jaques Rouf-*
„ *feau*; j'ignore s'il veilloit ou s'il dor-
„ moit. L'expreffion eft remarquable dans
„ la bouche d'un homme qui fait trop
„ bien le François pour fe tromper fur la
„ force & le choix des termes. Cepen-
„ dant, je pris & je ne pouvois manquer
„ alors de prendre ces mots dans un fens fa-
„ vorable, quoique ce ton l'indiquât encore
„ moins que l'expreffion : c'eft un ton
„ dont-il m'eft impoffible de donner l'idée
„ & qui correfpond très-bien aux regards
„ dont j'ai parlé : chaque fois qu'il dit
„ ces mots, je fentis un tréfaillement d'ef-
„ froi donc je n'étois pas le maître ; mais
„ il ne fallut qu'un moment pour me re-
„ mettre & rire de ma terreur. Dès le
„ lendemain tout fut fi parfaitement oublié
„ que je n'y ai pas même penfé durant
„ tout mon féjour à Londres & au voifi-
„ nage. Je ne m'en fuis fouvenu qu'ici,
„ où tant de chofes m'ont rappellé ces
„ paroles, & me les rappellent pour ainfi
„ dire à chaque inftant.

„ Ces mots dont le ton retenti fur mon
„ cœur comme s'ils venoient d'être pronon-
„ cés ; les longs & funefte regards, tant de

(26) je ne faurois répondre de ce que je dis en révant, & je fais encore moins fi c'eft en François que je reve ; mais M. Rouffeau qui ne fait pas fi je dormois ou fi je veillois, quand je prononçois ces terribles paroles avec une fi terrible voix, eft-il certain d'avoir été bien éveillé, lorfqu'il les à entendu.

„ fois lancé sur moi ; les petits coups sur „ le dos avec des mots de *mon cher Monsieur*, en réponse aux soupçons d'être „ un traitre. Tout cela m'affecte d'un tel „ point, après le reste, que ces souvenirs, „ fussent-ils les seuls, fermeroient tout „ retour à la confiance, & il n'y a pas „ une nuit où ces mots, *je tiens Jean-Jacques Rousseau*, ne sonnent encore à „ mon oreille, comme si je les entendois „ de nouveaux.

„ Oui, M. Hume vous me tenez, je le „ sais, mais seulement par des choses qui „ me sont extérieure : vous me tenez par „ l'opinion, par les jugements des hommes : vous me tenez par ma réputation, „ par ma sûreté, peut-être; tous les préjugés „ sont pour vous ; il vous est aisé de me „ faire passer pour un monstre, comme „ vous avez commencé, & je vois déjà „ l'exultation barbare de mes implacables „ ennemis. Le public, en général, ne „ me fera pas plus de grace. Sans autre „ examen, il est toujours pour les services „ rendu, parce que chacun est bien aise „ d'inviter à lui en rendre, en montrant „ qu'il sait les sentir. Je prévois aisément „ la suite de tout cela, sur-tout dans le „ pays où vous m'avez conduit, & où, „ sans ami, étranger à tout le monde, „ je suis presque à votre merci. Les gens „ sensé, comprendront, cependant, que, „ loin que j'aie pu chercher cette affaire,

„ elle étoit ce qui pouvoit m'arriver de „ plus terrible dans la position où je suis ; „ ils sentiront qu'il n'y a que ma haine „ invincible pour toute fausseté & l'impossibilité de marquer de l'estime à celui „ pour qui je l'ai perdue, qui ait pu m'empêcher de dissimuler, quand tant d'intérêt „ m'en faisoit une loi ; mais les gens sensés „ sont en petit nombre, & ce ne sont pas „ eux qui font du bruit.

„ Oui, M. Hume, vous me tenez par „ tous les liens de cette vie ; mais vous „ ne me tenez, ni par ma vertu, ni par „ mon courage, indépendants de vous & „ des hommes, & qui me resteront tout entier malgré vous ; ne pensez pas m'effrayer par la crainte du sort qui m'attend. „ Je connois les jugements des hommes, „ je suis accoûtumés à leur injustice, „ & j'ai appris à les peu redouter. Si „ votre parti est pris, comme j'ai tout „ lieu de le croire, soyez sûr que le mien „ ne l'est pas moins. Mon corps est affoibli ; mais jamais mon ame ne fut plus „ ferme. Les hommes, feront & diront ce „ qu'il voudront, peu m'importe, ce qui „ m'importe est d'achever comme j'ai commencé, d'être droit & vrai jusqu'à la „ fin ; quoiqu'il arrive, & de n'avoir pas „ plus à me reprocher, une lâcheté dans „ mes miseres, qu'une insolence dans ma „ prospérité. Quelque opprobre qui m'attendent & quelques malheurs qui me

„ menacent, je suis prêts quoique à plain„ dre, je les crois moins que vous, & je „ vous laisse pour toute vengeance le tour„ ment de respecter malgré vous, l'infor„ tuné que vous accablé.

„ En achevant cette Lettre, je suis sur„ pris de la force que j'ai eu de l'écrire, „ si l'on mouroit de douleur j'en serois „ mort à chaque ligne; tout est également „ incompréhensible dans tout ce qui ce „ qui se passe; une conduite pareille à la „ vôtre n'est pas dans la nature, elle est „ contradictoire, & cependant elle m'est „ démontrée abîme des deux côtés! je „ péris dans l'un ou dans l'autre; je suis „ le plus malheureux des humains, si vous „ êtes coupable, j'en suis leplus vil si vous „ êtes innocent; vous me faite desirer d'être „ cet objet méprisable; oui, l'état ou je „ me verrois prosterné, foulé sous vos pieds, „ criant miséricorde & faisant tout pour „ l'obtenir, publiant à haute voix mon „ indignité & rendant à vos vertus le plus „ éclatant homage, seroit pour mon cœur „ un état d'évanouissement & de joye, après „ l'état d'étouffement & de mort ou „ vous l'avez mis; il ne me reste qu'un mot „ a vous dire: si vous êtes coupable ne „ m'écrivez plus, cela seroit inutile & su„ rement, vous ne me tromperez pas; si „ vous êtes innocent, daignez vous justi„ fier, je connois mon devoir, je l'aime „ & l'aimerai toujours, quelque rude qu'il

„ puiſſe être il n'y a point d'abjection dont
„ un cœur, qui n'eſt pas né pour elle ne
„ puiſſe revenir. Encore un coup, ſi vous
„ êtes innocent daignez vous juſtifier : ſi
„ vous ne l'êtes pas, adieu pour jamais.

J. J. R.

Je déliberois quelque tems ſi je ferois quelque Réponſe à cet étrange mémoire ; à la fin je me déterminai à écrire la Lettre ſuivante.

M. Hume a M. Rousseau.

Le 22 Juillet 1766.

„ Je ne répondrai qu'à un ſeul article
„ de votre longue Lettre ; c'eſt à celui qui
„ regarde la converſation que nous avons
„ eu enſemble, le ſoir qui a précedé votre
„ départ. M. D'avenport avoit immaginé
„ un honnête artifice pour vous faire croire
„ qu'il y avoit une chaiſe de retour prête
„ a partir pour Wooton ; je crois même
„ qu'il le fit annoncer dans les Papiers
„ Publics, afin de mieux vous tromper ;
„ ſon intention étoit de vous épargner
„ une partie de la dépenſe du voyage, ce
„ que je regardois comme un projet loua-
„ ble ; mais je n'eus aucune part à cette
„ idée, ni à ſon exécution, il vous vint
„ cependant quelque ſoupçon de l'artifice,
„ tandis que nous étions au coin de mon
„ feu, & vous me reprochâtes d'y avoir
„ participé : je tachois de vous appaiſer &

„ de détourner la converſation; mais ce „ fut innutilement vous reſtates quelque „ tems aſſis, ayant un air ſombre, & gar„ dant le ſilence, ou me repondant „ avec beaucoup d'humeur; après quoi „ vous vous levâtes & fites un tour ou deux „ dans la chambre; enfin tout d'un coup „ & à mon grand étonnement vous vintes „ vous jetter ſur mes genoux, & paſſant „ vos bras au tour de mon cou, vous m'em„ braſſates avec un air de tranſport, vous „ baignâtes mon viſage de vos larmes & „ vous criâtes : *Mon cher ami, me pardonne„ vous jamais cette extravagance, après „ tant de peines que vous avez priſes pour „ m'obliger, après les preuves damitié ſans „ nombre que vous m'avez données; ſe peut„ il que je paye vos ſervices de tant d'hu„ meur & de bruſqueries, mais en me par„ donnant, vous me donnerez une nouvelle „ marque de votre amitié, & jeſpere que „ lorſque vous verrez le fond de mon cœur „ vous trouverez qu'il n'en eſt pas indigne.* „ Je fus extrêmement touché, & je crois „ qu'il ſe paſſa entre nous une ſcene très„ tendre. Vous ajoutâtes, ſans doute, par „ forme de compliment, que quoique j'euſ„ ſe d'autre titres plus ſûrs pour mériter „ l'eſtime de la poſtérité, cependant l'at„ tachement extraordinaire, que je mar„ quois à un homme malheureux & perſé„ cuté, ſeroit peut-être compté pour „ quelque choſe.

„ Cet incident étoit aſſez remarquable & „ il eſt impoſſible que vous ou moi l'ayons „ ſi promptement oublié ! Mais vous avez „ eu l'aſſurance de m'en parler deux fois „ d'une maniere ſi différente, ou plutôt ſi „ oppoſée, qu'en perſiſtant, comme je „ fais dans mon recit, il s'en ſuit néceſ- „ ſairement qu'un de nous deux eſt un „ menteur ; vous vous imaginez peut-être „ que cette avanture s'étant paſſée entre „ nous & ſans témoins, il faudra balancer „ la crédibilité de votre témoignage & du „ mien ; mais vous n'aurez pas cet avantage „ ou ce déſavantage, de quelque maniere que „ vous vouliez l'appeller, je produirai „ contre vous d'autre preuvre, qui mettront „ la choſe hors de conteſtation.

„ 1°. Vous n'avez pas fait attention que „ j'avois une Lettre écrite de votre main (1) „ qui ne peut pas abſolument ſe concilier „ avec votre recit, & qui confirme le mien.

„ 2°. J'ai conté le fait le lendemain à „ M. Davenport, dans l'intention d'empê- „ cher qu'il n'eût recours, pour vous obli- „ ger dans la ſuite, à des ſemblables fi- „ neſſe ; il s'en ſouviendra ſurement.

„ 3°. Comme cette aventure me paroiſ- „ ſoit vous faire honneur, je l'ai conté

(1) C'eſt celle du 22 Mars, qui eſt pleine de cordialité, qui prouve que M. Rouſſeau ne m'avoit jamais laiſſé entrevoir aucun de ces noirs ſoupçons de perfidie ſur leſqu'elles il inſiſte à préſent : on voit ſeulement à la fin de ſa Lettre quelque reſte d'humeur ſur l'affaire de ſa chaiſe.

„ ici a plusieurs de mes amis, je laï mê-
„ me écrite à Madame * la C de *** à Paris
„ personne, je pense, n'imaginera que je
„ préparois d'avance une apologie, au
„ cas que je me brouillasse avec vous; évé-
„ nement que jaurois regardé alors comme
„ le plus incroyable de tous les événe-
„ ments humain; d'autant plus que nous
„ étions peut-être séparé pour jamais, &
„ que je continuois à vous rendre les ser-
„ vices les plus essentiels.

„ 4°. Le fait, tel que je le raporte, est
„ conséquent & raisonnable, mais il n'y a
„ pas le sens commun dans votre recit. Quoi!
„ parce que dans quelques momens de dis-
„ tractions ou de réveries, assez ordinaire
„ aux personnes occupées, j'aurois eu un
„ regard fixe vous me soupçonné d'être un
„ traitre & vous avez l'assurance de me dé-
„ clarer cet atroce & ridicule soupçon car,
„ vous-même ne prétendez pas avoir eu
„ avant votre départ de Londres, d'autres
„ motifs solides de soupçon contre moi.

„ Je n'entrerai dans aucun autre détail
„ sur votre Lettre, vous savez trop bien
„ vous-même combien tous les autres arti-
„ cles en sont denué de fondement, j'ajou-
„ terai seulement en général, que je gou-
„ tois il y a un mois un plaisir très-sen-
„ sible, en songeant que malgré bien de
„ difficultés, j'étois parvenu, par ma cons

* Cette Dame à exigé qu'on supprimât son nom. *Note des Editeurs.*

„ tance & mes ſoins, & par de-là même
„ ma plus vive eſpérance à aſſurer votre
„ repos, votre honneur & votre fortune;
„ mais cette jouiſſance a bien-tôt été ſui-
„ vie du déplaiſir le plus amer, en vous,
„ voyant gratuitement & volontairement
„ repouſſer ces biens bien loin de vous &
„ vous déclarer l'ennemi de votre propre
„ repos, de votre fortune & de votre
„ honneur dois-je être étonné, après cela :
„ que vous ſoyez mon ennemi. Adieu &
„ pour toujours. D. H.

Il ne me reſte qu'à joindre, à tous ces Papiers la Lettre que M. Walpole m'a écrite, & qui prouve que je n'ai eu aucune part à tout ce qui concerne la prétendue Lettre du Roi de Pruſſe.

M. Walpole a M Hume.

Arlington Stre‸t le 26 Juillet 1766.

„ Je ne peux pas me rapeller avec pre-
„ ciſion le temps ou j'ai écris la Lettre
„ du Roi de Pruſſe, mais je vous aſſure
„ avec la plus grande vérité, que c'étoit
„ pluſieurs jours avant votre départ de
„ Paris & avant l'arrivée de Rouſſeau
„ à Londres, & je peux vous en donner une
„ forte preuve, car non ſeulement par égard
„ pour vous, je cachai la Lettre tant que
„ vous reſtate à Paris, mais ce fut auſſi la
„ raiſon pour laquelle, par délicateſſe

» pour moi-même, je ne voulut pas aller
» le voir, quoique vous me l'eussiez sou-
» vent proposé, je ne trouvois pas qu'il
» fût honnête d'aller faire une visite cor-
» diale à un homme ayant dans ma poche
» une Lettre où je le tournois en ridicule.
» Vous avez pleine liberté, mon cher Mon-
» sieur, de faire usage soit auprès de
» Rousseau soit auprès de tout autre, de
» ce que je dis ici pour votre justifica-
» tion; je serois bien fâché d'être cause
» qu'on vous fît aucun reproche, j'ai un
» mépris profond pour Rousseau & une
» parfaite indifférent sur ce qu'on pensera de
» cette affaire; mais, s'il y a en cela quel-
» ques fautes, ce que je suis bien loin de
» croire, je la prens sur mon compte; il n'y a
» point de talens qui m'empêche de rire de
» celui qui les posséde, s'il est un Charlatan;
» mais s'il a de plus un cœur ingrat &
» méchant, comme Rousseau l'a fait voir
» à votre égard, il sera détesté par moi,
» comme par tous les honnêtes gens &c.

H: W.

Je viens de donner une relation aussi concise qu'il m'a été possible de cette étrange affaire, qui, à ce qu'on m'a dit a excité l'attention du Public, & qui contient plus d'incident extraordinaire qu'aucun autre avanture de ma vie.

Les personnes à qui j'ai montré toutes les pieces originales qui établissent l'autanticité des faits, ont pensé diversement,

tant ſur l'uſage que je devois en faire, que ſur les ſentiments actuels de M. Rouſſeau & ſur l'état de ſon ame. Quelques-uns prétendent qu'il eſt abſolument de mauvaiſe fois dans la querelle qu'il me fait & dans l'opinion qu'il a de mes tors : ils croyoient que tous ſes procédés ſont dicté par cet orgueil extrême qui forme la baſe de ſon caractere, & qui le porte à chercher l'occaſion de refuſer avec éclat, un bienfait du Roi d'Angleterre, & en même-temps de ſe débarraſſer de l'intolérable fardeau de la reconnoiſſance, en ſacrifiant à cela l'honneur, la vérité, l'amitié, & même ſon propre intérêt; ils apportent pour preuves de leur opinion, l'abſurdité même de la premiere ſuppoſition, ſur laquelle M. Rouſſeau fonde ſon reſſentiment; je veux dire, la ſuppoſition que c'eſt moi qui ai fait imprimer la plaiſanterie de M. de Walpole, quoique M. Rouſſeau ſache bien lui-même qu'elle étoit répandue partout, à Londres comme à Paris. Comme cette ſuppoſition eſt d'un côté, contraire au ſens commun, & de l'autre n'eſt pas ſoutenue par la plus légere probabilité, ils en concluent qu'elle n'a jamais eu aucune autorité, dans l'eſprit même de M. Rouſſeau. Ils confirment cette idée par la multitude des fictions, des menſonges que M. Rouſſeau emploie pour juſtifier ſa colere; menſonges qui concernent des faits ſur leſquels il lui eſt impoſſible de ſe

tromper ; ils opposent aussi sa gaieté & son contentement réel, à cette profonde mélancolie dont-il feint d'être accablé. Il seroit supperflu d'ajoûter que la maniere de raisonner qui regne dans toutes ses accusations, est trop absurde pour opérer dans l'esprit de qui que ce soit, une conviction sincere.

Quoique M. Rousseau paroisse faire ici le sacrifice d'un intérêt fort considérable, il faut observer cependant que l'argent n'est pas toujours le principal mobile des actions humaines : il y a des hommes sur qui la vanité à un empire bien plus puissant, & c'est le cas de ce philosophe ; un refu fait avec ostentation de la pension du Roi d'Angleterre, ostentation qu'il a souvent recherché à l'égard d'autres Princes, auroit pû être seul un motif suffisant pour déterminer sa conduite.

Quelques autres de mes amis traitent toute cette affaire avec plus d'indulgence, & regardent M. Rousseau comme un objet de pitié plutôt que de colere. Ils supposent bien aussi que l'orgueil & l'ingratitude font la base de son caractere; mais en même-temps ils sont disposé à croire que son esprit, toujours inquiet & flottant se laisse entrainer au courant de son humeur & de ses passions. L'absurdité de ce qu'il avance n'est pas selon eux, une preuve qu'il soit de mauvaise fois. Il se regarde comme le seul être important de l'Univers, & croit bonnement

ment que tout le genre humain conspire contre lui. Son plus grand bienfaiteur étant celui qui incommode le plus son orgueil, dévient le principal objet de son animosité ; il est vrai qu'il emploie pour soutenir ses bizarreries, des fictions & des mensonges ; mais c'est une resource si commune dans les têtes foibles qui flotent continuellement entre la raison & la folie, que personne ne doit s'en étonner.

J'avoue que je penche beaucoup vers cette derniere opinion, quoiqu'en même-temps je doute fort qu'en aucune circonstance de sa vie : M. Rousseau ait joui plus entiérement qu'aujourd'hui de toute sa raison, même dans les étranges Lettres qu'il m'a écrit, on retrouve des traces bien marquée de son éloquence & de son génie.

M. Rousseau m'a dit souvent qu'il composoit les mémoires de sa vie, & qu'il y rendoit justice à lui-même, à ses amis & à ses ennemis; comme M. Davenport m'a marqué que depuis sa retraite à Wootton il avoit été fort occupé à écrire, j'ai lieu de croire qu'il acheve cet ouvrage. Rien au monde n'étoit plus inattendu pour moi que de passer si soudainement de la classe de ses amis à celle de ses ennemis : mais cette révolution s'étant faite, je dois m'attendre à être traité en conséquence : si ses mémoires paroissent après ma mort, personne ne pourra justifier ma mémoire en

faisant connoître la vérité, s'il sont publiés après la mort de l'auteur, ma justification perdra par cela même, une grande partie de son authenticité. Cette réflexion m'a engagé de recueillir toutes les circonstances de cette aventure & à en faire un précis que je destine à mes amis, & dont je pourrai faire dans la suite l'usage que eux & moi nous jugerons convenable; mais j'aime tellement la paix qu'il n'y a que la nécessité où les plus fortes raisons, qui puissent me déterminer à exposer cette querelle aux yeux du public.

Perdidi beneficium, numquid quæ consecravimus perdidisse nos dicimus? Inter consecrata beneficium est; etiam si male respondit, bene collocatum, non est ille qualem speravimus; simus nos quales fuimus, ei dissimiles.

Seneca de beneficiciis lib. VII. Cap. 29.

Déclaration adressée par M. Dalembert aux Editeurs.

„J'ai appris par M. Hume avec la plus „grande surprise que M. Rousseau m'ac„cuse d'être l'Auteur d'une Lettre ironique „qui lui a été adressée dans les Papiers „Publics, sous le nom du Roi de Prusse. „Tout le monde le sait, à Paris & à Lon„dres, que cette Lettre est de M. Wal„pole, qui même ne la désavoue pas; il „convient seulement d'avoir été aidé,„

„ pour le ſtyle, par une perſonne qu'il ne „ nomme point, & qui devroit peut-être „ ſe nommer; pour moi ſur qui les ſoupçons „ du public ne ſont jamais tombé à cet „ égard, je ne connois nullement M. Wal„ pole; je ne crois pas même lui avoir ja„ mais parlé, ne l'ayant rencontré qu'une „ fois dans une maiſon particuliere. Non„ ſeulement je n'ai pas la plus legere part, „ ni directe ni indirecte, à la Lettre dont „ il s'agit; mais je puis citer plus de cent „ perſonnes, amies & ennemies, de M. Rouſ„ ſeau, qui m'ont entendu la déſaprouver „ beaucoup, par la raiſon qu'il ne faut „ point ſe moquer des malheureux, ſur„ tout quand il ne nous ont point fait de „ mal. D'ailleur mon reſpect pour le Roi „ de Pruſſe, & la reconnoiſſance que je „ lui dois, pouvoient ce me ſemble, faire „ ſuppoſer à Rouſſeau que je n'aurois pas „ voulu abuſer du nom de ce Prince, mê„ me pour une plaiſanterie.

„ J'ajoute que je n'ai jamais été l'enne„ mis de M. Rouſſeau ni déclaré ni mê„ me ſecret, comme il le prétend; & je „ défie qu'on apporte la moindre preuve „ que j'aie jamais cherché à lui nuire „ en quoi que ce puiſſe être. Je pourrois „ prouver au contraire par les témoignage „ les plus reſpectables, que jai cherché „ à l'obliger en ce qui a dépendu de moi.

„ Quand à ma prétendue *correſpondan*„ *ce ſecrette* avec M. Hume, il eſt très-certain

„ que nous n'avons commencé à nous écrire „ que cinq à six mois après son départ, „ à l'occasion de la querelle que Mr. Rous- „ seau lui a suscitée, & dans laquelle il „ juge à propos de me mêler si gratuite- „ ment.

„ Je crois devoir cette déclaration à moi- „ même, à la vérité & à la situation de „ M. Rousseau: je le plains bien sincere- „ ment de croire si peu à la vertu, & „ surtout a celle de M. Hume.

D'ALEMBERT.



LETTRE DE M. DE VOLTAIRE

A M. HUME.

J'AI lu, Monsieur, les pieces du procès que vous avez eu à soutenir pardevant le Public contre votre ancien Protégé. J'avoue que la grande ame de Jean-Jacques a mis au jour la noirceur avec laquelle vous l'avez comblé de bienfaits : & c'est en vain qu'on a dit que c'est le procès de l'ingratitude contre la bienfaisance.

Je me trouve impliqué dans cette affaire. Le Sr. Rousseau m'accuse de lui avoir écrit en Angleterre une Lettre dans laquelle je me moque de lui. Il a accusé Mr. D'Alembert du même crime.

Quand nous serions coupables au fond de notre cœur, Mr. D'Alembert & moi, de cette énormité, je vous jure que je ne le suis point de lui avoir écrit. Il y a sept ans que je n'ai eu cet honneur. Je ne connois point la Lettre dont il parle, & je vous jure que si j'avois fait quelque mauvaise plaisanterie sur Mr. Jean-Jacques Rousseau, je ne la désavouerois pas.

Il m'a fait l'honneur de me mettre au nombre de ses ennemis & de ses persécuteurs. Intimément persuadé qu'on doit lui

élever une ſtatue, comme il le dit dans ſa Lettre polie & décente de *Jean-Jacques Rouſſeau, Citoyen de Geneve, à Chriſtophe de Beaumont, Archevêque de Paris*; il penſe que la moitié de l'Univers eſt occupée à dreſſer cette ſtatue ſur ſon piédeſtal, & l'autre moitié à la renverſer.

Non-ſeulement il m'a cru iconoclaſte; mais il s'eſt imaginé que j'avois conſpiré contre lui avec le Conſeil de Geneve, pour faire décreter ſa propre perſonne de priſe de corps, & enſuite avec le Conſeil de Berne pour le faire chaſſer de la Suiſſe.

Il a perſuadé ces belles choſes aux Protecteurs qu'il avoit alors à Paris, & il m'a fait paſſer dans leur eſprit pour un homme qui perſécutoit en lui la ſageſſe & la modeſtie. Voici, Monſieur, comment je l'ai perſécuté.

Quand je ſus qu'il avoit beaucoup d'ennemis à Paris, qu'il aimoit comme moi la retraite, & que je préſumai qu'il pouvoit rendre quelques ſervices à la Philoſophie, je lui fis propoſer par Mr. Marc Chapuis, Citoyen de Geneve, dès l'an 1759, une maiſon de campagne appellée l'*Hermitage*, que je venois d'acheter.

Il fut ſi touché de mes offres, qu'il m'écrivit ces propres mots:

MONSIEUR,

« Je ne vous aime point: vous corrom-

„ pez ma République, en donnant des
„ Spectacles dans votre Château de Tour-
„ nay, &c. „

Cette Lettre de la part d'un homme qui venoit de donner à Paris un grave Opera & une Comédie, n'étoit cependant pas datée des petites maisons. Je n'y fis point de réponse, comme vous le croyez bien, & je priai Mr. Tronchin le Médecin de vouloir bien lui envoyer une ordonnance pour cette maladie. Mr. Tronchin me répondit, que puisqu'il ne pouvoit pas me guérir de la manie de faire encore des pieces de théatre à mon âge, il désespéroit de guérir Jean-Jacques. Nous restames l'un & l'autre fort malades, chacun de notre côté.

En 1762 le Conseil de Geneve entreprit sa cure, & donna une espece d'ordre de s'assurer de lui pour le mettre dans les remedes. Jean-Jacques décreté à Paris & à Geneve, convaincu qu'un corps ne peut être en deux lieux à la fois, s'enfuit dans un troisieme. Il conclut avec sa prudence ordinaire que j'étois son ennemi mortel, puisque je n'avois pas répondu à sa Lettre obligeante. Il supposa qu'une partie du Conseil Genevois étoit venu dîner chez moi pour conjurer sa perte, & que la minute de son arrêt avoit été écrite sur ma table à la fin du repas. Il persuada une chose si vraisemblable à quelques-uns de ses concitoyens. Cette accusation devint si sérieuse, que je

fus obligé enfin d'écrire au Conſeil de Geneve une Lettre très-forte, dans laquelle je lui dis, que s'il y avoit un ſeul homme dans ce Corps qui m'eût jamais parlé du moindre deſſein contre le Sr. Rouſſeau, je conſentois qu'on le regardât comme un ſcélérat & moi auſſi; & que je déteſtois trop les perſécuteurs pour l'être.

Le Conſeil me répondit par un Secrétaire d'Etat, que je n'avois jamais eu, ni dû avoir, ni pu avoir la moindre part, ni directement ni indirectement à la condamnation du Sr. Jean-Jacques.

Les deux Lettres ſont dans les Archives du Conſeil de Geneve.

Cependant, M. Rouſſeau retiré dans les délicieuſes Vallées de Moutiers-travers, ou Môtier-Travers, au Comté de Neufchâtel, n'ayant pas eu depuis un grand nombre d'années le plaiſir de communier ſous les deux eſpeces, demanda inſtamment au Prédicant de Moutier-Travers, homme d'un eſprit fin & délicat, la conſolation d'être admis à ſa ſainte Table; il lui dit que ſon intention étoit 1°. *de combattre l'Egliſe Romaine; 2°. de s'élever contre l'ouvrage infernal de l'Eſprit, qui établit évidemment le Matérialiſme; 3°. de foudroyer les nouveaux Philoſophes vains & preſomptueux.* Il écrivit & ſigna & cette déclaration; & elle eſt encore entre les mains de M. de Montmolin, Prédicant de Moutier-Travers & Bovereſſe.

Dès

Dès qu'il eut communié, il se sentit le cœur dilaté ; *il s'attendrit jusqu'aux larmes.* Il le dit au moins dans sa Lettre du 8 Août 1765.

Il se brouilla bientôt avec le Prédicant & les prêches de Moutier-Travers & Boveresse. Les petits garçons & les petites filles lui jetterent des pierres ; il s'enfuit sur les terres de Berne ; & ne voulant plus être lapidé, il supplia Messieurs de Berne, *de vouloir bien avoir la bonté de le faire enfermer le reste de ses jours dans quelqu'un de leurs Châteaux, ou tel autre lieu de leur Etat qu'il leur sembleroit bon de choisir.* Sa Lettre est du 20 Octobre 1765.

Depuis Madame la Comtesse de Pinbèche ; à qui l'on conseilloit de se faire lier, je ne crois pas qu'il soit venu dans l'esprit de personne de faire une pareille requête Messieurs de Berne aimerent mieux le chasse que de se charger de son logement.

Le judicieux Jean-Jaques ne manqua pas de conclure que c'étoit moi qui le privoit de la douce consolation d'être dans une prison perpétuelle, & avoit tant de crédit chez les Prêtres, que je le faisois excommunier par les Chrétiens de Moutier-Travers & de Boveresse.

Ne pensez pas que je plaisante, Monsieur ; Il écrit dans une Lettre du 24 Juin 1765. *Etre excommunié de la façon de M. de V. m'amusera fort aussi.* Et dans sa Lettre du 23 Mars, il dit : *M. de V. doit avoir écrit à*

Paris qu'il se fait fort de faire chasser Rousseau de sa nouvelle patrie.

Le bon de l'affaire est qu'il a réussi à faire croire pendant quelque tems cette folie à quelques personnes; & la vérité est que si au lieu de la prison qu'il demandoit à Messieurs de Berne, il avoit voulu se réfugier dans la maison de campagne que je lui avois offerte, je lui aurois donné alors cet asile, où j'aurois eu soin qu'il eût de bons bouillons avec des potions rafraichissantes; bien persuadé qu'un homme dans son état mérite beaucoup plus de compassion que de colere.

Il est vrai qu'à la sagesse toujours conséquente de sa conduite & de ses écrits, il a joint des traits qui ne sont pas d'une bonne ame. J'ignore si vous savez qu'il a écrit des *Lettres de la Montagne.* Il se rend dans la cinquieme Lettre formellement délateur contre moi; cela n'est pas bien. Un homme qui a communié sous les deux especes, un sage à qui on doit élever des statues, semble dégrader un peu son caractere par une telle manœuvre; il hazarde son salut & sa réputation.

Aussi la premiere chose qu'ont faite Messieurs les Médiateurs de France, de Zurich, & de Berne, a été de déclarer solemnellement les *Lettres de la Montagne* un Libelle calomnieux. Il n'y a plus moyen que j'offre une maison à Jean-Jacques, depuis qu'il a été affiché calomniateur au coin des rues.

Mais en faiſant le métier de délateur & d'homme un peu brouillé avec la vérité, il faut avouer qu'il a toujours conſervé ſon caractere de modeſtie.

Il me fit l'honneur de m'écrire avant que la Médiation arrivât à Geneve, ces propres mots.

MONSIEUR,

" Si vous avez dit que je n'ai pas été „ Secrétaire d'Ambaſſade à Veniſe, vous „ avez menti; & ſi je n'ai pas été Secrétaire „ d'Ambaſſade, & ſi je n'en ai pas eu les „ honneurs, c'eſt moi qui ai menti. „

J'ignorois que Mr. Jean-Jacques eût été Secrétaire d'Ambaſſade, je n'en avois jamais dit un ſeul mot, parce que je n'en avois jamais entendu parler.

Je montrai cette agréable Lettre à un homme véridique, fort au fait des affaires étrangeres, curieux & exact; ces gens-là ſont dangereux pour ceux qui citent au hazard. Il déterra les Lettres originales écrites de la main de Jean-Jacques, des 9 & 13 Août 1743, à M. du Theil, premier Commis des affaires étrangeres, alors ſon Protecteur. On y voit ces propres paroles.

" J'ai été deux ans le domeſtique de „ M. le Comte de Montaigu (Ambaſſadeur „ à Veniſe)...... J'ai mangé ſon pain..... „ Il m'a chaſſé honteuſement de ſa mai-

„ ſon. . . . . Il m'a menacé de me faire jetter „ par la fenêtre. . . . & de pis ; ſi je reſtois „ plus long-temps dans Veniſe . . . &c. „ &c. „

Voilà un Secrétaire d'Ambaſſade aſſez peu reſpecté, & la fierté d'une grande ame peu ménagée. Je lui conſeille de faire graver au bas de ſa ſtatue les paroles de l'Ambaſſadeur au Secrétaire d'Ambaſſade.

Vous voyez, Monſieur que ce pauvre homme n'a jamais pu ni ſe maintenir ſous aucun maître, ni ſe conſerver aucun ami, attendu qu'il eſt contre la dignité de ſon être d'avoir un maître, & que l'amitié eſt une foibleſſe dont un ſage doit repouſſer les atteintes.

Vous dites qu'il fait l'hiſtoire de ſa vie. Elle a été trop utile au monde, & remplie de trop grands événemens, pour qu'il ne rende pas à la poſtérité le ſervice de la publier. Son goût pour la vérité ne lui permettra pas de déguiſer la moindre des anecdotes, pour ſervir à l'éducation des Princes qui voudront être menuiſiers comme Emile.

A dire vrai, Monſieur, toutes ces petites miſeres ne méritent pas qu'on s'en occupe deux minutes ; tout cela tombe bien-tôt dans un éternel oubli. On ne s'en ſoucie pas plus que des baiſers âcres de la nouvelle Héloïſe & de ſon faux germe, & de ſon doux ami, & des Lettres de Vernet à un Lord qu'il n'a jamais vu. Les folies de

Jean-Jacques & ſon ridicule orgueil, ne feront nul tort à la véritable philoſophie; & les hommes reſpectables qui la cultivent en France, en Angleterre & en Allemagne, n'en feront pas moins eſtimés.

Il y a des ſottiſes & des querelles dans toutes les conditions de la vie. Quelques Exjéſuites ont fourni à des Evêques des Libelles diffamatoires ſous le nom de Mandemens: les Parlemens les ont fait bruler; cela s'eſt oublié au bout de quinze jours. Tout paſſe rapidement comme les figures groteſques de la lanterne magique.

L'Archevêque de Novogorod à la tête d'un Sinode a condamné l'Evêque de Roſtou à être dégradé & enfermé le reſte de ſa vie dans un Couvent, pour avoir ſoutenu qu'il y a deux puiſſances, la ſacerdotale & la royale. L'Impératrice a fait grace du couvent à l'Evêque de Roſtou. A peine cet événement a-t-il été connu en Allemagne & dans le reſte de l'Europe.

Les détails des guerres les plus ſanglantes périſſent avec les ſoldats qui en ont été les victimes. Les critiques même des pièces de théatre nouvelles, & ſur-tout leurs éloges, ſont enſevelis le lendemain dans le néant avec elles, & avec les feuilles périodiques qui en parlent. Il n'y a que les dragées du Sr. Keyſer qui ſe ſoient un peu ſoutenues.

Dans ce torrent immense qui nous emporte & qui nous engloutit tous, qu'y a-t-il à faire? Tenons-nous au conseil que M. Horace Walpole donne à Jean-Jacques, d'être sage & heureux. Vous êtes l'un, Monsieur, & vous méritez d'être l'autre, &c. &c.

A Ferney ce 24 Octobre 1766.

JUSTIFICATION

DE

J. J. ROUSSEAU.

JUSTIFICATION

DE

J. J. ROUSSEAU,

DANS LA CONTESTATION

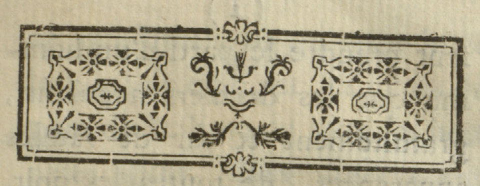
QUI LUI EST SURVENUE

AVEC M. HUME.



A LONDRES.

1767.



JUSTIFICATION
DE
J. J. ROUSSEAU,
DANS LA CONTESTATION
QUI LUI EST SURVENUE
AVEC M. HUME.

RIEN ne m'a plus ſurpris que l'abattement ſingulier des amis de Rouſſeau, & le triomphe étonnant de ſes ennemis, occaſionné par l'expoſé de ſa conteſtation avec M. Hume, qui vient de paroître. Les premiers gardent le ſilence & n'o-

ſent prendre le parti d'un homme que les derniers accuſent, gratuitement & ſur de fauſſes apparences, de toutes les noirceurs les plus révoltantes; pour moi après avoir lû avec toute l'attention poſſible cet expoſé, je n'y ai trouvé que les traits d'une belle ame, généreuſe, délicate & trop ſenſible, telle que Rouſſeau nous l'a ſi bien fait connoître dans ſes Ecrits, & encore plus par ſa conduite. J'eſpére que le Public penſera comme moi après avoir lû les obſervations que je remets ſous ſes yeux. Avant d'aller plus loin, je dois dire que J. J. Rouſſeau ne me connoit pas, qu'il

ne m'a jamais vû, & que je ne le connois que par ſes Ecrits dignes de l'eſtime de tous les honnêtes gens. Mes obſervations ne ſeront point embellies par les charmes de l'éloquence, mais j'oſe me flatter qu'elles auront ceux de la vérité.

Pour apprécier ce qui s'eſt paſſé de la part de J. J. Rouſſeau, il faut examiner quelle étoit ſa ſituation lors de ſon différend avec M. Hume. Il arrive en Angleterre avec lui, ce dernier l'annonce & le préſente par-tout comme ſon ami intime; Rouſſeau qui aime la vie champêtre, quitte bientôt Londres, pour aller demeu-

rer à la campagne, il s'ôte par-là tous moyens de faire des connoiſſances, de ſe faire un parti, des amis, & des protecteurs. M. Hume reſte à Londres, il eſt l'ami de Rouſſeau & devient par-là le ſeul homme qui puiſſe le ſervir & de qui Rouſſeau puiſſe recevoir des ſervices. Voilà je crois le véritable état où ſe trouvoit J. J. Rouſſeau lors de ſon différend avec M. Hume : ne falloit-il pas des raiſons bien fortes, pour obliger Rouſſeau de rompre avec lui dans ces circonſtances !

Après quelque ſéjour à la campagne, Rouſſeau apprend que l'on a fait imprimer dans

les papiers publics, une lettre ſous le nom du Roi de Pruſſe pleine de malignité contre lui, bien-tôt on voit paroître dans les mêmes feuilles d'autres écrits plus méchans encore que le premier; Rouſſeau ſçait que les Auteurs de ces violentes ſatires ſont des hommes, non-ſeulement de la connoiſſance de M. Hume, mais encore ſes amis. Il ſçait que M. Hume ne leur a fait aucune repréſentation là-deſſus, & qu'il n'a pas même daigné détromper perſonne ſur des écrits ſi méchans, contre un homme dont il ſe dit l'ami. Rouſſeau connoiſſoit peu M. Hume; leur amitié avoit été

précipitée, & ſouvent l'on eſt trompé par les gens qui nous marquent le plus d'empreſſement ; Rouſſeau pendant le tems qu'il avoit vécu avec M. Hume, avoit vû bien des choſes qui lui donnoient de l'inquiétude. Quel Ange, je le demande, auroit pû ſe défendre dans cette poſition, de ſoupçonner M. Hume d'avoir part à toutes ces méchancetés ? J. J. Rouſſeau devient donc la proie des plus violens ſoupçons ! il cherche une explication qui eſt éludée par M. Hume ; une nouvelle ſatire paroît dans les Ecrits publics, elle contient des particularités qu'il croit ne pou-

voir être connues que de M. Hume. Alors les ſoupçons ſe changent en certitude & en conviction. Que doit faire Rouſſeau dans cette circonſtance ? attendra-t-il, & laiſſera-t-il M. Hume continuer de le ſervir auprès des Miniſtres pour la penſion qu'il ſollicite ? mais de deux choſes l'une, ou M. Hume dédaignant Rouſſeau, le ſert par pitié en voulant lui procurer de quoi ſubſiſter : ah ! quelle baſſeſſe ne faudroit-il pas pour recevoir de pareils bienfaits ! ou M. Hume ſert publiquement Rouſſeau, même avec ſuccès, pour couvrir plus ſûrement ſes manœuvres contre

lui : eh ! quel eſt l'homme qui ne repouſſera pas avec horreur de pareils ſervices ! que reſte-t-il donc à faire à Rouſſeau ? de refuſer ce qui lui eſt accordé par la médiation de M. Hume, & de rompre avec lui comme il a fait dans ſa lettre du 10 Juillet 1766.

Cette lettre qui fait la conſternation de ſes amis & le triomphe de ſes ennemis, cette lettre qui attire à Rouſſeau le reproche du plus lâche de tous les vices, celui de l'ingratitude, eſt préciſément ce qui doit l'en juſtifier ſans réplique ; J. J. Rouſſeau ingrat eſt un problême qui reſtera toujours ſans ſolu-

tion : ſi Rouſſeau eût été capable d'ingratitude, il eût diſſimulé, il eût accepté ſans délais une grace qui lui étoit accordée par les ſollicitations de M. Hume, après quoi il eût éclaté. Telle eſt la marche de l'ingratitude, elle commence par remplir ſa bourſe, enſuite elle perſécute celui qui la lui a remplie.

Juſqu'au moment de la penſion, qu'avoit fait M. Hume pour Rouſſeau ? étoit-ce par ſa protection qu'il avoit obtenu un azile en Angleterre ? étoit-ce à ſes frais qu'il en avoit fait le voyage & qu'il y ſubſiſtoit ? non ; Rouſſeau étoit connu,

eſtimé, je puis même dire en vénération chez les Anglois autant par ſes ouvrages que par ſa manière de vivre ; Rouſſeau arrivant ſeul en Angleterre, eût donc été bien venu de tous les honnêtes gens de cette Nation, & on ſe ſeroit également empreſſé à lui offrir la retraite qu'il déſiroit, quand il n'auroit pas été accompagné de M. Hume. La preuve de ce que je dis, eſt que M. Davenport en accordant ſa maiſon de campagne à Rouſſeau, l'a fait autant par conſidération pour lui que par égard pour M. Hume, qu'il ne connoiſſoit preſque pas.

Cependant M. Hume prend

le titre de bienfaiteur de Rousseau dans une lettre qu'il lui écrit, en date du 16 Juin 1766 : Rousseau ayant refusé la pension qu'il sollicitoit pour lui, je ne vois rien qui puisse autoriser M. Hume à prendre un titre si haut & si supérieur vis à-vis de Rousseau, que le petit manége qu'il a employé pour lui procurer des secours clandestins. Rousseau étoit trop clairvoyant pour ne pas s'en appercevoir bien-tôt, & s'il ne s'en fût pas indigné, n'auroit-il pas été le plus chétif & le plus méprisable de tous les hommes ? Quoi de plus honteux que de vouloir paroître aux yeux du

Public un homme désintéressé, un homme méprisant la fortune, tandis que l'on accepte tout ce qui nous est offert, pourvû seulement qu'on veuille nous permettre de paroître ne pas nous en appercevoir. M. Hume pouvoit il soupçonner J. J. Rousseau d'une pareille hypocrisie?

Je le répéte, qu'on lise sans partialité la lettre de Rousseau à M. Hume, & on y reconnoîtra un honnête homme, déchiré par les inquiétudes les plus cruelles, faisant continuellement l'éloge d'un homme qu'il a crû digne de son estime & de son amitié, dans le tems même qu'il l'accable des reproches les

plus amers, parce qu'il s'en croit trahi : quoi de plus touchant, quoi de plus attendrissant que la fin de cette lettre !
„ Je suis, dit-il, le plus malheu-
„ reux des hommes si vous en
„ êtes le plus coupable ; je suis
„ le plus vil, si vous êtes inno-
„ cent, vous me faites desirer
„ d'être cet objet méprisable ;
„ oui, l'état où je me verrois
„ prosterné, foulé sous vos
„ pieds, criant miséricorde, &
„ faisant tout pour l'obtenir,
„ publiant à haute voix mon
„ indignité, & rendant à vos
„ vertus le plus éclatant hom-
„ mage, seroit pour mon cœur
„ un état d'épanouissement &

„ de joie après l'état d'é-
„ touffement & de mort où
„ vous l'avez réduit . . . .
„ ſi vous êtes innocent, daignez
„ vous juſtifier , je connois
„ mon devoir , je l'aime , &
„ l'aimerai toujours quelque
„ rude qu'il puiſſe être ; il n'y a
„ pas d'abjection dont un cœur
„ qui n'eſt pas né pour elle , ne
„ puiſſe revenir : encore un
„ coup , ſi vous êtes innocent
„ daignez vous juſtifier. „ Peut-on faire un plus bel éloge de l'amitié de M. Hume ! J. J. Rouſſeau malgré la violence de ſes ſoupçons , malgré même ſes convictions , craint cependant d'être dans l'erreur , il déſire

d'y être, il désire qu'on la lui fasse connoître, & alors rien ne lui coute; l'état le plus vil devient pour son cœur un état d'épanouissement & de joie, il se trouve heureux de pouvoir publier à haute voix son indignité, & de rendre l'hommage le plus éclatant aux vertus de M. Hume. Est-il possible d'annoncer une plus belle ame ! & quel homme généreux peut n'en être pas touché jusqu'aux larmes ? M. Hume devoit-il, après avoir lû cette lettre s'abandonner à son ressentiment, & publier sa contestation avec Rousseau en y joignant les notes satiriques & indécentes de ceux

qu'il avoit consultés dans cette affaire ?

M. Hume, en réfléchissant sur sa conduite, ne pouvoit se déguiser qu'il avoit donné lieu aux soupçons de Rousseau. La douceur de son caractère lui avoit fait écouter & voir patiemment ses anciens amis déchirer cruellement son nouvel ami. Il étoit tout naturel à un homme d'un caractère aussi honnête que Rousseau, de supçonner M. Hume d'être leur complice. Pouvoit-il imaginer qu'on pût être l'ami de ses ennemis qui le traitoient avec tant de noirceur & d'indignité, sans qu'on fût capable de penser comme eux ? Rous-

ſeau pouvoit-il ſe perſuader que M. Hume pût ſouffrir patiemment d'être couvert de ridicule par ſes anciens amis, qui tâchoient d'avilir un homme qu'il avoit annoncé avec tant d'empreſſement comme ſon ami intime, & digne de la plus grande conſidération ? Cependant j'ai peine à croire M. Hume coupable de trahiſon, & il paroît qu'il reſtoit encore des doutes à Rouſſeau là-deſſus, malgré ſes certitudes & ſes convictions; la fin de ſa Lettre en eſt une preuve. Mais M. Hume auroit au moins à ſe reprocher trop de foibleſſe, il ſentoit bien que ſon refroidiſſement avoit autoriſé les ſoup-

çons de Rouſſeau, & l'avoit obligé à une rupture ouverte. Il ſentoit bien auſſi qu'on pouvoit lui en faire un reproche ſenſible. Sans quoi, pourquoi eût-il différé ſi long-tems à mettre au jour ſon différend avec Rouſſeau ? Pourquoi eût-il attendu d'en être preſſé auſſi vivement qu'il l'a été par ce dernier ? Tant de modération n'eſt pas naturelle ! Mais il eſt humiliant de paſſer pour un homme qui eſt indifféremment l'ami de tout le monde.

Si j'avois été à la place de M. Hume, & que j'euſſe été réellement innocent de toute trahiſon, je lui aurois écrit, " quoique „ je ſois innocent, & que par con-

„ ſéquent je doive reſſentir plus „ vivement la dureté de votre Let- „ tre, cependant je ne puis m'em- „ pêcher d'eſtimer les principes „ qui vous l'ont dicté ; vous au- „ riez pû me ſoupçonner d'un peu „ de foibleſſe, mais jamais de „ trahiſon. N'attendez pas que „ je me juſtifie ; un homme qui „ eſt parvenu à mon âge ſans „ qu'on puiſſe lui reprocher la „ moindre perfidie, doit trouver „ ſa juſtification dans ſa vie paſſée. „ Je ceſſerai de vous ſervir, de „ peur de vous paroître encore „ plus ſuſpect, & je ne me char- „ gerai de vos intérêts, que quand „ vous ſerez convaincu que je „ mérite toute votre confiance.

Si le Public, étonné de mon différend avec Rousseau, m'eût mis dans la nécessité d'en mettre au jour les motifs, je me serois contenté de lui donner les Lettres de Rousseau & la mienne : une conduite aussi remplie de modération, m'eût attiré l'éloge d'une Nation aussi généreuse que la Nation Angloise, & l'estime de tous les gens qui pensent avec noblesse.

Examinons à présent la conduite de M. Hume : M. Hume sçavoit qu'il ne pouvoit se dire le bienfaiteur de Rousseau, sitôt que ce dernier refusoit la pension qu'il sollicitoit pour lui ; M. Hume ne pouvoit se déguiser

qu'il avoit donné lieu aux ſoupçons de Rouſſeau, par ſa complaiſance pour ſes anciens amis qui déchiroient ſous ſes yeux impitoyablement ſon nouvel ami, ſans qu'il parut y prendre la moindre part; M. Hume ſentoit que ſans y penſer, & par bonté de cœur il auroit offenſé & auroit avili Rouſſeau en lui procurant des ſecours clandeſtins, ſi ce dernier s'appercevant bien. tôt de ce petit manége, ne les eût rejetté avec indignation; M. Hume avoit entre ſes mains la Lettre de Rouſſeau, qui, malgré ſa violence, devoit attendrir l'ame la moins ſenſible, ſurtout en réfléchiſſant qu'on y

avoit donné lieu quoiqu'innocemment : malgré tant de raisons qui devoient modérer son emportement, M. Hume écrit à Rousseau la Lettre la plus dure, il la rend publique ainsi que les Lettres de J. J. Rousseau, il les fait précéder par un exorde trop préparé pour un homme qui n'a rien à se reprocher, & il les accompagne de l'avis de ceux qu'il a consultés. Ces braves gens, ces têtes sages, solides & sensées, décident les uns que Rousseau est ingrat & orgueilleux, les autres qu'il a la tête baissée, qu'il flotte entre la folie & la raison.

Rousseau ingrat ! Il est prou-

vé qu'il ne l'eſt pas. Rouſſeau a de l'orgueil , cela peut être. Mais un orgueil qui nous met au-deſſus de la fortune , qui nous porte à vivre du fruit de nos travaux, qui nous préſerve de toutes lâches complaiſances, eſt un orgueil bien eſtimable, & malheureuſement trop rare parmi les Gens de Lettres!

Rouſſeau a une tête baiſſée, il flotte entre la folie & la raiſon! La belle & l'heureuſe folie, que celle qui nous porte à ſacrifier nos jours pour le bonheur du genre humain, & à découvrir conſtamment aux hommes les moyens de ſe rendre généreux, eſtimables, & heu-

reux ! Qu'il eſt triſte pour notre ſiécle, qu'il y ait des têtes à qui une tête ſi reſpectable paroiſſe affectée de folie ! Et qu'il eſt digne d'un grand Roi d'empêcher que l'âge & les infirmités ne réduiſent à une miſére extrême un homme qui a ſi bien mérité de l'humanité. Ses bienfaits ſeront entre les mains d'un pareil homme un dépôt ſacré, dont il eſt bien ſûr qu'il ne privera pas les malheureux tant que ſes forces lui permettront de travailler à ſa propre ſubſiſtance.

En un mot, J. J. Rouſſeau arrivant en Angleterre, y étoit étranger ; il n'y étoit connu que

par la beauté de ſes Ouvrages, mais il n'arrive que trop ſouvent que les Auteurs les plus ſublimes dans leurs Ecrits, ſe conduiſent d'une manière très-mépriſable. Il lui importoit donc infiniment de faire connoître à cette fiere Nation, que ſa conduite étoit d'accord avec les ſentimens qu'il annonce dans ſes Ouvrages, & qu'il n'y a aucune vue d'intérêt qui puiſſe l'engager à compromettre ſon honneur & ſa réputation. Après cela, qui peut ne pas convenir que Rouſſeau a été obligé de ſe conduire comme il l'a fait à l'égard de M. Hume, & qu'il a montré dans cette occaſion une

belle ame, une ame délicate & ſenſible, une ame intrépide & élevée au-deſſus de l'adverſité? Eh! quel eſt l'honnête homme que cet événement pourroit éloigner de la ſociété de Rouſſeau? Quel eſt celui au contraire qui ne déſireroit pas de devenir l'ami d'un homme ſi plein de candeur & ſi digne d'eſtime?

Quant aux fauſſetés qu'on impute à Rouſſeau, je ne prétends pas l'en juſtifier, parce que je ne ſuis pas aſſez inſtruit; & je ſens qu'il ne ſuffiroit pas dans cette occaſion, de dire qu'on ne l'en a jamais accuſé, & que ſon caractère plein de franchiſe & de candeur, ne lui a jamais permis de recourir au

menſonge. Tout ce qu'il y a de certain, c'eſt que les remarques trop recherchées de M. Hume ſur la Lettre de Rouſſeau, ne ſont pas capables de le convaincre d'impoſture, & que la Scène attendriſſante qu'il rapporte dans ſa réponſe à Rouſſeau, doit avoir été précédée d'une Scène beaucoup plus vive que celle dont parle M. Hume. Ainſi le récit de Rouſſeau paroît bien plus naturel & bien plus vraiſemblable ; d'ailleurs ce récit ſemble très confirmé par la première Lettre que Rouſſeau écrivit à M. Hume en arrivant à Voorton, & qu'il termine par ces mots ; " je vous aime d'un

„ cœur tel que j'eſpére & que je „ déſire de trouver en vous. L'on n'écrit pas ainſi à quelqu'un dont on ne ſoupçonneroit pas les ſentimens.

N. B. Je me ſuis diſpenſé de faire précéder le nom de J. J. Rouſſeau du titre de Monſieur, par deux raiſons : la première, c'eſt qu'il m'a paru le dédaigner : la ſeconde, c'eſt que je vois faire mention des grands hommes anciens & même de pluſieurs modernes, ſans uſer de ce cérémonial avec eux, parce qu'ils ſont trop au-deſſus ; & je vois peu d'hommes dans ce ſiécle, plus dignes du nom de grand homme, que J. J. Rouſſeau.

LE DOCTEUR *PANSOPHE,* OU *LETTRES* DE MONSIEUR *DE VOLTAIRE.*



A LONDRES.

1767.



LETTRE
DE MONSIEUR
DE VOLTAIRE
A MONSIEUR
HUME.

J'Ai lû, Monsieur, les pièces du procès que vous avez eu à soutenir par-devant le Public contre votre ancien protégé. J'avoue que la grande ame de Jean-Jacques a mis au jour la noirceur avec laquelle vous l'avez comblé de bienfaits : & c'est en vain qu'on a dit que c'est le procès de l'ingratitude contre la bienfaisance.

Je me trouve impliqué dans cette

affaire. Le Sr. Rouſſeau m'accuſe de lui avoir écrit en Angleterre (1) une Lettre dans laquelle je me moque de lui. Il a accuſé M. d'Alembert du même crime.

Quand nous ſerions coupables au fond de notre cœur, M. d'Alembert & moi, de cette énormité, je vous jure que je ne le ſuis point de lui avoir écrit. Il y a ſept ans que je n'ai eu cet honneur. Je ne connais point la Lettre dont il parle, & je vous jure que ſi j'avais fait quelque mauvaiſe plaiſanterie ſur M. Jean Jacques Rouſſeau, je ne la déſavouerais pas.

Il m'a fait l'honneur de me mettre au nombre de ſes ennemis & de ſes perſécuteurs. Intimément perſuadé qu'on doit lui élever une ſtatue, comme il le dit dans la Lettre polie & dé-

(1) On trouvera à la ſuite de ce morceau cette Lettre que M. Rouſſeau attribue à M. de Voltaire, & qui a été en effet imprimée à Londres ſous le nom de ce grand Ecrivain.

cente de *Jean Jacques Rouſſeau Citoyen de Genève*, *à Chriſtophe de Beaumont Archevêque de Paris*; il penſe que la moitié de l'Univers eſt occupée à dreſſer cette ſtatue ſur ſon piedeſtal, & l'autre moitié à la renverſer.

Non-ſeulement il m'a cru iconoclaſte; mais il s'eſt imaginé que j'avais conſpiré contre lui avec le Conſeil de Genève pour faire décréter ſa propre perſonne de priſe de corps, & enſuite avec le Conſeil de Berne pour le faire chaſſer de la Suiſſe.

Il a perſuadé ces belles choſes aux protecteurs qu'il avoit alors à Paris, & il m'a fait paſſer dans leur eſprit pour un homme qui perſécutait en lui la ſageſſe & la modeſtie. Voici, Monſieur, comment je l'ai perſécuté.

Quand je ſus qu'il avait beaucoup d'ennemis à Paris, qu'il aimait comme moi la retraite, & que je préſu-

mai qu'il pouvait rendre quelques ſervices à la philoſophie, je lui fis propoſer par M. Marc Chapuis Citoyen de Genève, dès l'an 1759, une maiſon de campagne appellée l'*Hermitage* que je venais d'acheter.

Il fut ſi touché de mes offres, qu'il m'écrivit ces propres mots :

Monſieur,

„ Je ne vous aime point ; vous
„ corrompez ma République en don-
„ nant des Spectacles dans votre Châ-
„ teau de Tournay, &c.

Cette Lettre, de la part d'un homme qui venait de donner à Paris un grave Opéra & une Comédie, n'était cependant pas datée des petites maiſons. Je n'y fis point de réponſe, comme vous le croyez bien, & je priai M. Tronchin le Médecin de vouloir bien lui envoyer une ordonnance pour cette maladie. M. Tronchin me ré-

pondit, que puis qu'il ne pouvait pas me guérir de la manie de faire encore des piéces de théâtre à mon âge, il désespérait de guérir Jean Jacques. Nous restâmes l'un & l'autre fort malades, chacun de notre côté.

En 1762 le Conseil de Genève entreprit sa cure, & donna une espèce d'ordre de s'assurer de lui pour le mettre dans les remèdes. Jean Jacques décrété à Paris & à Genève, convaincu qu'un corps ne peut être en deux lieux à la fois, s'enfuit dans un troisième. Il conclut avec sa prudence ordinaire que j'étais son ennemi mortel, puisque je n'avais pas répondu à sa Lettre obligeante. Il supposa qu'une partie du Conseil Genevois était venu dîner chez moi pour conjurer sa perte, & que la minute de son Arrêt avait été écrite sur ma table à la fin du repas. Il persuada une chose si vraisemblable à quelques-uns de ses concitoyens.

Cette accusation devint si sérieuse, que je fus obligé enfin d'écrire au Conseil de Genève une Lettre très-forte, dans laquelle je lui dis que s'il y avait un seul homme dans ce Corps qui m'eût jamais parlé du moindre dessein contre le Sr. Rousseau, je consentais qu'on le regardât comme un scélerat & moi aussi; & que je détestais trop les persécuteurs pour l'être.

Le Conseil me répondit par un Secrétaire d'Etat, que je n'avais jamais eu, ni dû avoir, ni pû avoir la moindre part, ni directement ni indirectement à la condamnation du Sr. Jean Jacques.

Les deux Lettres sont dans les Archives du Conseil de Genève.

Cependant, M. Rousseau retiré dans les délicieuses Vallées de Moutier-Travers, ou Môtier-Travers, au Comté de Neufchatel, n'ayant pas eu depuis un grand nombre d'années le plaisir de communier sous les deux es-

pèces, demanda inſtamment au Prédicant de Moutier-Travers, homme d'un eſprit fin & délicat, la conſolation d'être admis à ſa ſainte Table; il lui dit que ſon intention était, 1°. *de combattre l'Egliſe Romaine*; 2°. *de s'élever contre l'ouvrage infernal de l'Eſprit, qui établit évidemment le matérialiſme*; 3 . *de foudroyer les nouveaux Philoſophes vains & préſomptueux*. Il écrivit & ſigna cette déclaration; & elle eſt encore entre les mains de M. de Montmolin Prédicant de Moutier-Travers & de Bovereſſe.

Dès qu'il eut communié, il ſe ſentit le cœur dilaté; il *s'attendrit juſqu'aux larmes*. Il le dit au moins dans ſa Lettre du 8 Août 1765.

Il ſe brouilla bientôt avec le Prédicant & les prêchés de Moutier-Travers & de Bovereſſe. Les petits garçons & les petites filles lui jettèrent des pierres; il s'enfuit ſur les terres de

Berne ; & ne voulant plus être lapidé , il ſupplia Meſſieurs de Berne, *de vouloir bien avoir la bonté de le faire enfermer le reſte de ſes jours dans quelqu'un de leurs Châteaux , ou tel autre lieu de leur Etat qu'il leur ſembleroit bon de choiſir.* Sa Lettre eſt du 20 Octobre 1765.

Depuis Madame la Comteſſe de Pinbèche , à qui l'on conſeillait de ſe faire lier , je ne crois pas qu'il ſoit venu dans l'eſprit de perſonne de faire une pareille requête. Meſſieurs de Berne aimèrent mieux le chaſſer que de ſe charger de ſon logement.

Le judicieux Jean Jacques ne manqua pas de conclure que c'était moi qui le privais de la douce conſolation d'être dans une priſon perpétuelle, & que même j'avais tant de crédit chez les prêtres , que je le faiſais excommunier par les Chrétiens de Moutier-Travers & de Boveresse.

Ne penſez pas que je plaiſante, Monſieur ; il écrit dans une Lettre du 24 Juin 1765 *Etre excommunié de la façon de M. de V. m'amuſera fort auſſi.* Et dans ſa Lettre du 23 Mars, il dit : *M. de V. doit avoir écrit à Paris qu'il ſe fait fort de faire chaſſer Rouſſeau de ſa nouvelle patrie.*

Le bon de l'affaire eſt qu'il a réuſſi à faire croire pendant quelque tems cette folie à quelques perſonnes, & la vérité eſt que, ſi au lieu de la priſon qu'il demandait à Meſſieurs de Berne, il avait voulu ſe réfugier dans la maiſon de campagne que je lui avais offerte, je lui aurais donné alors cet aſyle, où j'aurais eu ſoin qu'il eût de bons bouillons avec des potions rafraîchiſſantes ; bien perſuadé qu'un homme, dans ſon état, mérite beaucoup plus de compaſſion que de colere.

Il eſt vrai qu'à la ſageſſe toujours conſéquente de ſa conduite & de ſes écrits, il a joint des traits qui ne ſont pas d'une bonne ame. J'ignore ſi vous ſavez qu'il a écrit des *Lettres de la Montagne.* Il ſe rend dans la cinquième Lettre formellement délateur contre moi ; cela n'eſt pas bien. Un homme qui a communié ſous les deux eſpèces, un Sage à qui on doit élever des ſtatues, ſemble dégrader un peu ſon caractère par une telle manœuvre ; il haſarde ſon ſalut & ſa réputation.

Auſſi la première choſe qu'ont faite Meſſieurs les Médiateurs de France, de Zurich & de Berne, a été de déclarer ſolemnellement les *Lettres de la Montagne* un Libelle calomnieux. Il n'y a plus moyen que j'offre une maiſon à Jean Jacques, depuis qu'il a été affiché calomniateur au coin des rues.

Mais en faiſant le métier de délateur & d'homme un peu brouillé avec la vérité, il faut avouer qu'il a toujours conſervé ſon caractère de modeſtie.

Il me fit l'honneur de m'écrire, avant que la Médiation arrivât à Genève, ces propres mots :

MONSIEUR,

» Si vous avez dit que je n'ai pas
» été Secrétaire d'Ambaſſade à Veniſe, vous avez menti ; & ſi je n'ai
» pas été Secrétaire d'Ambaſſade, &
» ſi je n'en ai pas eu les honneurs,
» c'eſt moi qui ai menti ».

J'ignorais que M. Jean Jacques eût été Secrétaire d'Ambaſſade ; je n'en avais jamais dit un ſeul mot, parce que je n'en avais jamais entendu parler.

Je montrai cette agréable Lettre

à un homme véridique, fort au fait des affaires étrangères, curieux & exact. Ces gens-là sont dangereux pour ceux qui citent au hasard. Il déterra les lettres originales écrites de la main de Jean Jacques, du 9 & du 13 Août 1743 à M. du Theil, premier Commis des affaires étrangères, alors son protecteur. On y voit ces propres paroles :

„ J'ai été deux ans le domestique
„ de M. le Comte de Montaigu (Am-
„ bassadeur à Venise)... J'ai mangé
„ son pain... Il m'a chassé honteu-
„ sement de sa maison... Il m'a me-
„ nacé de me faire jetter par la fenê-
„ tre... & de pis, si je restais plus
„ long-tems dans Venise... &c. &c „.

Voilà un Secrétaire d'Ambassade assez peu respecté, & la fierté d'une grande ame peu ménagée. Je lui conseille de faire graver au bas de sa sta-

tue les paroles de l'Ambaſſadeur au Sécrétaire d'Ambaſſade.

Vous voyez, Monſieur, que ce pauvre homme n'a jamais pu ni ſe maintenir ſous aucun Maître, ni ſe conſerver aucun ami, attendu qu'il eſt contre la dignité de ſon être d'avoir un Maître, & que l'amitié eſt une foibleſſe dont un Sage doit repouſſer les atteintes.

Vous dites qu'il fait l'Hiſtoire de ſa vie. Elle a été trop utile au monde, & remplie de trop grands événemens, pour qu'il ne rende pas à la poſtérité le ſervice de la publier. Son goût pour la vérité ne lui permettra pas de déguiſer la moindre de ſes anecdotes, pour ſervir à l'éducation des Princes qui voudront être Menuiſiers comme Emile.

A dire vrai, Monſieur, toutes ces petites miſéres ne méritent pas

qu'on s'en occupe deux minutes ; tout cela tombe bien-tôt dans un éternel oubli. On ne s'en soucie pas plus que des baisers âcres de la nouvelle Héloïse, & de son faux germe, & de son doux ami, & des Lettres de Vernet à un Lord qu'il n'a jamais vu. Les folies de Jean Jacques & son ridicule orgueil ne feront nul tort à la véritable Philosophie ; & les hommes respectables qui la cultivent en France, en Angleterre & en Allemagne, n'en seront pas moins estimés.

Il y a des sottises & des querelles dans toutes les conditions de la vie. Cela s'oublie au bout de quinze jours. Tout passe rapidement comme les figures grotesques de la Lanterne Magique.

L'Archevêque de Novogorod à la tête d'un Synode, a condamné l'E-

vêque de Roſtou à être dégradé & enfermé le reſte de ſa vie dans un Couvent, pour avoir ſoutenu qu'il y a deux Puiſſances, la Sacerdotale & la Royale. L'Impératrice a fait grace du Couvent à l'Evêque de Roſtou. A peine cet événement a-t-il été connu en Allemagne & dans le reſte de l'Europe.

Les détails des guerres les plus ſanglantes périſſent avec les ſoldats qui en ont été les victimes. Les critiques mêmes des Piéces de Théâtre nouvelles, & ſur-tout leurs éloges, ſont enſevelis le lendemain dans le néant avec elles, & avec les feuilles périodiques qui en parlent. Il n'y a que les dragées du ſieur Keyſer qui ſe ſoient un peu ſoutenues.

Dans ce torrent immenſe qui nous emporte, & qui nous engloutit tous, qu'y a-t-il à faire ? Tenons-nous-en

au conſeil que M. Horace Walpole donne à Jean Jacques, d'être ſage & heureux. Vous êtes l'un, Monſieur, & vous méritez d'être l'autre, &c. &c.

A Ferney, ce 24 Octobre 1766.



LETTRE DE M. DE VOLTAIRE

Au Docteur Jean Jacques Panſophe.

QUOI QUE vous en diſiez, Docteur Panſophe, je ne ſuis certainement pas la cauſe de vos malheurs ; j'en ſuis affligé, & vos Livres ne méritent pas de faire tant de ſcandale & tant de bruit : mais cependant ne devenez pas Calomniateur ; ce ſeroit-là le plus grand mal. J'ai lu dans le dernier Ouvrage que vous avez mis en lumière, une belle proſopopée, où vous faites entendre, en plaiſantant mal-à-propos, que je ne crois pas en Dieu. Le reproche eſt auſſi étonnant que votre génie. Le Jéſuite Garaſſe, le Jéſuite Hardouin & d'autres Menteurs publics trouvaient

par-tout des Athées ; mais le Jésuite Garasse, le Jésuite Hardouin, ne sont pas bons à imiter. Docteur Pansophe, je ne suis Athée ni dans mon cœur, ni dans mes livres ; les honnêtes gens qui nous connaissent l'un & l'autre, disent en voyant votre article : *Hélas ! le Docteur Pansophe est méchant comme les autres hommes ; c'est bien dommage.*

Judicieux admirateur de la bétise & de la brutalité des Sauvages, vous avez crié contre les Sciences, & cultivé les Sciences. Vous avez traité les Auteurs & les Philosophes de Charlatans ; & pour prouver d'exemple, vous avez été Auteur. Vous avez écrit contre la Comédie, avec la dévotion d'un Capucin, & vous avez fait de méchantes Comédies. Vous avez regardé comme une chose abominable qu'un Satrape ou un Duc eût du superflu, & vous avez copié de la Musique, pour des Satrapes ou des

Ducs qui vous payaient avec ce ſuperflu. Vous avez barbouillé un Roman ennuyeux, où un Pédagogue ſuborne honnêtement ſa pupille en lui enſeignant la vertu ; & la fille modeſte couche honnêtement avec le Pédagogue ; & elle ſouhaite de tout ſon cœur qu'il lui faſſe un enfant ; & elle parle toujours de ſageſſe avec ſon *doux Ami ;* & elle devient femme, mere & la plus tendre amie d'un époux qu'elle n'aime pourtant pas ; & elle vit & meurt en raiſonnant, mais ſans vouloir prier Dieu. Docteur Panſophe, vous vous êtes fait le Précepteur d'un certain Emile, que vous formez inſenſiblement par des moyens impraticables ; & pour faire un bon Chrétien, vous détruiſez la Religion Chrétienne. Vous profeſſez par-tout un ſincère attachement à la révélation, en prêchant le Déiſme, ce qui n'empêche pas que chez vous

les Déiſtes & les Philoſophes conſéquens ne ſoient des Athées. J'admire, comme je le dois, tant de candeur & de juſteſſe d'eſprit ; mais permettez-moi de grace de croire en Dieu. Vous pouvez être un ſophiſte, un mauvais raiſonneur, & par conſéquent un Ecrivain pour le moins inutile, ſans que je ſois un Athée. L'Etre Souverain nous jugera tous deux ; attendons humblement ſon Arrêt. Il me ſemble que j'ai fait de mon mieux pour ſoutenir la cauſe de Dieu & de la Vertu, mais avec moins de bile & d'emportement que vous. Ne craignez-vous pas que vos inutiles calomnies contre les Philoſophes & contre moi, ne vous rendent déſagréable aux yeux de l'Etre Suprême, comme vous l'êtes déja aux yeux des hommes?

Vos *Lettres de la Montagne* ſont pleines de fiel ; cela n'eſt pas bien, Jean Jacques. Si votre Patrie vous a

proſcrit injuſtement, il ne faut pas la maudire ni la troubler. Vous avez certes raiſon de dire que vous n'êtes point Philoſophe. Le ſage Philoſophe Socrate but la cigue en ſilence : il ne fit pas de libelles contre l'Aréopage, ni même contre le Prêtre Anitus, ſon ennemi déclaré ; ſa bouche vertueuſe ne ſe ſouilla pas par des imprécations : il mourut avec toute ſa gloire & ſa patience ; mais vous n'êtes pas un Socrate ni un Philoſophe.

Docteur Panſophe, permettez qu'on vous donne ici trois leçons, que la Philoſophie vous auroit appriſes : une leçon de bonne foi, une leçon de bon ſens, & une leçon de modeſtie.

Pourquoi dites-vous que le bon homme ſi mal nommé *Grégoire le Grand*, quoiqu'il ſoit un ſaint, était un *Pape illuſtre*, parce qu'il étoit bête & intrigant ? J'ai vu conſtamment

dans l'Hiſtoire, que la bétiſe & l'ignorance n'ont jamais fait de bien, mais au contraire toujours beaucoup de mal. Grégoire même bénit & loua les crimes de Phocas, qui avait aſſaſſiné & détrôné ſon Maître, l'infortuné Maurice. Il bénit & loua les crimes de Brunehaut, qui eſt la honte de l'Hiſtoire de France. Si les Arts & les Sciences n'ont pas abſolument rendu les hommes meilleurs, du moins ils ſont méchans avec plus de diſcrétion; & quand ils font le mal, ils cherchent des prétextes, ils temporiſent, ils ſe contiennent; on peut les prévenir, & les grands crimes ſont rares. Il y a dix ſiécles que vous auriez été non-ſeulement excommunié avec les chenilles, les ſauterelles & les ſorciers, mais brûlé ou pendu, ainſi que quantité d'honnêtes gens qui cultivent aujourd'hui les Lettres en paix, & avouez que le tems préſent

ſent vaut mieux. C'eſt à la Philoſophie que vous devez votre ſalut, & vous l'aſſaſſinez : mettez-vous à genoux, ingrat ; & pleurez ſur votre folie. Nous ne ſommes plus eſclaves de ces tyrans ſpirituels & temporels qui déſolaient toute l'Europe ; la vie eſt plus douce, les mœurs plus humaines, & les Etats plus tranquilles.

Vous parlez, Docteur Panſophe, de la vertu des ſauvages : il me ſemble pourtant qu'ils ſont *magis extrà vitia quàm cum virtutibus*. Leur vertu eſt négative ; elle conſiſte à n'avoir ni bons Cuiſiniers, ni bons Muſiciens, ni beaux meubles, ni luxe, &c. La vertu, voyez-vous, ſuppoſe des lumières, des réflexions, de la philoſophie, quoique, ſelon vous, *tout homme qui réfléchit ſoit un animal dépravé*; d'où il s'enſuivrait en bonne logique que la vertu eſt impoſſible. Un ignorant, un ſot complet, n'eſt pas plus

ſuſceptible de vertu qu'un cheval ou qu'un ſinge ; vous n'avez certes jamais vu cheval vertueux, ni ſinge vertueux. Quoique maître Aliboron tienne que votre proſe eſt une proſe *brûlante*, le public ſe plaint que vous n'avez jamais fait un bon ſillogiſme. Ecoutez Docteur Panſophe ; la bonne Xantippe grondait ſans ceſſe, & vigoureuſement contre la philoſophie & la raiſon de Socrate ; mais la bonne Xantippe était une folle, comme tout le monde ſait. Corrigez-vous.

Illuſtre Panſophe ! La rage de blâmer vos contemporains vous fait louer à leurs dépens des ſauvages anciens & modernes ſur des choſes qui ne ſont point du tout louables.

Pourquoi, s'il vous plaît, faites-vous dire à Fabricius, que *le ſeul talent digne de Rome eſt de conquérir la terre*, puiſque les conquêtes des Romains, & les conquêtes en général

ſont des crimes, & que vous blâmez ſi fortement ces crimes dans votre plan ridicule d'une paix perpétuelle. Il n'y a certainement pas de vertu à *conquérir la terre.* Pourquoi, s'il vous plaît, faites-vous dire à Curius, comme une maxime reſpectable, *qu'il aimait mieux commander à ceux qui avaient de l'or, que d'avoir de l'or*? C'eſt une choſe en elle-même indifférente d'avoir de l'or; mais c'eſt un crime de vouloir, comme Curius, commander injuſtement à ceux qui en ont. Vous n'avez pas ſenti tout cela, Docteur Panſophe, parce que vous aimez mieux faire de bonne proſe que de bons raiſonnemens. Repentez-vous de cette mauvaiſe morale, & apprenez la logique.

Mon ami Jean Jacques, ayez de la bonne foi. Vous qui attaquez ma religion, dites-moi, je vous prie, quelle

eſt la vôtre. Vous vous donnez avec votre modeſtie ordinaire pour le reſtaurateur du Chriſtianiſme en Europe; vous dites que *la religion décréditée en tout lieu avait perdu ſon aſcendant juſques ſur le peuple &c.* Vous avez en effet décrié les miracles de Jeſus, comme l'Abbé de Prades, pour rélever le crédit de la religion. Vous avez dit que l'on ne pouvait s'empêcher de croire l'Evangile de Jeſus, parce qu'il était incroyable : ainſi Tertullien diſait hardiment, qu'il était ſûr que le fils de Dieu était mort, parce que cela était impoſſible : *Mortuus eſt Dei Filius ; hoc certum eſt quia impoſſibile.* Ainſi par un raiſonnement ſimilaire, un géométre pourrait dire, qu'il eſt évident que les trois angles d'un triangle ne ſont pas égaux à deux droits, parce qu'il eſt évident qu'ils le ſont. Mon ami Jean Jacques apprenez

la logique, & ne prenez pas, comme Alcibiade, les hommes pour autant de têtes de choux.

C'eſt ſans contredit un fort grand malheur de ne pas croire à la réligion Chrétienne, qui eſt la ſeule vraie entre mille autres qui prétendent auſſi l'être : toutefois celui qui a ce malheur peut & doit croire en Dieu. Les fanatiques, les bonnes femmes, les enfans & le Docteur Panſophe ne mettent point de diſtinction entre l'Athée & le Déiſte. O Jean Jacques! vous avez tant promis à Dieu & à la vérité de ne pas mentir ; pourquoi mentez-vous contre votre conſcience? Vous êtes, à ce que vous dites, *le ſeul auteur de votre ſiécle & de pluſieurs autres, qui ait écrit de bonne foi.* Vous avez écrit ſans doute de bonne foi que *la loi Chrétienne eſt, au fond, plus nuiſible qu'utile à la forte conſtitution d'un Etat* ; que *les vrais Chré-*

tiens sont faits pour êtres esclaves & sont lâches ; qu'il ne faut pas apprendre le Catéchisme aux enfans, parce qu'ils n'ont pas l'esprit de croire en Dieu, &c. Demandez à tout le monde si ce n'est pas le Déïsme tout pur ; donc vous êtes Athée ou Chrétien comme les Déïstes, ainsi qu'il vous plaira ; car vous êtes un homme inexplicable. Mais encore une fois apprenez la Logique, & ne vous faites plus brûler mal-à-propos. Respectez, comme vous le devez, des honnêtes gens, qui n'ont pas du tout envie d'être Athées, ni mauvais Raisonneurs, ni Calomniateurs. Si tout Citoyen oisif est un fripon, voyez quel titre mérite un Citoyen faussaire, qui est arrogant avec tout le monde, & qui veut être possesseur exclusif de toute la Religion, la vertu & la raison qu'il y a en Europe. *Væ misero ! lilia nigra videntur, pallentesque rosæ*. Soyez Chré-

tien ; Jean Jacques, puiſque vous vous vantez de l'être à toute force; mais, au nom du bon ſens & de la vérité, ne vous croyez pas le ſeul *Maître en Iſraël.*

Docteur Panſophe, ſoyez modeſte, s'il vous plaît; autre leçon importante. Pourquoi dire à l'Archevêque de Paris que vous êtes *né avec quelques talens?* Vous n'êtes sûrement pas né avec le talent de l'humilité ni de la juſteſſe d'eſprit. Pourquoi dire au public que vous avez refuſé l'éducation d'un Prince, & avertir fièrement qu'il appartiendra, de ne pas vous faire dorénavant de pareilles propoſitions? Je crois que cet avis au Public eſt plus vain qu'utile: quand même Diogène, une fois connu, dirait aux paſſans, *achetez votre Maître*, on le laiſſerait dans ſon tonneau avec tout ſon orgueil & toute ſa folie. Pourquoi dire que la mau-

vaiſe *profeſſion de Foi* du Vicaire Allobroge *eſt le meilleur écrit qui ait paru dans ce ſiècle* ? Vous mentez fièrement, Jean Jacques : un bon Ecrit eſt celui qui éclaire les hommes & les confirme dans le bien ; & un mauvais écrit eſt celui qui épaiſſit le nuage qui leur cache la vérité, qui les plonge dans de nouveaux doutes, & les laiſſe ſans principes. Pourquoi répéter continuellement avec une arrogance ſans exemple, que vous bravez vos *ſots Lecteurs* & le *ſot Public* ? Le Public n'eſt pas ſot : il brave à ſon tour la démence qui vit & médit à ſes dépens. Pourquoi, ô Docteur Panſophe ! dites-vous bonnement, *Qu'un Etat ſenſé aurait élevé des Statues à l'Auteur d'Emile* ? C'eſt que l'Auteur d'Emile eſt comme un enfant, qui, après avoir ſoufflé des boules de ſavon, ou fait des ronds en crachant dans un puits, ſe regarde comme un Etre très-

important. Au reſte, Docteur, ſi on ne vous a pas élevé des ſtatues, on vous a gravé ; tout le monde peut contempler votre viſage & votre gloire au coin des rues. Il me ſemble que c'en eſt bien aſſez pour un homme qui ne veut pas être philoſophe, & qui en effet ne l'eſt pas. *Quàm pulchrum eſt digito monſtrari, & diciter, hic eſt!* Pourquoi mon ami Jean Jacques vante-t-il à tout propos ſa vertu, ſon mérite & ſes talens ? C'eſt que l'orgueil de l'homme peut devenir auſſi fort que la boſſe des chameaux de l'Idumée, ou que la peau des Onagres du déſert. Jeſus diſoit qu'il étoit *doux & humble de cœur* : Jean Jacques, qui prétend être ſon écolier, mais un écolier mutin qui chicane ſouvent avec ſon maître, n'eſt ni doux ni humble de cœur. Mais ce ne ſont pas là mes affaires. Il pourrait cependant apprendre que le vrai mérite ne conſiſte pas à être ſingulier,

mais à être raiſonnable. L'Allemand Corneille Agrippa a abboyé long-tems avant lui contre les ſciences & les ſavans; malgré cela il n'était point du tout un grand homme.

Docteur Panſophe, on m'a dit que vous vouliez aller en Angleterre. C'eſt le pays des belles Femmes & des bons Philoſophes. Ces belles Femmes & ces bons Philoſophes ſeront peut-être curieux de vous voir, & vous vous ferez voir. Les Gazetiers tiendront un regiſtre exact de tous vos faits & geſtes, & parleront du grand Jean Jacques, comme de l'éléphant du Roi & du zébre de la Reine; car les Anglais s'amuſent des productions rares de toutes eſpèces, quoiqu'il ſoit rare qu'ils eſtiment. On vous montrera au doigt à la Comédie ſi vous y allez; & on dira, le voilà cet éminent génie, qui nous reproche de n'avoir pas un *bon naturel*, & qui dit

que les ſujets de Sa Majeſté ne ſont pas libres ! C'eſt-là ce Prophête du lac de Genève, qui a prédit au verſet 45e. de ſon Apocalypſe nos malheurs & notre ruine, parce que nous ſommes riches. On vous examinera avec ſurpriſe depuis les pieds juſqu'à la tête, en réfléchiſſant ſur la folie humaine. Les Anglaiſes, qui ſont, vous dis-je, très-belles, riront lorſqu'on leur dira que vous voulez que les femmes ne ſoient que des femmes, des femelles d'animaux, qu'elles s'occupent uniquement du ſoin de faire la cuiſine pour leurs maris, de racommoder leurs chemiſes, & de leur donner, dans le ſein d'une vertueuſe ignorance, du plaiſir & des enfans. La belle & ſpirituelle Ducheſſe d'A . . . . r, Myladis de . . . de . . . de . . . leveront les épaules, & les hommes vous oublieront en admirant leur viſage & leur eſprit. L'ingénieux Lord W . . . e, le

ſavant Lord L . . . n , les Philoſophes Mylord C . . . d , le Duc du G . . . n , Sir F-x , Sir C . . . d , & tant d'autres , jetteront peut-être un coup d'œil ſur vous , & iront de-là travailler au bien public ou cultiver les belles - lettres , loin du bruit & du peuple , ſans être pour cela des animaux dépravés. Voilà , mon ami Jean Jacques , ce que j'ai lu dans le grand livre du deſtin ; mais vous en ſerez quitte pour mépriſer ſouverainement les Anglais , comme vous avez mépriſé les Français , & votre mauvaiſe humeur les fera rire. Il y aurait cependant un parti à prendre pour ſoutenir votre crédit , & vous faire , peut-être , à la longue élever des ſtatues : ce ſerait de fonder une Egliſe de votre religion , que perſonne ne comprend ; mais ce n'eſt pas là une affaire. Au lieu de prouver votre miſſion par des miracles , qui vous déplaiſent , ou par

la raiſon que vous ne connaiſſez pas ; vous en appellerez au ſentiment intérieur, à cette voix divine qui parle ſi haut dans le cœur des illuminés, & que perſonne n'entend. Vous deviendrez puiſſant en œuvres & en paroles comme George Fox, le Révérend Whitfield, &c. ſans avoir à craindre l'animadverſion de la Police, car les Anglais ne puniſſent point ces folies-là. Après avoir prêché & exhorté vos diſciples, dans votre ſtyle apocalyptique, vous les menerez brouter l'herbe dans Hyde Park, ou manger du gland dans la forêt de Windſor, en leur recommandant toutefois de ne pas ſe battre comme les autres Sauvages, pour une pomme ou une racine, parce que la Police *corrompue* des Européens ne vous permet pas de ſuivre votre ſyſtême dans toute ſon étendue. Enfin lorſque vous aurez conſommé ce grand ouvrage, & que

vous ſentirez les approches de la mort, vous vous traînerez à quatre pattes dans l'aſſemblée des bêtes, & vous leur tiendrez, ô Jean Jacques! le langage ſuivant.

„ Au nom de la ſainte vertu.
„ *Amen.* Comme ainſi ſoit, mes
„ Freres, que j'ai travaillé ſans re-
„ lâche à vous rendre ſots & igno-
„ rans, je meurs avec la conſola-
„ tion d'avoir réuſſi, & de n'avoir
„ point jetté mes paroles en l'air.
„ Vous ſavez que j'ai établi des ca-
„ barets pour y noyer votre raiſon,
„ mais point d'Académie pour la cul-
„ tiver; car encore une fois, un
„ ivrogne vaut mieux que tous les
„ Philoſophes de l'Europe. N'oubliez
„ jamais mon hiſtoire du régiment de
„ St. Gervais dont tous les Officiers
„ & les ſoldats ivres danſoient avec
„ édification dans la place publique
„ de Genève, comme un ſaint Roi

„ juif danſa autrefois devant l'Ar-
„ che. Voilà les honnêtes gens. Le
„ vin & l'ignorance ſont le ſommaire
„ de toute la ſageſſe. *Les hommes ſo-*
„ *bres ſont foux* : les ivrognes ſont
„ francs & vertueux. Mais je crains
„ ce qui peut arriver ; c'eſt-à-dire ,
„ que la ſcience , cette mere de tous
„ les crimes & de tous les vices , ne
„ ſe gliſſe parmi vous. L'ennemi rôde
„ autour de vous ; il a la ſubtilité du
„ ſerpent & la force du lion ; il vous
„ menace. Peut-être , hélas ! bientôt
„ le luxe , les arts , la philoſophie , la
„ bonne chere , les auteurs , les per-
„ ruquiers , les prêtres & les mar-
„ chandes de mode vous empoiſon-
„ neront & ruineront mon ouvrage.
„ O ſainte vertu ! détourne tous ces
„ maux. Mes petits enfans , obſtinez-
„ vous dans votre ignorance & votre
„ ſimplicité ; c'eſt-à-dire, ſoyez tou-
„ jours , vertueux , car c'eſt la même

» chose. Soyez attentifs à mes paro-
» les : que ceux qui ont des oreilles
» entendent. Les mondains vous ont
» dit : *Nos institutions sont bonnes ;*
» *elles nous rendent heureux* : & moi
» je vous dis que leurs institutions
» sont abominables & les rendent
» malheureux. Le vrai bonheur de
» l'homme est de vivre seul, de
» manger des fruits sauvages, de
» dormir sur la terre nue ou dans le
» creux d'un arbre, & de ne ja-
» mais penser. Les mondains vous
» ont dit : *Nous ne sommes pas des*
» *bêtes féroces, nous faisons du bien*
» *à nos semblables ; nous punissons les*
» *vices, & nous nous aimons les uns*
» *& les autres :* & moi je vous dis que
» tous les Européens sont des bêtes
» féroces ou des fripons ; que toute
» l'Europe ne sera bien-tôt qu'un af-
» freux désert ; que les mondains ne
» font du bien que pour faire du mal ;

„ qu'ils ſe haïſſent tous & qu'ils ré-
„ compenſent le vice. *O ſainte vertu!*
„ Les mondains vous ont dit : *Vous*
„ *êtes des foux ; l'homme eſt fait pour*
„ *vivre en ſociété , & non pour man-*
„ *ger du gland dans les bois* : & moi je
„ vous dis que vous êtes les ſeuls ſa-
„ ges , & qu'ils ſont fous & méchans :
„ l'homme n'eſt pas plus fait pour la
„ ſociété , qui eſt néceſſairement l'é-
„ cole du crime , que pour aller vo-
„ ler ſur les grands chemins. O mes
„ petits enfans , reſtez dans les bois,
„ c'eſt la place de l'homme : *ô ſainte*
„ *vertu !* Emile , mon premier diſci-
„ ple , eſt ſelon mon cœur ; il me
„ ſuccédera. Je lui ai appris à lire , &
„ à écrire , & à parler beaucoup ; c'en
„ eſt aſſez pour vous gouverner. Il
„ vous lira quelquefois la Bible ,
„ l'excellente hiſtoire de Robinſon
„ Cruſoé , & mes ouvrages ; il n'y
„ a que cela de bon. La religion que

» je vous ai donnée eſt fort ſimple :
» Adorez un Dieu ; mais ne parlez
» pas de lui à vos enfans ; attendez
» qu'ils devinent d'eux-mêmes qu'il
» y en a un. Fuyez les médecins des
» ames comme ceux des corps ; ce
» ſont des charlatans ; quand l'ame
» eſt malade, il n'y a point de gué-
» riſon à eſpérer, parce que j'ai dit
» clairement que le retour à la vertu
» eſt impoſſible : cependant les Homé-
» lies éloquentes ne ſont pas inuti-
» les ; il eſt bon de déſeſpérer les
» méchans, & de les faire ſécher de
» honte ou de douleur en leur mon-
» trant la beauté de la vertu, qu'ils
» ne peuvent plus aimer. J'ai cepen-
» dant dit le contraire dans d'autres
» endroits ; mais cela n'eſt rien. Mes
» petits enfans, je vous répéte en-
» core ma grande leçon : banniſſez
» d'entre vous la raiſon & la philoſo-
» phie, comme elles ſont bannies de

» mes livres. Soyez machinalement » vertueux ; ne penſez jamais, ou » que très-rarement ; raprochez-vous » ſans ceſſe de l'état des bêtes qui eſt » votre état naturel. A ces cauſes, » je vous recommande la *ſainte vertu.* » Adieu, mes petits enfans ; je » meurs. Que Dieu vous ſoit en ai- » de ! *Amen* „.

Docteur Panſophe, écoutez à préſent ma profeſſion de foi ; vous l'avez rendu néceſſaire : la voici telle que je l'offrirais hardiment au public, qui eſt mon juge & le vôtre.

J'adore un Dieu créateur, intelligent, vengeur & rémunérateur ; Je l'aime, & le ſers le mieux que je puis dans les hommes mes ſemblables & ſes enfans : O Dieu ! qui vois mon cœur & ma raiſon, pardonne-moi mes offenſes, comme je pardonne celles de Jean Jacques Panſophe, & fais

que je t'honore toujours dans mes ſemblables.

Pour le reſte, je crois qu'il fait jour en plein midi, & que les aveugles ne s'en apperçoivent point. Sur ce, grand Docteur Panſophe, je prie Dieu qu'il vous ait en ſa ſainte garde, & ſuis philoſophiquement votre ami & ſerviteur.

V***.

FIN.

